

MARCEL LOBET
ICARE LABOUREUR
JOURNAL 1962-1986

ICARE LABOUREUR

MARCEL LOBET

ICARE LABOUREUR

Journal 1962-1986

ACADÉMIE ROYALE DE LANGUE
ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES DE BELGIQUE

Ce livre électronique a été édité en novembre 2007. La référence bibliographique à cette édition est la suivante :
Marcel Lobet, *Icare laboureur* [en ligne], Bruxelles, ARLLFB, 2007.
Disponible sur www.arllfb.be.

Ce livre électronique est protégé par les lois du copyright.

Copyright © 2007 Marc Lobet
Copyright © 2007 ARLLFB pour l'édition en ligne

Ce florilège est établi par Marc Lobet, à l'occasion du centenaire de la naissance de son père Marcel Lobet, lequel pourrait être qualifié de plus sensuel des mystiques et de plus mystique des sensuels.

Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique
Palais des Académies
Rue Ducale 1
1000 Bruxelles
Belgique
Tél. : 00 32 (0)2 550 22 77
E-mail : alf@cfwb.be
Site Web : www.arllfb.be

Personnage mi-aérien mi-terrien,
il survit aux rêves de sa jeunesse.
L'aigle est devenu cheval de labour
sous les métamorphoses de l'âge.
– *L'Abécédaire du meunier*

1962

Il est temps que je recueille, sous forme de journal, des idées éparses, des impressions fugaces, des souvenirs. La pensée de la mort m'est devenue familière depuis que j'ai perdu Myriam, ma fille cadette, il y a quatre ans. Et le décès de plusieurs camarades de collègue, achève de me mettre en garde contre un optimisme dont je me sens, au reste, fort éloigné.

La consolation par l'écriture... Je commence à éprouver ce que cela représente. On croit que j'écris pour publier. Cela répond à une nécessité intérieure qui prend parfois la teinte de l'angoisse.

23 JANVIER 1962. Ce que je tiens pour essentiel dans la vie intérieure : le sens de l'absolu.

27 JANVIER 1962. Au fond, je reste aussi farouche et aussi misanthrope qu'il y a vingt ans. Même les obligations de l'amitié me sont des contraintes.

Je me replie trop volontiers sur moi-même pour me croire guéri de ma timidité, de ma sauvagerie.

29 JANVIER 1962. Depuis trente ans, j'ai entrepris maintes fois de tenir mon journal. Je ne suis jamais parvenu à m'y tenir avec constance. Ou bien j'ai détruit ces pages accumulées pendant des années. Tantôt elles étaient trop intimes, tantôt elles marquaient une discordance béante entre le passé et le présent. J'étais forcé de me désavouer, et le désaveu appelait la destruction de ces témoignages inutiles. En sera-t-il de même, cette fois encore ? J'ai mûri, j'ai vieilli, j'ai souffert. Je me sens plus libre aussi, libéré des préjugés et des contraintes.

11 FÉVRIER 1962. Tous les livres sur la psychanalyse me déçoivent. Je déteste le jargon scientifique quand il s'applique à l'amour ou à l'érotisme. Au reste j'ai, depuis mon enfance, une profonde horreur de l'abstrait. Plus sensuel que cérébral, ma sensibilité m'éloigne de tout rationalisme.

17 FÉVRIER 1962. Accepté de faire une conférence à Louvain sur la confession littéraire, parce qu'il s'agit d'un jeune auditoire. Les plus de trente ans ne m'intéressent pas. Ils sont déjà marqués par tout ce que je fuis : le contentement de soi, la vanité creuse, le faux savoir, l'ennui des médiocres.

6 MARS 1962. En ce Mardi gras, besoin de solitude et de silence. Non par réaction. Je conçois que l'on s'amuse, que l'on s'étourdisse pour échapper à l'absurdité. L'absurde est dans l'homme, non dans le monde. Je m'efforce d'être cohérent, fidèle au meilleur de moi-même, mais je connais la tentation de l'incohérence.

[...]

Je suis sur le chemin de crête. Je n'ai pas encore opté pour la sagesse.

Je me dépends lentement. Dans mon corps alourdi, le cœur est toujours aussi prompt à s'émerveiller, à s'ouvrir. Sous mes airs indifférents, comme je reste sensible ! Un sourire suffit à illuminer ma journée, et je continue à m'imposer de petites corvées pour ne pas décevoir une attente. J'ai beau vouloir me durcir, me bronzer : je reste vulnérable.

18 MARS 1962. Pessimisme, indifférence au présent, attendrissement sur le passé, inertie spirituelle, faim intellectuelle artificiellement entretenue : tout cela se mêle en moi au fil des jours. C'est un phénomène d'introversion qui confine à l'irréalisme. Je ne m'intéresse au monde extérieur que dans la mesure où je dois veiller à préserver ma solitude.

[...]

Aujourd'hui, je suis un apatride dans cette vie de journaliste où je suis paradoxalement contraint de feindre une sorte d'engagement professionnel, alors que je me moque intérieurement de la comédie humaine, de cette farce quotidienne où s'agitent les grotesques qui m'entourent : ils ont besoin de jouer un rôle, de donner de la voix (pour se prouver à eux-mêmes qu'ils existent), de recueillir des applaudissements.

28 MARS 1962. La consolation par l'écriture ? Je la connais encore, par intermittences. Mais où est le livre écrit avec amour, répondant à ma nature profonde ? C'est *Nocturnes* que je n'ai pu

achever, parce que j'étais harcelé par le travail. Romancier, je serais écartelé entre l'érotisme et l'édification instinctive. Car l'instinct du surnaturel est aussi puissant en moi que l'instinct sexuel. L'un et l'autre me torturent.

[...]

J'ai l'idée d'une sorte de conte philosophique opposant deux personnages jeunes et beaux, pleinement doués pour l'amour. L'un serait cet Archibald auquel j'ai déjà essayé de donner corps. C'est le Nordique, l'homme contraint de vivre dans un climat tempéré (symbole de la mesure, du conformisme un peu puritain). L'autre, c'est Anacharsis le Grec, l'apollinien, l'homme du soleil, aux goûts naturistes dont la chair s'épanouit sans contrainte. Ces deux hommes sont en moi, luttant comme Jacob le fougueux et l'Ange de la mesure. C'est une partie de judo : le nerf de la cuisse, touché, réduit Jacob à l'impuissance. Quels symboles dans tout cela !

24 AVRIL 1962. Je me détache de plus en plus du qu'en dira-t-on. Même une remarque désobligeante ne m'atteindrait plus comme il y a quelques mois encore. Je me durcis. C'est mauvais signe. Car j'en arrive à une insensibilité dangereuse pour mon entourage. En quelques mois, j'ai changé plus qu'en quatre ans. Le chagrin me mine lentement. C'est plus tragique qu'une douleur violente qu'on surmonte dans un sursaut de courage.

Ici c'est un effritement, une usure, une désagrégation. J'ai parfois le sentiment que je suis au bord de l'effondrement moral.

11 MAI 1962. Je continue à écrire, talonné par le besoin de m'évader. Car c'est bien de cela qu'il s'agit. L'écriture me libère.

[...]

Il y a des jours où je dois m'exhorter à vivre. Dans le train du retour, j'ai regardé dormir le soldat qui me faisait face. J'aurais pu écrire en partant de cette effraction, mais je n'ai pas le tempérament du romancier.

Je devrais quitter la bataille des idées, me nourrir d'images, regarder la vie, mais mon introversion est aussi incurable que ma timidité. Je reste trop marqué par mon adolescence inquiète.

8 JUIN 1962. Ce qui me frappe aussi, c'est la disparition (non pas la mort) de mes familiers : le vieux coiffeur Jean, de la rue Georges Moreau, le jeune ménage des pâtisseries de la rue de Fiennes. Moi qui n'aimais pas de me créer des habitudes, qui recherchais le changement, voilà que je m'attendris sur ces mutations. La vie ne nous est pas enlevée : elle est changée.

28 JUIN 1962. Jacques Delepeleire vient d'être nommé bâtonnier de l'ordre des avocats. Je le revois il y a trente-cinq ans : c'était mon chef de chambrée à la caserne des carabiniers, place Dailly. Il était le seul, pour moi, à représenter l'intelligence en ce milieu. Il fut aussi mon confident au camp de Beverloo quand je me sentais si seul, si loin de tout.

17 JUILLET 1962. J'expliquais hier à mon fils Jean-Claude comment la pauvreté de ma jeunesse m'avait marqué. Il s'agit plus exactement des fins de mois difficiles et d'une éducation plutôt

spartiate. En somme, je n'ai pas souffert de la faim pendant la première guerre, parce que mon père était attaché aux services du ravitaillement. Mais, jusqu'à l'âge de vingt ans, je n'ai jamais eu d'argent de poche. Ma mère a dû ruser pour me donner les quelques francs qui m'ont permis d'acheter *Sous le soleil de Satan*, — le premier vrai livre de ma bibliothèque. Jusque-là tous mes livres furent empruntés.

20 JUILLET 1962. Les jours ordinaires m'apportent parfois ce dépaysement intérieur que je ne trouve pas dans le voyage. Hier, autour du lac de Genval, quand nous parlions de l'amour, P. et moi. Je redeviens moi-même alors. Je sors de scène pour rentrer en coulisse, avec cette impression de liberté que j'éprouvais, au collège, pendant la répétition d'une pièce. Goût du déguisement moral, tout en évitant le double jeu. D'où cet équilibre difficile qui me fait parfois chanceler. Aucune propension à me créer un personnage, mais un besoin de la fuite qui m'incite brusquement à flâner.

21 JUILLET 1962. Je regrette parfois de n'avoir pas tenu plus fidèlement mon journal pendant mes années les plus fécondes où je bouillonnais d'idées et de sensations. Rien n'est perdu puisque ma mémoire est vive pour tout le vécu et que je puis aujourd'hui opérer une sorte de synthèse.

4 AOÛT 1962. Vivre au jour le jour... Est-ce la sagesse ? Entre le *carpe diem* et le tragique quotidien, que d'états intermédiaires ! Sous des dehors de régularité et de modération, ma vie n'est pas

ordonnée, puisque je passe de la prostration à l'euphorie, de l'atonie à une sourde exaltation. J'éprouve une sorte de volupté à me trouver seul dans le bain de multitude, non-conformiste dans un milieu bourgeois, houleux en des lieux paisibles.

29 AOÛT 1962. J'ai pensé, ces jours-ci à l'aspect kafkéen de ma vie.

* Conflit avec mon père qui me terrorisait. Le collègue était un moyen d'échapper à un profond malaise, mais là je retrouvais le préfet de discipline qui était une sorte de cerbère, un garde-chiourme, obsédé par les amitiés particulières, et qui ne se déridait jamais.

* À l'armée aussi, j'ai vécu dans la crainte de la punition, dans la claustrophobie. Même à Beverloo, où l'on respirait mieux, j'ai eu des journées kafkéennes : le dimanche où j'ai manqué la parade de garde, où j'ai oublié le salut à un officier supérieur alors que je conduisais mes hommes à la faction, etc.

* Pendant le mois où je fus représentant de commerce (livres, bijoux, fleurs de soie) que de rebuffades, de fausses manoeuvres, dans un climat de culpabilité ! Que de temps perdu à réparer mes gaffes ! Je pourrais tirer un roman de tout cela.

* À l'imprimerie Goemaere, trois mois atroces, tout d'abord, au bureau d'expédition. (Je ne savais même pas téléphoner). Le vieux personnage balzacien du père, despotique, qui faisait monter des femmes de l'atelier pour leur caresser les fesses.

* Le jour où je franchis le seuil de l'Hôtel de Massa, siège de la Société des Gens de Lettres, je m'étais tout de mon long, mon pantalon se déchirant au genou. J'avais un manteau qui masquait un peu le désastre. À l'hôtel, la femme de chambre ne voulut

réparer le dégât qu'avec la porte ouverte... Elle croyait sans doute que la déchirure était un stratagème érotique.

* À *l'Indépendance*, je me heurtai aussi à la sévérité d'un rédacteur en chef exigeant à qui je dois beaucoup car il m'a formé au dur métier de journaliste, m'envoyant au marbre dès les premiers jours, me mettant aux faits-divers, à l'étranger, à la Chambre, au palais de Justice, me demandant des articles de fond, etc. Je vivais encore dans une certaine crainte qui se dissipa dès que l'on commença à me faire confiance. Ne parlons pas de la guerre. À la Libération, quand j'entrai à *la Nation Belge* je me sentais en pleine forme. J'étais guéri.

15 DÉCEMBRE 1962. L'hiver apaise-t-il les passions ? Je n'oserais l'affirmer.

Le vent souffle violemment au moment où j'écris ces lignes. Je l'écoute sans impatience, sans faux romantisme, sachant que le printemps viendra tout apaiser. Retrouverais-je la sérénité ? Il y a en moi un grand vide, et c'est effrayant.

27 DÉCEMBRE 1962. Un chagrin secret n'a cessé de peser sur moi. Tristesse de n'être pas des saints ou, à l'autre extrême, tristesse de ne pouvoir vivre pleinement épanoui dans une joie quasi païenne. Toute ma vie a oscillé entre ces deux tristesses.

1963

4 JANVIER 1963. Je reste lié par le conformisme, mais comme le prisonnier qui médite de s'évader, je me dégage déjà de certains liens, en secret, de manière à me libérer au moment propice. Mais le formalisme reste très ancré chez nous : les vœux de nouvel an, les associations, les comités... Les usages, les convenances, le qu'en dira-t-on ? Cela pèse sur ma vie depuis cinquante ans. Il m'a fallu de longues années pour cesser de me croire obligé de répondre aux lettres importunes. Quand je vois avec quelle allégresse mes voisins de travail jettent les lettres au panier.

20 SEPTEMBRE 1963. Il me faut bien l'admettre : malgré ma curiosité pour la mystique, malgré mon goût pascalien de la solitude, je suis un homme de plein vent et de plein soleil. Lisant, ce matin, un petit livre sur Plotin, je me suis rappelé comment, dans ma jeunesse, je m'astreignais à lire des ouvrages très ardues. C'était une ascèse que je m'imposais pour n'avoir pu assumer une discipline corporelle contraire à ma nature. J'appartiens à une

lignée de jouisseurs et de refoulés à qui il manquait sans doute ce supplément d'intelligence qui pimente l'érotisme.

[...]

J'écris à Marcel Thiry, au sujet de son dernier recueil, *le Festin d'attente* :

« J'ai eu plaisir à retrouver dans ces pages fort élégamment présentées tout ce qui fait le prix de votre poésie où s'épousent d'une manière subtile les audaces de la modernité et les assonances de la tradition. Ce qui caractérise votre art si personnel, c'est le précieux alliage des prestiges du passé et des féeries du présent. Vous y ajoutez un jeu verbal où certains mots assument le rôle que la fantaisie décorative des ensembliers assigne aux objets insolites. Le plaisir qu'en tire le lecteur est d'une haute qualité.

Au fil des pages, chacun peut, au gré de son imagination, scruter l'énigme des symboles et des correspondances, s'abandonner à un divertissement lyrique où des pensers nouveaux se nouent aux mots anciens. D'un baxter ou d'une épaule chaleureuse vous tirez tout un arsenal d'images où nous retrouvons finalement ce qui nous tient à cœur et à chair. Soyez félicité et remercié de garder ainsi votre pouvoir d'accueil tout en restant fidèle aux muses de Vancouver, de la Fatigue et de la Tranquillité. »

28 SEPTEMBRE 1963. On dit que l'amour, c'est toujours la même chose. Oui, pour ceux qui n'ont pas d'imagination. J'en ai trop ? Je ne m'en plaindrai pas. C'est ce qui m'a permis de vivre plusieurs vies en l'espace d'une seule.

2 OCTOBRE 1963. Le travail de la mémoire tend à abolir une contradiction essentielle : avoir un cœur jeune dans un corps trop mûr. L'être pensant et sensible que je suis est fort éloigné de ce qu'il représente dans son contexte social. Personne ne se doute que le bourgeois dont j'accomplis les tâches, dont je fais les gestes, recouvre un personnage très différent qui a à peine trente ans.

[...]

Je suis alourdi par le demi-siècle que je porte, mais, intérieurement, je me sens léger, fantasque, incontrôlé. Je compose mentalement des pages que je n'écrirai jamais, faute de temps, et par crainte de scandaliser.

Je traite d'imbéciles une foule de gens à qui le conformisme me force de témoigner de la déférence ou tout simplement de la courtoisie.

24 OCTOBRE 1963. Lettre à Joseph Delmelle :

« L'amitié réside dans une sorte de connivence, dans la fidélité à ce que l'on tient pour essentiel. Elle se manifeste aussi dans une mutuelle estime qui s'affirme à chaque rencontre de pensée. Vous êtes peut-être le seul critique belge qui ait deviné que, placé dans d'autres circonstances (familiales, professionnelles, géographiques), j'aurais pu faire œuvre de romancier.

Et vous avez raison de voir dans *Nocturnes* un excès de prétention. J'avais l'ambition de faire un tableau d'époque, un inventaire psychologique, et les tâches journalistiques m'ont empêché de donner à ce roman des âmes l'ampleur nécessaire. »

31 OCTOBRE 1963. Je suis dans un état de grande activité intellectuelle, en ce sens que je suis plein de projets d'articles, d'études, voire de livres.

Ce qui m'effraie, c'est une trop grande disponibilité dans l'alternance : j'écrirais aussi bien un livre sur Henry Miller que sur saint François d'Assise. Jamais je n'ai aspiré à ce point au loisir qui me permettrait enfin d'écrire ce qui me plaît.

14 NOVEMBRE 1963. J'ai imaginé aujourd'hui que ma vie se divise en ères et en périodes, comme l'existence du globe.

Jusqu'à douze ans : vie végétative, éveil des sens.

De 12 à 16 : vie mystico-érotique.

De 16 à 18 : expérience mystique.

De 18 à 21 : expérience littéraire. Éducation sentimentale.

De 21 à 35 : expérience philosophique.

De 25 à 30 : vie érotico-littéraire.

De 35 à 50 : ère matrimoniale et créatrice. Je lance ma cérébralité dans tous les sens comme des spermatozoïdes.

Depuis 50 ans : repli, maturité intellectuelle (enfin !...) pleine possession de mon style et des connaissances acquises.

[...]

Depuis quelques semaines : effervescence nouvelle, un peu dionysiaque. Une sorte d'érection spirituelle quasi permanente. Mille projets d'articles, de livres. J'envisagerais aussi bien d'écrire un scénario de film qu'un argument de ballet. Il me faudrait deux ou trois vies pour me réaliser.

25 NOVEMBRE 1963. De plus en plus j'éprouve le besoin d'élaguer pour atteindre le tronc en laissant tomber les vieilles branches et les rameaux caducs. Je reste sensible au pittoresque quotidien où je picore pour me divertir. Ce mélange du spirituel et du charnel, je l'éprouve tous les jours, mais je ne repousse plus l'équivoque. Un beau corps peut m'aider à spiritualiser ma pensée sans que je tombe dans l'angélisme.

30 NOVEMBRE 1963. Beaucoup songé, ces jours-ci, aux connivences entre l'homme et le végétal. (Je devrais lire *Un mâle* de Camille Lemonnier.)

Il y aurait un essai à écrire en partant de l'idée de l'homme nu pareil à un arbre. La montée de la sève au printemps, l'exaltation forestière qui joue chez certains couples et même chez certains jeunes garçons, comme un aphrodisiaque. Camper en forêt donne, l'odeur de résine aidant, une excitation sexuelle. Je ne devrais pas oublier l'anecdote de C. partant à vélo vers la forêt pour s'y vautrer nu dans les hautes herbes ou dans les feuilles mortes. Les idées abondent dans ce domaine. Il faudrait remonter à l'enthousiasme de Chateaubriand découvrant les forêts du Nouveau Monde pour oublier son temps.

19 DÉCEMBRE 1963. Les trois mois d'hiver vont-ils me paraître aussi longs que ceux de l'an dernier ? Je tempère ma hâte en songeant à la vieillesse qui me guette. Je me sens solide et lucide, mais la charpente commence à gémir secrètement.

1964

21 JANVIER 1964. Toute ma vie, j'aurai attendu la disponibilité, le silence, le vide à combler par l'affleurement des souvenirs. Je suis condamné à vivre en surface, alors que je refoule en moi tout l'inaccompli. Je me durcis alors que j'ai une si grande envie de m'attendrir. Je suis déjà comme les vieillards qui guettent une parole amie. Je n'aime pas les égards (ils me surprennent toujours) mais je suis touché par les prévenances.

Il m'arrive de céder encore à cette gentillesse qui m'a fait perdre tant de temps dans ma courte vie. Que d'heures passées à répondre à ces lettres que j'aurais pu négliger, à me lancer dans des recherches à la place des paresseux !

22 JANVIER 1964. Nos meilleurs livres, nous les composons aux heures d'insomnie. L'idée m'est venue d'un essai très libre sur l'amour où je mettrais pêle-mêle mes souvenirs et tout l'inexprimé de ma jeunesse et de l'âge mûr. Cela commencerait comme ceci :

« Dans mon imagination comme dans ma mémoire, tu t'appelles Nathanaël. Point n'est besoin que l'on t'enseigne la

ferveur, elle est en toi, mystique et sensuelle à la fois. Tu vivais replié sur toi-même, dans le secret de tes désirs informulés, dans l'attente d'un amour que tu pressentais sans lui donner un visage. Tu étais pareil au jeune François d'Assise dissipé, folâtre, mais déjà inquiet... »

Pourrais-je soutenir cet effort de création ? Car il s'agit bien de recomposer un personnage multiple, désarticulé, enfoui dans le sable de l'oubli. Ce Nathanaël, pourrais-je jamais retrouver ses traces en moi ?

Il s'est tu depuis longtemps. Je voudrais l'entendre à nouveau.

27 JANVIER 1964. À dix-huit ans, j'avais des instincts sauvages. J'aimais la forêt depuis mon enfance, et je ne me suis jamais consolé de n'avoir pas été scout. Les promenades au bois de la Houssière n'étaient qu'une maigre compensation. Une vie de grand air, forestière et campagnarde, aurait-elle pu me modifier ? Elle m'aurait rapproché d'un sain réalisme, éloigné de la cérébralité littéraire. Aujourd'hui encore, quand je vois un film de nature, j'ai la nostalgie du naturisme.

1^{ER} FÉVRIER 1964. Je crois que devant toute œuvre importante, le critique que je veux être doit refaire un travail d'exégèse attentive, généreuse et prudente à la fois. Je crois moins que jamais aux avis définitifs, à cause du caractère mouvant du témoignage littéraire. On a cru longtemps qu'un écrit était fixé dans le temps d'une manière immuable. Il a beau être inscrit dans la durée avec des mots bien définis. Il change, d'une certaine manière, il se modifie suivant le lecteur de telle ou telle époque, de tel ou tel moment de

la durée. Il y a un jeu de simultanésisme qui intervient dans la critique. Si un lecteur du vingtième siècle se retrouve en Flaubert, il est Madame Bovary.

2 FÉVRIER 1964. Même la scribomanie peut être un moyen de salut. Il y a, dans le mot, une valeur rédemptrice analogue à sa valeur créatrice. Nommer les choses, c'est les créer, mais c'est aussi les sauver.

24 FÉVRIER 1964. Je collaborerais volontiers à une revue de psychologie où je pourrais écrire très simplement, sans recourir au vocabulaire scientifique, ce que j'ai pu observer au cours de ma vie plus riche d'expérience qu'on ne le croit communément. Je n'ai pas souvent su provoquer les confidences, mais une fois le contact établi je suis allé beaucoup plus loin que la plupart des pédagogues et des éducateurs.

29 FÉVRIER 1964. Comme tout se mêle dans une vie d'écrivain qui se débat entre le passé et le présent, toujours parachuté dans ce *no man's land* où il se trouve seul avec ses pensées, avec ses chagrins, avec ses pauvres joies frissonnantes. Le grand Jeu de la vie et de la mort, j'ai l'air d'en faire de la littérature parce que j'ose noter ici ce que je ne voudrais dire à personne.

2 AVRIL 1964. J'entame à peine le tas de livres dont je dois parler. Je m'astreins à lire ce que je dédaignerais si ne me tenaillait la conscience professionnelle, laquelle se confond parfois, heureusement, avec les devoirs de profondeurs. Fuir les hommes

qui me rendent moins homme, et même plus bête... J'aurai passé une grande part de ma vie à me multiplier, alors que j'étais fait pour l'unité, pour la simplicité, pour le dépouillement. Loin d'être nu, je suis surchargé !

23 AVRIL 1964. La consolation par l'écriture... Est-ce vraiment tout ce qui me reste ? Nous sommes assis comme des mendiants sur le seuil du panthéon des jeunes dieux, pour recueillir les miettes du festin, les reliefs des offrandes, la fumée d'un encens dissipé, les gouttes égarées des libations et des parfums répandus avec prodigalité. Et Apollon, dressé sur ses jambes bien cambrées, le regard perdu au loin, sourit discrètement aux hommages qui montent vers lui.

14 JUIN 1964. Il m'arrive, aux heures d'impatience, de m'apaiser en me morigénant : Quelle que soit la réalité, accepte-la, puisque tu as le bonheur de vivre. Depuis l'âge de cinquante-cinq ans, âge que mon père n'a pas atteint, je suis, d'une certaine manière, en sursis. Chaque jour, je salue la lumière, les feuillages agités par le vent, les oiseaux et leur ramage matinal. J'ai aussi l'amitié des livres et le sentiment que chacune de mes phrases écrites et publiées est une goutte dans l'océan de la langue française. Beaucoup de cette eau s'évapore en nuages, mais il en reste assez pour baigner les rivages du doux royaume de la terre. Et il en sera ainsi jusqu'à la fin du monde, quel que soit le péril rouge, jaune ou vert.

23 JUIN 1964. Je suis sollicité par le démon de l'écriture lorsque je donne forme littéraire à certaines rêveries, à des dialogues imaginaires, à des cogitations érotiques. C'est en cela que d'aucuns verraient volontiers la vocation de l'écrivain. Mais l'art d'écrire, c'est celui de choisir, d'élire le meilleur en rejetant le pire. C'est agir sans discernement que de laisser courir la plume comme une folle, comme la folle du logis qui m'emporte dans le fantastique familial. Cette connivence avec certains êtres, cette manière de transposer des confidences en délectation morose, c'est pour moi le véritable fantastique.

15 JUILLET 1964. Chaleur lourde, étouffante. On expédie les affaires courantes (un film, un spectacle de ballets, un article sur Camus) et l'on se livre au plaisir d'être seul et nu dans cette tour d'ivoire où les livres suffisent au plaisir du sybarite que je suis parfois, que j'aurais pu être sous un autre climat. Manque d'équilibre ? Le fait d'être un peu du Nord et beaucoup du Midi. Sens de la mesure, compromis, tout cela est contraire à ma nature, quoi que je dise quand je veux me morigéner. J'aurai passé ma vie à me tancer, à me faire la leçon, dans mes écrits.

18 JUILLET 1964. Mon journal est le seul exutoire, la seule soupape de mon anticonformisme foncier.

23 JUILLET 1964. Je voudrais tant vivre encore quelques années, alors que je me sens en pleine forme intellectuelle, maître de mon style enfin dégagé du tarabiscotage où je me suis complu parfois, dans ma jeunesse.

Je m'applique à tempérer mon impatience, mais je redoute le retour de cette fatigue cérébrale qui me confine dans les affaires courantes.

6 AOÛT 1964. Ce mot d'Hugues V. à qui je disais :

« Dans toute ma carrière, je ne me suis connu que deux ennemis, et ils sont morts tous les deux.

– Tu as bien fait, Marcel », murmura Hugues.

(Un des nombreux exemples d'un humour que je suis un des rares à apprécier.)

18 AOÛT 1964. D'où me vient cette hâte de composer mon livre, alors que je m'étais accordé un long délai ? M'interrogeant sur ce point, j'envisageais diverses hypothèses. Que ferais-je si je devenais aveugle ? Privé de la lecture qui est mon aliment et mon refuge. Comment s'organiserait ma vie ? Je vivrais davantage en profondeur, mais avec quelle nostalgie !

La musique ne pourrait, à elle seule, me consoler. Parviendrais-je à dicter un livre composé intérieurement ? J'ai besoin de voir courir ma plume, de me relire, de me repentir, de composer visuellement un texte avec des alinéas bien agencés. Je crois que je dicterais beaucoup de lettres.

Si j'avais plus de loisirs, je serais meilleur épistolier, mais ce serait, tout compte fait, au détriment d'une œuvre dont j'entrevois seulement aujourd'hui les dimensions et la portée.

19 AOÛT 1964. Riche et désœuvré, eussé-je écrit des livres très différents de ceux qui multiplient ma vie dans une durée que je ne

puis croire fallacieuse ? Même s'il ne restait de moi qu'un seul livre, au fond d'un placard oublié, je n'aurais pas écrit en vain.

27 AOÛT 1964. Pressé par mille petits travaux, je n'ai pas eu le temps de développer une idée — apparemment banale — qui s'est imposée à moi hier matin : celle des trois vies parallèles. La première, c'est la vie professionnelle, dominée par le conformisme social, elle est vécue par ce personnage que l'on assume malgré soi. La deuxième, c'est la vie personnelle, familiale. (Il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre...) C'est la vie de création qui va du bricolage au poème. C'est le premier métier des écrivains qui en ont un second. C'est la détente dans un cadre choisi pour sa quiétude et pour son isolement du social. La troisième, c'est la vie intime qu'il faudrait dédoubler en vie sexuelle et vie intérieure. Je pourrais écrire des pages et des chapitres sur ces trois vies.

4 OCTOBRE 1964. Je pense à mon père avec attendrissement. J'ai dépassé l'âge de sa mort et je le comprends mieux rétrospectivement. Le temps ordonne toute chose, efface les aspérités, éteint les faux reflets. Il n'y a plus que la pure lumière d'un souvenir sans ombre.

17 OCTOBRE 1964. Je devrais revoir le texte de mon prochain livre. Mais suis-je si pressé de publier encore ? La publication m'importe moins que la recherche. La vie intellectuelle, pour moi, c'est une perpétuelle tension vers la connaissance.

22 OCTOBRE 1964. Relisant, pour trier ces jours-ci, le tas de lettres conservées depuis plus de trente ans, j'étais effaré de constater, une fois de plus, que j'ai surtout vécu pour l'oeuvre des autres. La plupart de ces lettres sont des remerciements... ou des demandes de petits services. Que n'ai-je été désinvolte ! Mais peut-on changer sa nature profonde ? J'ai sacrifié à l'amitié. Faut-il le regretter ? Dans quelle mesure sommes-nous déterminés par l'atavisme ? Mon père était, comme on dit, toujours prêt à rendre service. Mes fils ont raison de ne pas s'encombrer du poids de la société.

19 NOVEMBRE 1964. Décidément, je suis si fatigué que je ne parviens plus à former mes phrases. Au reste, comment réduire à des propositions sages, pondérées, équilibrées, des impressions un peu volages, des regards allusifs, dérobés, ce frémissement devant l'adolescence intacte, cet émoi à la fois respectueux et attendri ? Impalpable pollen, poudre dorée du lyrisme le plus intime.

6 DÉCEMBRE 1964. Adolescent, j'étais un enfant parmi les hommes. Quand j'ai découvert les Templiers, tout ce passé est remonté, avec son odeur de cloître et de crypte, avec ses flammes vacillantes de cierges et de bougie. Les cierges avaient un parfum de miel que je trouvais délicieux.

1965

3 JANVIER 1965. J'ai recouvré la sérénité. Je vis des heures apaisées.

Nulle impatience devant le livre qui ne progresse pas. Tout viendra à son heure. Un grand détachement. Je n'aime pas le mot ecclésiastique de ressourcement, mais la chose me tient à cœur : le retour aux sources.

13 JANVIER 1965. Je suis devenu trop sensible à la vanité littéraire. Il me faut des héros accordés à mon état d'âme, des personnages selon mon cœur.

Le dépaysement ne me séduit plus.

30 JANVIER 1965. Il faut m'y résigner : je n'ai plus le loisir de tenir mon journal avec ponctualité. J'ai scrupule à décanter aussi la part la plus trouble de mon être. Ne serait-ce pas trahir la vérité psychologique ? La tenue d'un journal peut être une ascèse, une catharsis. Mais puis-je me résoudre à un procédé que je condamne implicitement chez les auteurs que j'étudie : celer une part de la réalité intérieure ?

7 FÉVRIER 1965. On demandait à Barrès s'il préférait l'amour avant, pendant ou après ? Réponse inattendue : Avant, parce qu'après, c'est pendant...

9 FÉVRIER 1965. Retour de rêves. Tantôt je suis une sorte d'ange doué de lévitation spirituelle, tantôt je suis alourdi par toute une vie à expier dans les macérations de la vieillesse. Je vois mon âme dans un autre corps, et le refuge monastique qui s'offre à moi varie suivant chaque rêve. Je devrais prendre note au réveil de tout ce qui m'a frappé. Les constantes ?

La rupture avec le passé, avec la vanité du monde, avec l'entourage.

Puis, les visages confus de mes frères, bien que je me sente très seul.

Je suis en cellule, parfois en proie à la claustrophobie. Si je sors, c'est pour me perdre, d'une manière banale, dans un réseau de trains, de chemins de campagne, dans des villes telles que Paris dont le visage s'est profondément modifié. Hier, c'était Ostende sans la mer visible.

Je néglige les histoires d'ascenseurs, trop liées à des états physiologiques, mais le côté gyrovague de mes pèlerinages nocturnes est envoûtant. Il me faudra sans doute attendre la vie future pour comprendre tout cela.

23 MARS 1965. On écrit seul pour quelques âmes inconnues.

27 MARS 1965. Je devrai développer un jour mes idées sur la flânerie. Moi si ponctuel, si ordonné, si rangé apparemment, je suis un flâneur né.

Je dois résister à l'envie qui me prend parfois de quitter mon travail pour errer dans les rues au hasard, bouquiner chez un libraire, m'attarder devant un magasin d'objets d'art, faire du lèche-vitrines comme un désœuvré, me perdre dans la foule. Alors que j'ai le souci de ne pas perdre mon temps, il m'arrive tout à coup de m'abandonner à l'écoulement des heures. Je perds alors volontairement la notion des minutes. Et il m'est brusquement indifférent de sacrifier des heures entières à l'ennui. [...] Pour mon entourage professionnel et familial, je suis un homme sans histoires, et je suis intérieurement piétiné par une horde de personnages déchaînés. Mon visage reste impassible tandis que défilent sur mon écran intérieur les dégoûts et les désirs, le mépris de la médiocrité étouffante et la joie de vivre, une secrète ferveur et la brûlure des passions.

5 AVRIL 1965. Je me disais, ce matin, que j'ai beaucoup plus d'amis parmi les morts que parmi les vivants. Ce qui me rendra la mort moins amère, plus douce, osons le dire. Mon cœur tiendra-t-il longtemps encore ?

Je ressens parfois, de ce côté, une grande lassitude. Mon émotivité s'accroît. Je m'éveille le cœur battant après un rêve (toujours ces trains manqués, ces horaires compliqués, ces voyages absurdes).

7 AVRIL 1965. Je n'aime plus parler de la poésie. Je suis trop sensible à sa gratuité, j'en perçois mal la nécessité. En somme, je n'ai pas la tête lyrique. J'ai toujours eu horreur de l'abstrait. La poésie moderne est trop près de l'abstraction. Mes poètes ? Villon, Baudelaire, les latins dans la mesure où ils célèbrent la nature.

[...]

Je passe avec une incroyable aisance de la sympathie à l'antipathie.

C'est une manière de me venger de la stabilité qui m'est imposée, du conformisme social. Toujours l'attrait des extrêmes : quitter le lit de roses pour le cilice, être successivement Pétrone et François d'Assise. Tel est le luxe des pauvres, le bonheur des tristes. Or je n'aime ni le luxe ni le bonheur, et je ne suis ni pauvre ni triste. Ma condition actuelle me contraint à louvoyer entre ce gouffre de Charybde et cet écueil de Scylla.

13 AVRIL 1965. Mon cerveau est toujours en effervescence, et cela m'effraie un peu. Parfois, je voudrais arrêter ce transistor et m'abandonner à une vie plus végétative, mais les idées et les images se pressent impitoyablement devant les yeux de l'esprit.

16 JUILLET 1965. J'ai relu, pour la liquider, toute une liasse de lettres reçues et écrites il y a plus de vingt ans, pendant la guerre. Butin dérisoire. Peu de choses à garder. Que de temps j'ai perdu à faire plaisir à un tas de solliciteurs intéressés... et sans intérêt. C'était le temps de la dispersion et de la diaspora, de l'exode et du désert, du repli et de l'attente. Le moment atroce, dans une vie, c'est lorsqu'on n'attend plus rien de qui que ce soit.

30 AOÛT 1965. Ce que j'apprécie le plus dans les êtres, c'est la sincérité.

La fausseté, l'hypocrisie, le double jeu me font horreur ou me désespèrent. Je perçois aisément la franchise et la duplicité. Une confiance tirée du plus secret du cœur me comble de joie, non parce qu'elle satisfait une curiosité assez vaine, voire sordide, mais parce qu'elle est une marque d'estime. Je ne veux être estimé que dans la mesure où je le mérite. Un éloge immérité m'est cuisant comme une injure. Dans cette bataille pour la sincérité, je connais des échecs. Je m'expose parfois inutilement. Je m'acharne uniquement contre les insincères, contre les orgueilleux, contre les vaniteux, contre les haineux.

9 OCTOBRE 1965. Je songe souvent à la mort. Puis-je parler d'avertissements devant de légers malaises ? J'ai besoin de paix et de silence. Or la saison sera, pour moi, très agitée à cause de la sortie de mon livre. Un rite, sans plus. Il n'y a de joie, pour l'écrivain, que dans la composition. Serai-je compris ? Je crois de plus en plus au monde des âmes, au pouvoir de l'intelligence, à la primauté du spirituel.

15 OCTOBRE 1965. Relisant mes épreuves, je mesure le chemin parcouru depuis trois ans. À remettre son ouvrage vingt fois sur le métier, on aboutit à la sécheresse et au doute. On ne devrait publier que des livres écrits dans le feu de l'inspiration. Tout ce qui est trop mûri finit par pourrir. C'est vrai pour les livres comme pour les fruits.

5 NOVEMBRE 1965. Le salut par l'écriture... La formule peut paraître dérisoire. Pour moi, elle correspond à une bienheureuse réalité. Les livres m'ont sauvé du désespoir aux heures les plus noires de ma vie. Ils ont suppléé aux études supérieures que je n'ai pu faire. Finalement, c'est grâce à eux que je suis entré dans le journalisme et que j'ai fait une carrière littéraire. Aujourd'hui encore, quelle sauvegarde !

19 NOVEMBRE 1965. Je voudrais, dans ce quatrième cahier de mon Journal, mettre davantage l'accent sur cette idée que la littérature se confond pour moi avec le réel. Elle prolonge l'événement quotidien dans le domaine du rêve éveillé, dans l'univers des pensées et des sentiments où ma mémoire et mes intuitions d'homme trop sensible se tracent mille itinéraires de fuite.

27 NOVEMBRE 1965. L'insomnie n'est peut-être pas de nature à favoriser la bonne tenue d'un Journal. J'ai appris à me méfier de ces heures nocturnes où la raison cède parfois le pas aux fantasmes, aux phobies, aux nostalgies, aux vains espoirs.

1966

19 FÉVRIER 1966. Albert Ayguesparse désire lire *Nocturnes*. Avant de lui envoyer le volume, je relis ces pages de jeunesse où j'ai mis beaucoup de moi-même, — et peut-être le meilleur dans certaines pages. Je discerne les défauts de l'oeuvre (style trop romantique parfois, construction fragile, chapitres inachevés), mais certains passages me touchent encore profondément. Je ne renie pas cet enfant prématuré... et abandonné.

20 AVRIL 1966. Sous une apparente sérénité, ma vie profonde connaît toujours le tumulte et la rumeur. Le vieil homme en puissance redevient, selon un processus étrange, l'adolescent au bord des larmes d'il y a quarante ans.

Un rêve m'est assez familier : j'assiste à une sorte de distribution des prix dans un collège. Au milieu de la joie des autres, parmi les remous des départs, j'éprouve une cuisante nostalgie et je me sens déjà un étranger, un homme mûr. Les amarres ne sont pas rompues, et la jeunesse continue à

m'apparaître comme le seul climat édénique où je puisse m'épanouir.

27 AVRIL 1966. Je sors d'un rêve qui m'est familier : en voyage, seul, à Paris, je m'aperçois que j'ai peu d'argent. Je descends dans un hôtel assez sordide rue Ledru-Rollin. Cette rue existe-t-elle ? En outre, une histoire d'ascenseur se greffe sur mes ennuis d'argent. Je suis marqué ainsi par une jeunesse besogneuse qui, en dehors des trains, se méfiait de la mécanique. La hantise de manquer ne me quittera-t-elle jamais ? Il y a longtemps que je ne connais plus les fins de mois difficiles. Nous sommes vraiment prisonniers de notre enfance, de nos phobies, de ce mélange de mysticisme et de sensualité qui caractérisait la vie de collègue, il y a un demi-siècle.

8 MAI 1966. Je reprends ce matin, l'étude d'Hemingway en vue d'un cours.

Cela me stimule et je note que la vérité humaine est dans le grand jeu de la vie et de la mort, dans la ferveur de l'instant, dans la chaleur du soleil, dans l'extase amoureuse, dans la montée à l'assaut de l'impossible.

Et cette idée m'est venue que la littérature, comme la musique, cherche l'accord parfait parmi les dissonances, avec pauses et soupirs. Ce mot d'Hemingway qui me servira souvent d'alibi : « Un écrivain a une plume pour écrire et une langue pour se taire. »

15 MAI 1966. Mes cours commencent à me passionner à cause de ce jeu de bascule entre le professeur idéaliste et le journaliste réaliste. Le premier voit Victor Hugo écrivant debout, devant la mer, dans l'île de l'exil.

Le second se demande si la station debout n'était pas imposée à Hugo par les hémorroïdes.

Le professeur exalte la mort de Goethe réclamant plus de lumière.

Le journaliste croit que Goethe demandait tout simplement à son entourage d'ouvrir les rideaux. Le professeur, c'est Don Quichotte ; le journaliste, c'est Sancho Pança.

29 JUIN 1966. Me voici entré — sans amertume — dans ma soixantième année. Je salue cet anniversaire comme une nouvelle étape vers une résignation qui prend les apparences de la sagesse. Je me détache insensiblement de tout ce qui m'avait passionné ou tourmenté jusqu'ici. Je m'attarde davantage à ce qui dure : la vie profonde, la connaissance, la beauté. Plusieurs fois, ces jours derniers, j'ai été amené à faire une sorte d'examen de conscience, et je suis toujours ramené à l'absolu, à ce qu'il y avait de meilleur en moi au temps de ma jeunesse.

4 JUILLET 1966. Dois-je regretter de n'avoir pas ma liberté d'esprit ? Livré au loisir, aurais-je cette avidité intellectuelle qui me fait progresser dans ma recherche ? Je suis en pleine possession de mes moyens au point de mener de front les deux livres qui me restent à écrire. Ma fatigue physique est grande, mais elle n'entame pas ma vitalité intellectuelle.

Les idées me viennent, je les jette sur le papier avec une certaine hâte. En serait-il de même si je n'étais pas talonné par le souci d'utiliser au maximum mes temps libres ? Je ne sais.

7 JUILLET 1966. Je suis un écrivain d'humeur qui apaise quotidiennement son impatience, qui réprime son agacement, mais qui trouve rarement l'équanimité. J'ai des éclairs de fureur, mais l'orage n'éclate pas, heureusement. Des exhalaisons, disait ma mère qui, durant toute notre enfance, nous a inspiré la terreur de l'orage. Nous devions nous lever la nuit s'il tonnait et nous réfugier au salon où, un jour, un besoin pressant me fit uriner dans un énorme vase... de fleurs. Depuis, il y a eu les bombardements.

11 JUILLET 1966. Je connais un certain désarroi, un état indécis où je passe d'une atonie inexplicable à une brusque effervescence intellectuelle.

La tendance à l'introversión l'emporte. Le repli sur moi-même m'apparaît comme une attitude de sagesse devant l'agitation qui m'environne.

Je m'impose la lenteur comme une ascèse.

15 JUILLET 1966. Coïncidences : Ce matin, j'apprends qu'un jeune homme a tué huit jeunes filles à Chicago. Cet après-midi, je lis dans les *Poésies* de Lautréamont : « Pour parler de ces effets qui durent peu de temps, un assassinat de huit personnes aux portes d'une capitale, la troublera — c'est certain — jusqu'à la

destruction du mal. » Je crois aux intersignes, mais ma raison lutte contre les messages obscurs.

[...]

Je devrais aussi passer en revue les prénoms féminins qui font partie de mon univers : ma première amie s'appelait Marie-Thérèse, puis il y eut Adrienne que j'enlaçai timidement à l'âge de dix ans. Que dire plus tard de Madeleine si ce n'est qu'elle fut une pécheresse repentante et qu'elle eut une fin mystique ? Les Germaine furent pour moi des crampons. Il y eut une Rose éphémère, une Nelly musicienne, une Marthe insaisissable.

Il y eut surtout Lisette qui devint Marthe dans *Nocturnes*. Quant à mes danseuses de chez Bonnecompagnie, Marguerite est la seule dont je me souviens, à cause de sa chevelure rousse. J'oubliais Herminie. J'étais sensible à sa voix vaginale. Rompons-là.

[...]

Dans la petite maison de la rue d'Horrués, il y a des cloportes, mais la porte du jardin est toujours ouverte du côté de la remise où l'on aime entendre l'averse becqueter le carton bitumé. C'est là que mon frère boira, un dimanche matin, un verre de pétrole. Plus tard, quand il souffrira d'un abcès, il demandera pour unique faveur la permission de feuilleter le Larousse en deux volumes dont la lecture nous était interdite, à cause des nudités. Ayant vu, dans ce dictionnaire, la reproduction d'un tableau intitulé *l'Orage*, je demanderai à ma grande soeur si un voile de tulle préserve du tonnerre, puisque les personnages du tableau, à demi nus, courent en laissant flotter un voile de gaze au-dessus de leurs têtes.

18 SEPTEMBRE 1966. Mes livres, ce sont de longues lettres que j'écris à des amis connus ou inconnus. Je les prépare pendant trois ans et peu importe ce que veulent y voir les profanes, le lecteur distrait ou le critique prévenu. J'en arrive au grand détachement. Je suis rentré de vacances bien résolu à ne plus me disperser dans de petites tâches sans portée. Tant pis pour ces correspondants intéressés qui attendent un compte rendu ou quelques lignes de mention dans la page littéraire. Je dois me concentrer davantage sur l'essentiel.

22 OCTOBRE 1966. Le style est pour moi le fruit d'un long apprentissage, et je ne puis guère goûter que la satisfaction de l'artisan, maître de son outil.

Pour compléter le rapprochement, je dois avouer aussi que l'encre a toujours été pour moi le contrepoison de l'ennui. Que d'heures j'ai passées à lire pour me consoler, comme d'autres fument, s'enivrent ou font l'amour. L'acte d'écrire conçu comme une éjaculation (Kafka) ou comme une masturbation (les lucifériens du type Georges Bataille) ?

Il m'arrive encore, à certains jours de désarroi, de lire et d'écrire comme on allait au café ou au bordel. Je me demande seulement dans quelle mesure joue ici l'atavisme.

30 OCTOBRE 1966. Sans doute mon bilan d'un demi-siècle est-il positif si je ne considère que les joies de l'intelligence, mais pour le reste, c'est bien l'automne sans espoir de renouveau. J'en suis réduit à me réjouir d'une poignée de mains, d'un sourire spontané qui s'adresserait à l'homme que je suis réellement et non au

personnage que je représente. J'ai souvent conduit ma gondole aux chimères à coups de gaffes. Cette image vénitienne suggère des rapprochements incongrus depuis que j'ai vu Fernand Desonay évoquer, dans *Air de Venise*, les bittes visqueuses du Grand Canal. Souvent ainsi le verbalisme provoque en moi un rire intérieur plus tonifiant que les vitamines auxquelles j'ai recours.

6 NOVEMBRE 1966. Il faut couper les amarres. Ce que je fais déjà quand je tente d'oublier les livres que j'ai écrits pour ne considérer que l'œuvre à composer. Beaucoup de pages de *la Ceinture de feuillage* me déplaisent. Tant mieux ! Je me mépriserais si j'entretenais l'odieux contentement de soi que je condamne chez tant de mes confrères...

9 NOVEMBRE 1966. Je ne suis qu'au seuil de la vieillesse, mais déjà j'éprouve cette chaleur de la mémoire qui ressuscite les beaux corps caressés. Comment oublier les délices de la volupté alors que se dresse encore, impérieusement, l'instrument du plaisir donné et reçu, alors que l'imagination éperonne encore ce qui nous reste de fougue et d'ardeur.

25 NOVEMBRE 1966. Je sens que, longtemps encore, le personnage de *l'Idiot* va hanter mon esprit. Dostoïevski a voulu représenter en lui l'homme vraiment beau moralement. Pour le prince Muichkine, la beauté sauvera le monde. Le prince est beau et ridicule, ridicule comme Don Quichotte, comme le Pickwick de Dickens, sauvés tous deux par un certain sens de la grandeur. Le prince est la Vérité qui a fait irruption dans le monde du

mensonge. Mais ce qui me frappe surtout, en liaison avec mon prochain livre, c'est que le prince est un enfant. Il est asexué physiquement et moralement, et il refuse le monde des adultes, le monde de l'argent et des conventions sociales. Quant à Nastassia, c'est Psyché, c'est l'âme tourmentée par l'amour, mais ici elle est victime tout à la fois de l'amour sensuel (l'homme qui la tue) et de l'amour éthéré (le prince Muichkine).

4 DÉCEMBRE 1966. À l'interlocuteur imaginaire : Vous voyez en moi un bourgeois, un journaliste « arrivé », un écrivain appliqué, un père de famille attentif, un époux aimant et fidèle. Mais vous ignorez tout le drame que recouvre cette respectabilité. Sous une apparente lourdeur, je suis toujours l'adolescent impulsif qui, deux années de suite, gagna le 100 mètres au collège, à grandes foulées, sans discipline sportive. Je suis plongé dans la lecture, mais je lis sur les visages et dans les âmes de mes compagnons de route. Je me tais, mais je ne cesse de parler à certains êtres de rencontre. J'interroge le galbe d'une joue, un genou nerveux, une cuisse opulente, une belle bouche légèrement entrouverte ou jalousement fermée. La fraîcheur d'une nuque m'entraîne dans une longue rêverie.

Ou bien je cherche, sous le blouson ou le blue-jean, le *David* de Michel-Ange. Une jeune fille fière et digne se profile-t-elle dans mon champ de vision, je lui cherche des soeurs parmi les héroïnes qui peuplent ma mémoire. Puis, je m'avise tout à coup que mes danseuses les plus graciles d'il y a quarante ans sont des matrones sexagénaires, ou presque. Sexe âgé, nerfs...

1967

1^{ER} JANVIER 1967. Si j'ai pris une résolution, en ce premier jour de l'an, c'est celle de me dépouiller l'esprit de plus en plus. Me détacher de la vanité, du détail, de tout ce qui est mesquin et saisonnier. Le soleil brillait clair, ce matin, et déjà on entrevoyait, au fond du ciel, le printemps, un certain printemps intemporel qui se rit de l'absurdité des hommes.

6 JANVIER 1967. Je lis — en diagonale, faute de temps — les lettres de Charles de Foucauld à Madame de Bondy. C'est assez décevant. Au sujet de l'anachorète de Tamanrasset, je suis très perplexe, et même troublé, depuis que j'ai lu que la présence de jeunes Touareg autour du père était assez équivoque. La première réaction est de traiter ces insinuations comme des ragots. Mais il est certain que l'ermite a dû connaître, dans son désert, les tentations de saint Antoine, d'autant plus que sa jeunesse avait été celle d'un libertin. Dans une lettre, il parle de l'extrême relâchement des mœurs des Touareg : « Il est difficile de s'imaginer à quel degré de liberté de vie ils en sont venus... »

6 MARS 1967. Dans ce journal qui est parfois un fourre-tout, il y aura quelques phrases importantes, telle celle-ci : De même qu'un paléontologue peut, l'intuition suppléant aux données de la science, reconstituer tout un squelette en partant de quelques os retrouvés, il me suffit de deux ou trois confidences pour reconstituer toute la vie sexuelle d'un être.

11 MARS 1967. Je feins de m'intéresser à beaucoup de choses qui me laissent complètement indifférent. Seule me passionne l'intériorité, et je n'ai plus d'interlocuteurs. Je suis un bernard-hermite chargé d'une coquille invisible, et personne ne s'en doute. Je serre des mains, distribue quelques bonnes paroles, et je suis ailleurs, à cent lieues du quotidien. Dans un climat de solitude inaccessible.

28 MAI 1967. J'ai beau avoir une longue expérience de l'érotisme, la découverte de graffiti me trouble toujours comme la rencontre du sacré.

La décence n'est, comme la civilisation dont elle est le signe, qu'un vernis qui s'écaille et se dissout au moindre souffle brûlant venu des confins de notre désert sexuel. Je n'étais jamais entré dans le fortin qui subsiste, depuis la dernière guerre, à l'entrée du bois de Rosières. Entraîné par mon petit-fils, hier, j'y ai jeté un coup d'œil pour découvrir, sur la muraille, les dessins et les inscriptions classiques : l'énorme phallus, la silhouette de la femme nue, les appels du désir interdit, les cris de jouissance. Ce lieu sordide devient ainsi une chambre des mystères, vouée au

culte de Priape. C'est beaucoup plus impressionnant que les obscénités d'urinoir.

À deux pas du fortin, c'est la fraîcheur d'un ruisseau, la sérénité des étangs, la rumeur des arbres. Seule l'épaisseur du béton semble autoriser la mise en signes et la projection en images de ce qui se passe dans ce bois, souvent désert, depuis qu'il y a des hommes et des femmes qui le hantent. Le sujet est inépuisable, et tous les chemins — même les sentiers du Brabant wallon — conduisent à Pompéi.

10 JUIN 1967. Le commerce des Anciens m'apprend la sagesse et me permet de traverser sans émoi les événements les plus inquiétants. La guerre du Moyen-Orient a éclaté depuis cinq jours et je n'éprouve aucun désir de la commenter. Je vois les passionnés osciller entre un pessimisme et un optimisme également inconsidérés. Tel jour on prône le prestige de l'ONU, et le lendemain on se voit contraint de déplorer sa faiblesse. On parle d'armistice, et les combats continuent de plus belle. On exulte en apprenant la démission de Nasser, mais celui-ci, le lendemain, revient sur sa démission. La vérité est dans une réserve sceptique sinon ironique. Attentisme ? C'est l'attitude de la sagesse.

9 AOÛT 1967. En quelques mois, j'ai mûri encore sous les feux de la soixantaine, et je me suis libéré davantage de ce qui m'a entravé pendant plusieurs années. Mûrir, c'est laisser tomber des corolles, des feuilles à demi fanées, c'est concentrer la sève pour un approfondissement. Voilà une formule qui résume mon état

d'esprit... et de corps, en ce temps caniculaire où je lance mes réserves dans une bataille qui sera rude dès la rentrée.

9 OCTOBRE 1967. Je reste fidèle à cet amour de la langue française qui me donne le goût de bien écrire. Je me corrige sans cesse, tout en sachant fort bien que personne n'apprécie cet effort, cette tension vers la perfection. Je me compare aux artisans des cathédrales, aux imagiers qui ont modelé un motif décoratif dans un coin obscur où personne ne peut le découvrir, — si ce n'est au hasard d'une réparation. J'aime ce travail du style dont personne ne peut mesurer la portée parce que cela n'a plus d'importance, sauf pour quelques attardés de mon espèce.

[...]

Au fond, je suis un être de rupture devant tout ce qui n'est pas essentiel. Faire le vide m'a toujours apporté une certaine joie. J'aime la table rase, le dépouillement. Nostalgie franciscaine.

5 NOVEMBRE 1967. Je devrais développer un jour mes idées sur le mensonge qui me fait horreur, même le mensonge officieux, le petit mensonge.

Et cependant, il est socialement nécessaire. L'art de vieillir, c'est peut-être l'art de se dégager du mensonge.

16 NOVEMBRE 1967. Ce qui m'a séduit dans l'histoire des Templiers, c'est le climat à la fois spirituel, mystérieux, fraternel de ces communautés viriles. Le Temple, je ne l'ai vécu qu'en imagination, mais avec des rappels d'une grande puissance évocatoire, puisque j'ai vécu de longues soirées dans une cellule

éclairée à la chandelle. À côté de cette magie intime, que sont pour moi les événements de ma vie actuelle.

Je déambule dans un monde qui m'est étranger sinon hostile, indifférent aux choses qui paraissent m'intéresser. J'ai hâte de mettre fin à ce spectacle, et cependant je n'en suis pas encore au dernier acte. Samedi, je saurai si je rentre définitivement dans une certaine retraite ou si je signe un nouveau bail pour une existence sociale qui me pèse parce que ce n'est qu'une représentation pour ne pas dire une comédie.

11 DÉCEMBRE 1967. L'esprit et même le corps sont encore alertes.

Mais le cœur ? Je n'ose pas encore écrire, comme ma mère peu avant sa mort : *Je ne me sens pas bien*, mais je reçois des avertissements. Ce qui m'inquiète, ce sont les défaillances de ma mémoire touchant des faits relativement récents. Je ne me souviens nettement que du passé lointain. Ce phénomène d'involution est bien connu.

18 DÉCEMBRE 1967. Notre vie ne vaut que par les actes libres que nous accomplissons. Un des plus beaux privilèges de notre intelligence, c'est d'élargir notre volonté. On ne développe sa personnalité qu'en se libérant de l'influence de son milieu. Ce sont là des vérités toujours bonnes à rappeler, même aux gens de mon âge. En ce qui me concerne, je me sens de plus en plus opposé à mon milieu professionnel. J'ai toujours feint d'accepter, d'acquiescer, tout en me maintenant en état de refus. Il n'y avait là ni lâcheté ni opportunisme, mais le souci primordial de ne pas faire souffrir les miens.

[...]

Ce que j'éprouve, à la suite des expériences morales et psychologiques de toute une vie : toute sympathie est intuitive. (Je ne me suis jamais trompé dans mes antipathies. Je flaire les gens méchants à distance.) D'après Bergson, l'intuition est une synthèse d'instinct et de raison.

25 DÉCEMBRE 1967. Socrate ne cherchait pas des auditeurs mais des interlocuteurs. Il n'exerçait pas un magistère mais il tendait à la communication par le dialogue. S'interroger mutuellement n'est-ce pas désapprendre ? Telle est de plus en plus ma conviction, à cette époque de dialogue. Vais-je alors désavouer Socrate ? Il faudrait approfondir ce phénomène de non science chez Socrate disant, d'une manière apparemment simpliste : *Si je cherche, c'est que moi-même je ne sais pas.*

L'explication du véritable socratisme se trouve peut-être chez saint Augustin disant : *Ne sors pas de toi, rentre en toi-même : la vérité est dans l'homme intérieur.*

27 DÉCEMBRE 1967. Des Templiers j'aime une certaine aura secrètement recréée par mon adolescence mystique. Écrirai-je un jour, pour moi seul, le récit de ces intersignes, de ces concordances ? Romantisme, dirait le lecteur indiscret de ce témoignage. Soit ! Moi qui me suis moqué des romantiques, par une sorte d'autodéfense, voici que je les retrouve en moi, bien vivants. Je me croyais vacciné, immunisé, et voici que je retombe en adolescence. Schizophrénie, diront les bien pensants, les raisonnables, les méthodiques. Il y a au moins trois hommes en

moi : le personnage officiel, le personnage familial, puis l'être secret, inconnu de tous, qui mène sa vraie vie comme il peut, à la sauvette, en catimini, aux heures de solitude. Le seul qui compte, dans l'absolu, puisque c'est celui-là qui sera seul pour mourir. Ce qu'on appelle l'adolescent éternel s'est figé au fond de moi-même vers 1925. Je le porte, tant bien que mal, depuis plus de quarante ans.

31 DÉCEMBRE 1967. Le bout de la nuit, ce n'est pas le fond d'un tunnel bouché, c'est, depuis le commencement du monde, la naissance d'un nouveau jour.

1968

7 JANVIER 1968. Au réveil, j'ai revu en film accéléré quelques images de ma vie intérieure. Halte dans l'oasis. Demain je reprends la marche dans le désert, giflé et griffé par le simoun. Je ne crois plus aux mirages.

72 FÉVRIER 1968. Je me sens tout bouillonnant d'idées et de projets. C'est bon signe. Pas le temps de noter mes rêves, mes souvenirs, mes pensées.

IER MARS 1968. La meilleure détente, pour moi, c'est de bouquiner comme le faisait Montaigne, saisir un livre au passage, en lire une page au vol.

Il est rare que je n'en tire profit.

30 MARS 1968. Au lieu de pénétrer de force, à tout prix, dans la pensée d'autrui, ne dois-je pas refaire une synthèse de ce que j'ai cru et de ce que je crois encore ? Je me suis trop arraché aux

systèmes d'autrui, aux écoles, aux thèses d'hier et d'avant-hier, alors que le Temps balaie tant de feuilles mortes.

17 AVRIL 1968. Je suis toujours très sévère pour moi-même, et cela me sauve du ridicule de l'orgueil. En contrepartie, je ne parviens jamais à m'affirmer complètement. Telle est la rançon de l'autocritique.

25 AVRIL 1968. Je vais poursuivre ma double vie de sage révolté, de conformiste non conforme, de notable inconnu, de bourgeois secrètement vagabond. J'entretiens la rébellion en moi, comme l'ânier négligeant volontairement de soigner la plaie de sa monture...

5 MAI 1968. Tout ce qui concerne Rimbaud me passionne, et ma curiosité ne s'est pas émoussée depuis quarante ans. Je continue à prendre des notes... Peut-être vais-je nuancer mon sentiment au sujet de ce chercheur d'absolu en mettant l'accent sur son adolescence survoltée qui concentre en deux ou trois ans tous les vœux, tous les élans, tous les refus, toutes les folles aspirations de plusieurs générations de fugeurs ? Il est le précurseur des hippies, non comme Thoreau, mais avec plus de fougue et d'impatience. Je n'en aurai jamais fini avec Rimbaud.

24 JUIN 1968. Je ne crois pas aux présages, mais j'éprouve un certain malaise lorsque les deux choucas de mon voisin viennent se poser avec insistance sur la tablette de la fenêtre devant laquelle je travaille. J'aime les oiseaux, et j'ai beaucoup de sollicitude pour

le nid de mésanges blotti sous ma terrasse, mais ces têtes de rapaces gênent la quiétude que j'ai choisie.

[...]

Je me sens musulman, juif, bouddhiste surtout. Que n'ai-je le temps d'approfondir le Zen ! Je suis à la fois conservateur et révolutionnaire en ceci que la nouvelle critique et la contestation universitaire marquent, pour moi, l'avènement de certaines idées que je fomentais en secret à la fin de mes humanités. Je voudrais retrouver tel manifeste que je rédigeais en salle d'étude ou pendant le cours de maths.

25 JUIN 1968. Le côté sordide de la vie : tous ces jeunes gens qui se mettent dans de beaux draps et qui, sous prétexte que le linge sale se lave en famille, rentrent chez eux comme on va au lavoir.

5 JUILLET 1968. L'âge aidant, je ramène tous les événements à leur juste mesure, laquelle est exigüe au regard de l'essentiel qui est d'aimer, de connaître et d'admirer...

26 JUILLET 1968. Aujourd'hui encore, je me réveille en faisant une sorte de bilan. Ma vie ? Un compromis entre le possible et l'impossible, entre l'extravagance et la sagesse. Ma lucidité s'aiguise, heureusement, d'année en année. Je craignais l'âge de l'acquiescement résigné. Je suis toujours en réaction contre la médiocrité.

11 AOÛT 1968. L'expression *amour fou* est un pléonasme. Il n'y a qu'un amour qui est précisément un mélange de sagesse et de

folie. L'amour sage, c'est de l'affection ou du désir comprimé. Je ne crois qu'à l'absolu de l'amour. L'amour d'Abélard pour Héloïse n'est fou qu'en raison des convenances, de la respectabilité et du qu'en dira-t-on. Dans l'absolu, c'est l'amour tout court. Malgré mes compromissions, je reste un homme d'absolu.

29 AOÛT 1968. Retrouvé des notes griffonnées dans le train, il y a quelque temps : Moi qui ai horreur de l'abstraction, il m'arrive de m'abstraire de l'événement au point de l'ignorer systématiquement ou instinctivement. Premier stade de la schizophrénie, diront les psychanalystes.

J'ai toujours été irréaliste, et tout geste pratique, tout comportement ordonné, est une victoire sur cette part obscure de moi-même qui refuse la réalité. Je suis guéri du réalisme mystique de mon enfance et de ma jeunesse, mais je me suis trouvé d'autres refuges, plus secrets, plus inaccessibles à autrui. Je *est un autre*. L'autre se moque de ce qu'il feint de respecter ou d'admirer. Cette duplicité est apparemment inexplicable.

15 SEPTEMBRE 1968. Dès le collège, j'étais en réaction contre les classifications scolaires, contre une théorie des belles lettres où la forme avait plus d'importance que le fond. En tenant la littérature pour la science du bien et du mal, je me suis engagé dans une critique spiritualiste qui irrite plus qu'elle ne convainc, je le sais. Je n'ai pas la rage d'avoir raison. Mes livres sont moins des positions que des propositions. Peut-être est-ce cela qu'on leur reproche. La prudence et la mesure peuvent offrir les apparences de la timidité intellectuelle.

13 OCTOBRE 1968. Le rôle de l'écrivain est d'être parfois à contretemps, de prendre le contre-pied de ce qui se dit, d'être contre le vent au lieu d'être dans le vent. Si bien que désengagement peut être synonyme de contestation.

2 NOVEMBRE 1968. J'avais l'intention de consacrer un article de fond à *l'Homme de la Mancha* de Brel. J'aurais développé cette idée que ce spectacle visualise pour des dizaines de milliers de spectateurs une tragédie qui a des incidences sur notre temps. L'oeuvre est intemporelle et universelle : elle oppose l'idéalisme au réalisme sordide. Grâce à un interprète lucide et vibrant, le roman de Cervantès retrouve sa force de frappe.

Brel assume trois personnages : Cervantès, Don Quichotte et Brel.

10 NOVEMBRE 1968. Si je me reporte à ma jeunesse, je regrette que de sages conseils m'aient empêché d'être fol, mais je ne regrette pas moins que mes conseillers de l'époque aient manqué de la lucidité élémentaire pour s'opposer à mes folies. Me voilà donc neutralisé entre deux regrets.

15 NOVEMBRE 1968. J'ai hâte de parler de l'événement que reste pour moi la représentation de *la Ville dont le prince est un enfant*. Mon bouleversement fut tel que j'en ai passé une nuit blanche. (J'avais éprouvé cela après la première du *Sacre du printemps*.) Et cependant, je connaissais le texte et j'avais lu tout ce qu'on a pu écrire à propos de cette oeuvre. J'étais en état de parfaite réceptivité. De fait, rien ne m'a échappé, et j'écrirais un livre sur

cette œuvre qui est devenue cruciale (à travers le jeu douloureux des souvenirs et des nostalgies) pour un homme qui reste marqué, comme je le suis, par la féerie du collège. Cette *Ville*, c'est mon royaume dévasté, le champ de tous les possibles, et l'enceinte de l'impossible.

[...]

Mon impatience, mon idéalisme trop aigu et trop aveugle, mon désarroi physique et moral, tout ce qui fut le drame secret de mon adolescence m'a arraché au collège, et quand j'y suis retourné, ensuite, je n'ai plus retrouvé que les colonnes de ce cloître qu'on appelait galeries, — lieu de punition pour ceux qui se montraient indisciplinés dans la grande cour. À présent que j'ai recherché la joie perdue, je comprends que mon bonheur ne sera jamais celui des tristes. La joie toujours absente, comme la vraie vie, avec quelle ferveur je l'aurai désirée !

28 NOVEMBRE 1968. Rêve absurde. À quoi bon le noter ici, si ce n'est un détail curieux : une cage d'escalier sordide, en réparation, où je cherche vainement les toilettes. Pas de marches. Il faut se livrer à des acrobaties pour se maintenir en équilibre. Une femme descend, assez désirable.

Elle engage une conversation qui augmente mon malaise. J'essaie d'être aimable, mais nous nous croisons sans nous frôler. Je vois bien tout ce qu'un développement littéraire et psychanalytique peut tirer de cela. Mais à quoi bon ?

1ER DÉCEMBRE 1968. Pour Van Gogh, peindre c'est procréer, mais il obéit à des tendances féminines passives, comme s'il devait être

fécondé pour suppléer à sa vie sexuelle réduite. Tout cela n'a pas beaucoup d'importance aux yeux de ceux qui se contentent de regarder des toiles pour leur valeur plastique. Ils ne se demandent pas pourquoi Van Gogh signe *Vincent* alors qu'il s'agit du rejet de la tutelle paternelle. Tout cela est à revoir de près, à la lumière d'autres documents, mais les notes de ce jour me confirment dans l'idée que je me faisais du drame profond de Van Gogh déchiré par le prométhéisme très complexe de ceux qui, pour se soustraire à l'obsession paternelle, se réfugient dans la mysticité puis dans une création artistique qui se substitue aux appétits sexuels. Voilà plus qu'il n'en faut pour me passionner.

5 DÉCEMBRE 1968. J'ai voulu relire les textes de Valéry sur Léonard de Vinci. Est-ce une fatigue physique due à une défaillance de santé ? Je suis plus que jamais rebelle à l'abstraction. Celle-ci ne m'a jamais passionné mais, au temps de ma jeunesse, je m'appliquais à bien penser, à approfondir des textes souvent ennuyeux. Que de dimanches passés à lire des livres assez rebutants pour me forcer, pour obéir à je ne sais quelle ascèse de remplacement ! Ce n'est point l'intelligence de Léonard de Vinci qui m'attire, c'est son art, son esthétique et la part de sensibilité qu'elle dissimule.

8 DÉCEMBRE 1968. Je me retrouve, après quarante ans de lectures d'adulte, devant la même ascèse : l'abstraction me répugne, mais je ne la repousse pas. En ce dimanche de décembre 1968, je suis exactement l'élève que j'étais en 1928 quand je suivais les cours de philosophie et que je passais mes dimanches à lire des œuvres

austères (Plotin) avec l'espoir de faire jaillir en moi de nouvelles lumières. Les sciences exactes m'avaient vaincu et me laissaient une impression d'horreur. Il fallait, à présent, substituer la lettre au chiffre, pratiquer le sport des idées.

14 DÉCEMBRE 1968. L'impression de détachement est bien agréable. D'une part, on se dépouille et, d'autre part, on s'enlise dans l'indifférence, dans une sagesse lucide dont le regard glisse sur l'inutile, sur le dérisoire, pour ne s'attarder que sur l'essentiel.

26 DÉCEMBRE 1968. Ce qui m'épuise, au fond, ce sont les obligations. Celles-ci disparaîtront de plus en plus de ma vie. Je vais jeter du lest, et cela me rend tout heureux, un bien grand mot pour qui doit se contenter de petites joies vite étouffées par les soucis.

31 DÉCEMBRE 1968. Malgré mes chagrins secrets et mes tracas professionnels, j'achève l'année dans une relative sérénité. Quand je chemine dans la neige, le matin, luttant contre le froid, j'ai l'impression de me battre, comme autrefois, contre tout ce qui m'était hostile. J'ai pensé aujourd'hui à cet hiver 1939-1940 où j'étais mobilisé dans un Limbourg glacial, montant la garde dans des usines vides et sonores comme de vastes citernes où l'égouttement des eaux créait un climat fantastique.

Si j'essaie de dresser un bilan, en cette dernière soirée de l'an, je me trouve réconcilié avec moi-même, c'est-à-dire avec cette part de l'être que j'appellerai toujours mon âme d'adolescent idéaliste et fervent. J'éprouve parfois la solitude de la ferveur. Il

m'arrive encore de m'exalter au plus intime de moi-même pour une entrevision de beauté : un paysage de neige, des yeux limpides, une phrase musicale. Rester fidèle à sa jeunesse, non par nostalgie, mais parce que ce fut le temps d'une certaine grandeur préservée. Ce qu'on appelle, dans la maturité, l'appétit métaphysique, cette volonté de dépassement, je l'ai éprouvé dès mon jeune âge, et cette faim est toujours en moi.

[...]

Je m'applique à bien écrire mais c'est toujours pour mieux signifier.

Je me sens très loin des scribomanes qui vasouillent en écrivant n'importe quoi à propos d'un livre ou d'un écrivain. Il m'est arrivé de parler d'œuvres et d'auteurs qui ne valaient pas le temps que je leur consacrais, mais c'était parfois pour ne pas décevoir une bonne volonté. Alors, instinctivement, je cherchais à valoriser le témoignage, à lui donner plus de poids, par des allusions qui sollicitaient un peu les textes dans le sens de la profondeur ou de l'universalité. Je ne regrette pas d'avoir cédé à ce démon du bien. L'essentiel, c'est de n'avoir jamais écrit contre ma pensée. Il m'est arrivé de me tromper dans mes jugements trop sévères ou trop indulgents, mais je n'ai jamais trahi l'homme de désir qui est en moi et que j'entends préserver de la médiocrité.

1969

1^{ER} JANVIER 1969. La lecture est un combat où il y a des défaites et des victoires. Défaite quand on abandonne le livre, découragé par sa médiocrité ou rebuté par son style trop abstrait. Il y a victoire lorsque la connivence est totale au point que le lecteur est stimulé, enrichi jusqu'à l'exaltation.

23 JANVIER 1969. Mon manque d'assurance est une forme d'humilité — la seule qui me reste en dehors de toute ascèse — mais il n'est heureusement personne pour s'en apercevoir. On met cela sur le compte de je ne sais quelle inhibition, de je ne sais quel irréalisme systématique. Assez parlé de moi...

15 AVRIL 1969. Séquence de rêve à élucider : Je fais halte dans une auberge et je ne trouve pas de place pour accrocher mon manteau. Impression du voyageur toujours de trop dans une assemblée où il arrive trop tard.

Toute ma vie j'ai eu la hantise d'arriver trop tard, et il en sera ainsi jusqu'à la fin de cette année.

20 AVRIL 1969. Je suis sous pression, débordant d'idées, et ma vie intime est intense (si j'entends par là les jeux du souvenir, l'acuité sensorielle, les foucades de l'imagination, les colères secrètes, les plongées dans le subconscient, la bride lâchée au rêve éveillé, toutes choses que mes proches eux-mêmes ignorent). Sous le père tranquille, il y a un aventurier qui ne dort jamais, un contestataire qui râle, un satiriste muselé. Personne ne s'en doute, même parmi ceux qui se disent mes amis. Je n'ai pas d'interlocuteur valable. De temps en temps j'ébauche une confidence et on croit à une boutade.

15 JUIN 1969. *Le Serpent à plumes* de Lawrence pourrait se réduire à ceci : Kate, l'héroïne, quittera-t-elle son mari mexicain pour aller fêter Christmas à Londres ? Elle reste, un peu malgré elle. Toute l'idéologie de Lawrence sombre ici dans un romantisme un peu suranné. Qui peut croire à cette religion du corps où l'âme se confond avec l'instinct tellurique ? J'ai pu être sensible à ce néopaganisme, mais il me paraît aujourd'hui artificiel et doctrinaire, — ce que je ne peux plus supporter. L'âme paraît être ce qu'il y a de plus individuel dans l'être humain. Il ne faut donc pas y mêler le sexuel qui est épisodique ou épiphénoménal, dans le sens d'accidentel.

18 JUIN 1969. Personne ne soupçonne ma vraie vie qui est faite de rêves, d'exaspérations secrètes, d'injures non proférées, d'émerveillements inavoués, de dialogues muets avec des êtres de rencontre. Je vis en poésie dans la mesure où je me livre à mes démons. L'autre nuit, à Cimiez, j'aurais voulu prolonger cette

veille étrange dans cette villa qui matérialisait la trilogie baudelairienne : luxe, calme et volupté. Il suffit d'une lumière tamisée pour me mettre en état de grâce poétique. Ne plus être qu'une voix dans l'ombre. Perdre le contrôle des mots et des gestes tout en restant lucide. N'est-ce pas ce que je fais parfois dans ce Journal ?

20 JUILLET 1969. J'ai hâte de commencer un nouveau livre. C'est le stimulant dont j'ai besoin pour vivre en plénitude. Tout le reste me devient de plus en plus indifférent.

[...]

Je ne me passionne nullement pour ce qui est purement littéraire. Il me faut autre chose : la résonance métaphysique, le cri, le gémissement, le déchirement. (J'écris tout ceci au moment où le premier homme va marcher sur la lune...)

[...]

Eddy Merckx vient de gagner le tour de France. Pour la première fois depuis trente ans, c'est un Belge qui l'emporte. Ceci me laisserait indifférent si je n'y voyais pas, avant tout, la réparation d'une injustice. Accusé à tort de s'être dopé, Eddy Merckx prouve qu'il peut triompher sans autre adjuvant que la force de ses muscles. Cela seul importe. Tout le reste est battage, maquignonnage et vanité.

24 JUILLET 1969. Confidences d'un jeune typo qui voudrait être dessinateur.

En quelques minutes, j'ai compris le drame de la condition ouvrière où l'on ne peut guère choisir un métier, parce que joue avant tout la loi de l'offre et de la demande. Je lisais son âme sur

son torse d'homme engagé, qui étouffait. Il y avait entre nous près de quarante ans de vie où j'avais, moi aussi, pour gagner ma vie, fait mille choses que je n'aimais pas.

Je l'ai encouragé : Ne jamais désespérer.

8 AOÛT 1969. L'homme de pensée est tenté de se replier sur soi et de fuir les tables rondes où le dialogue se ramène à une série de monologues vaniteux : le blabla de ceux qui s'étourdissent de leurs propres paroles. L'homme qui a quelque chose à dire peut-il se faire entendre ? Il fait figure d'empêcheur de penser en rond. Dans une assemblée tumultueuse où l'on vocifère pour se donner l'impression de vivre avec intensité, on voit parfois se lever un modérateur, qui tente d'apaiser les passions et de faire entendre la voix de la raison. On trouve qu'il n'est pas drôle, et on le hue parce que la drôlerie est plus éloquente que la sagesse.

[...]

On voudrait prôner l'humanisme, et l'on voit renaître les nationalismes, le racisme, les mesquineries tribales des peuples primitifs. Nous sommes entrés dans l'œcuménisme, mais catholiques et protestants sont prêts à s'entretuer en Irlande du Nord.

[...]

Ce qu'il faut dire aux hommes, c'est que la civilisation de la machine, l'avènement des ordinateurs et les aventures intersidérales n'effaceront jamais ce qui fait la noblesse de l'homme depuis des millénaires : la soif de l'intelligence, la poursuite de la sagesse, les ferveurs de l'amour, l'inquiétude de l'âme, la recherche de l'harmonie, la faim d'un bonheur qui soit

plus durable que l'éclair de la jouissance sexuelle. Ce qu'il faut dire aux hommes, c'est que l'esprit l'emportera toujours sur la matière.

Mais comment leur dire cela ?

5 SEPTEMBRE 1969. En 1969, il n'y a de lecteurs que pour les récits de guerre, les affaires d'espionnage, l'histoire militaire, Napoléon. La plupart des hommes se délectent ainsi, par une sorte de masochisme, de tout ce qui a fait le malheur de l'humanité depuis la première guerre mondiale.

10 SEPTEMBRE 1969. Ma vie a été faussée, au départ, par le refus de la réalité.

Il est vrai que celle-ci me faisait souffrir. Alors je me suis réfugié dans la magie de la solitude, du secret jalousement gardé, de la tristesse, du souvenir provoqué, du huis clos, des vieilles gravures, du jouet, du château fort, du piano, du chant, des orgues, des parfums.

29 SEPTEMBRE 1969. L'un des drames de ma vie fut de croire trop obstinément aux idées claires. J'ai cependant défendu l'irrationnel, mais avec une mauvaise conscience. Aujourd'hui, sans aller jusqu'à l'irréalisme que je continue à détester, je me tourne de plus en plus vers la magie intérieure, vers le sens secret des symboles. En somme, je suis très près des hommes de la Renaissance qui voulaient concilier le rationnel et l'irrationnel, parce qu'ils croyaient tout à la fois à la raison et à la vie divine, à la nature et au surnaturel, à la logique et à l'illogisme. Aujourd'hui, l'âge

aidant, je ne crois plus à la primauté des idées claires et je suis plus hanté que jamais par l'inconnaissable.

IER OCTOBRE 1969. Aujourd'hui commence mon dernier trimestre avant les grandes vacances perpétuelles. Je vais sortir du pensionnat dans moins de cent jours, — pour devenir un pensionné. Déjà je parcours le journal avec le détachement de celui qui n'est plus concerné... Je vais entrer en littérature, comme on entre en religion. Sur ma fiche d'hôtel, le mot « écrivain » remplacera le mot « journaliste ». Ce matin, au réveil, je me suis demandé si la littérature ne représentait pas pour moi une drogue ou, du moins, l'alcool dont certains ne peuvent se passer. Privé de littérature, je dépérirais. Écrire est devenu ma raison de vivre. Vais-je devenir un scribomane ? Non. Le goût de la lecture me maintiendra en équilibre, et je ne roulerai pas sous la table de mon scriptorium.

II OCTOBRE 1969. Sur mon lit de mort, j'aurai au moins deux choses à regretter :

1) N'avoir pu, dans ma jeunesse, faire le Tour de France à pied, sac au dos, en n'acceptant d'autre véhicule qu'une carriole de paysan, de temps en temps, pour le pittoresque...

2) N'avoir pas poursuivi mes études musicales en m'orientant vers l'orgue pour jouer, ne fut-ce qu'une seule fois, sur les grandes orgues de Saint-Sulpice.

1ER NOVEMBRE 1969. Il est certain que de ma jeunesse provinciale j'ai gardé l'amour des images et le goût des symboles que suscite la proximité de la nature.

11 NOVEMBRE 1969. Donner raison à ma croyance aux mystérieuses connivences, aux intersignes, à cette écriture en images qu'est devenue pour moi la littérature. Ma soif d'images... Tout ce que m'offrent les écrans (le grand et le petit) n'égalera jamais les féeries de mon imagination, la magie de mes désirs fous.

24 NOVEMBRE 1969. Ma spiritualité est plus velléitaire que réelle. Je ne suis qu'un homme de désir, un homme attiré par tout ce qui est à la fois profond et élevé. Embrasser du même regard les cimes et les abîmes, c'est une participation au plaisir de tout connaître. D'où une gymnastique intellectuelle exténuante pour le mortel que je suis.

28 NOVEMBRE 1969. Est-ce la panne d'électricité qui, hier soir, pendant plus d'une heure, nous a ramenés aux bougies du moyen âge ? Le Rêve est revenu, comme dans la chanson de mon enfance : *Le rêve passe... Les voyez-vous, les hussards, les dragons, la garde ?* C'était, en même temps, l'aventure de l'adolescence et la retraite du troisième âge. Au fond de nos songes, nous sommes à la fois jeunes et vieux, aussi riches d'expérience que d'illusion.

4 DÉCEMBRE 1969. Je devrais approfondir la notion de durée, analyser la sensation d'échapper aux minutieuses chronologies pour sortir du temps, gagner l'intemporel, cette forme de l'absolu

accessible au plus grand nombre. Une durée qui ne serait que la conscience de l'existence ne me satisfait pas pleinement. Je veux qu'il y ait relation avec l'éternel.

Ma durée, c'est le sentiment d'être à la fois jeune et vieux.

NOËL 1969. Une dépêche annonce que je ne sais quelle réalisation artistique (dont le montage fut très coûteux) a été anéantie du fait qu'un technicien, se trompant de touche, a tout effacé de la bande magnétique. D'où grosse perte financière. Je repense à cela en lisant que Parinaud, ayant enregistré un long débat littéraire, avait oublié de mettre un ruban. L'idée de ces écrivains parlant pour rien, alors qu'ils s'imaginent dire des choses définitives pour la postérité, c'est d'une drôlerie qui permet de mesurer la relativité de notre agitation.

28 DÉCEMBRE 1969. Mon artisanat, désormais : celui de l'orpailleur qui lave les alluvions aurifères pour en retirer les paillettes d'or. Je vais pouvoir négliger tout le limon, tout le flux inutile, pour ne garder que l'essentiel. Plus de lectures en toute hâte. Apprendre à relire afin d'éviter certains jugements trop rapides.

1970

3 JANVIER 1970. Voici venue l'heure du bilan. Le grand virage est amorcé : c'est le dernier tournant, et la route est droite devant moi. Je m'interroge sur cette disponibilité où je pénètre avec une allégresse que je ne cherche pas à dissimuler. User de la liberté, cela ne demande aucun apprentissage. Toute la liberté est dans la pensée, mais le corps est toujours entravé.

Le poids du corps, je continue à l'éprouver, et plus que jamais. Il va falloir adopter une discipline nouvelle qui se substituera finalement aux obligations de la vie professionnelle. Cette rupture qu'est la retraite, marquera, pour beaucoup de mes relations intéressées, la fin de l'utilité. Les vrais amis vont se manifester seuls, dégagés de la cohorte des chalands.

21 JANVIER 1970. Il est difficile à un homme de mon âge, parvenu à la fin de sa carrière, de faire croire qu'il a subi dans sa jeunesse la fascination des gouffres. Je ne pouvais dans *le Feu du ciel*, parler de moi-même, raconter ma vie, je ne pouvais que m'appuyer sur le témoignage d'autrui.

Et cependant j'ai connu des années lucifériennes, des révoltes, des curiosités, des connivences qui m'ont aidé ensuite à comprendre les êtres divisés, tourmentés, déchirés. Je reste sensible au chant des abîmes, mais je reste fidèle à l'essentiel qui est de rester orienté vers la Lumière et vers l'Amour.

[...]

De même que la conquête de la Lune ne peut modifier profondément la vie sur la Terre, une révolution — qu'elle soit politique, morale, esthétique — ne tuera jamais les âmes. Ce qui est accidentel, contingent, éphémère peut nous amuser, nous émouvoir, nous inspirer, mais quand il s'agit de vivre en profondeur, de s'engager définitivement, on se tourne vers la durée, vers la plénitude, vers la clarté : faut-il tant de courage pour être naturel ?

2 FÉVRIER 1970. Je termine ce cahier dans la nuit du 1^{er} au 2 février, assiégé d'idées de toutes sortes, plein de souvenirs et de projets. À présent que s'est écoulé un mois de probation, une vie nouvelle va commencer pour moi, une vie quasi monastique dans la mesure où elle sera repliée sur l'essentiel qui est de m'accomplir enfin.

2 AVRIL 1970. Mes rêves, à la fois confus et précis, ne méritent pas d'être notés.

Et cependant, rien ne me donne davantage le sens d'une existence hors du temps, d'une vie intemporelle qui se confondrait avec une inépuisable éternité. Cette impression d'ubiquité, cette faculté d'aimer avec un cœur innombrable, de se multiplier à l'infini, d'être tout à la fois étonnamment jeune et lourd

d'expérience, ces moments où l'on peut passer de la privation absolue à une relative jouissance tout en gardant le parfait contrôle de soi-même... Cette disponibilité et ce pouvoir d'être un acteur qui improvise, un virtuose qui tient de l'enfant prodige et du musicien chevronné. Cette impression de pouvoir recommencer sans cesse les expériences ratées. Tout cela auquel je participe quasi chaque nuit m'implante de plus en plus dans ma croyance en l'immortalité de l'âme, même lorsque le rêve débouche sur l'érotisme.

[...]

Peut-être, un jour, quelqu'un lira ce cahier. Il lui sera peut-être donné alors d'entrevoir un petit monde — pour moi, c'est un univers — de pensées et de sentiments que je n'ai pu exprimer ni en trente livres ni dans des milliers d'articles. Toute une vie d'incommunicabilité, de conformisme et de silence organisé pour sauvegarder l'essentiel, la vraie vie, le rêve inaccessible et toujours présent.

18 AVRIL 1970. Tout ce que j'ai vécu, tout ce que j'ai lu, mes pensées, mes souffrances morales, mes conversations — fussent-elles littéraires, professionnelles — et surtout les confidences reçues, tout cela conflue dans ma vie présente comme mille ruisseaux débouchant dans le grand fleuve.

20 AVRIL 1970. Au théâtre, je suis bon public devant des pièces de qualité, mais n'ai-je pas des réactions trop épidermiques ? L'esprit critique et ma versatilité naturelle m'empêchent souvent d'être pris, conquis, possédé dans tous les sens du mot.

[...]

Je ne sais plus si je suis encore d'accord avec mes définitions idéalistes de la poésie dont je disais jadis qu'elle est faite d'harmonie féconde et d'enthousiasme inspiré. J'écrivais encore qu'elle doit spiritualiser la nature, qu'elle doit nous donner le plaisir de l'émerveillement devant le mystère, devant l'insondable réalité. Le poète est un révolté qui rejette tout ce qui voile la vérité profonde, qui repousse tout ce qui relève du commode et du pratique.

[...]

J'ai accumulé des notes sur le romantisme. Tout cela me paraît bien vain aujourd'hui. Au panier ! De même pour ces aphorismes qu'on peut retourner comme un gant : *Ce n'est pas la beauté qui est vraie, c'est la vérité qui est belle*. On peut se délecter de ces formules, mais elles sont trop réversibles.

1ER MAI 1970. À quinze ans, j'écrivis assez longuement, pour moi seul, car il s'agissait d'un travail libre sur *la Chanson de Roland*. C'était le signe d'une vocation d'écrivain. Mais personne ne le releva. J'étais fort en français sans plus.

25 MAI 1970. Un projet de voyage est d'abord un désir d'amour. Si l'accomplissement de ce désir nous laisse désabusés, c'est en raison de tout ce qui s'y mêle d'impur. À côtés des sites évocateurs et des splendides paysages, il y a les compagnons de route, les repas en commun, le tracass des étapes, les horaires à respecter... On joue le jeu de la ponctualité, de la civilité, mais on râle.

11 JUIN 1970. Au réveil, il me vient cette idée que le Journal intime publié ne représente qu'une petite partie de la masse des confessions écrites : la surface émergée de l'iceberg, alors que la masse la plus écrasante est immergée. On pourrait partir de là, en psychothérapie, pour établir la valeur curative de l'écriture. Ce n'est pas le fait de publier qui est important, c'est le fait d'écrire. Tout cela pourrait servir d'introduction à mon prochain cours sur la littérature française où je parlerai du Journal intime.

13 JUIN 1970. Jamais je n'ai savouré la vie comme en ce moment. Du fait que, pour moi, le compte à rebours a commencé. Vivrai-je encore un an, dix ans ou davantage ? Je n'ai pas la hantise de la mort. Je me familiarise avec elle. D'où une certaine sagesse et même une alacrité intérieure que personne ne pourrait comprendre. Je dois cependant lutter contre une certaine impatience, la médiocrité me devenant plus que jamais insupportable, alors que j'ai composé avec elle toute ma vie.

26 JUIN 1970. Je suis aujourd'hui un homme comblé : la solitude, le calme, une bibliothèque choisie, une documentation assez complète. Que demander de plus à la vie, désormais ? Je vieillis en âge et en sagesse...

30 JUIN 1970. Le mécanisme du rêve finit par m'obséder après tant de cauchemars inspirés par d'anciennes phobies : ces études que je voudrais recommencer, le monde ferroviaire et ses correspondances, le retour au paradis perdu de mon adolescence... Et voici que se multiplient les rêves touchant mes

anciens soucis de journaliste : l'article à écrire en toute hâte, l'édition à boucler. Ce qui me frappe, c'est l'effort désespéré du moi dormant pour faire coïncider l'âge réel avec une série d'activités propres à la jeunesse. Même effort désespéré pour improviser en scène un rôle oublié ou totalement inconnu. La signification de ces actes manqués est liée à ma psychologie profonde, mais aurais-je jamais le temps de débrouiller tout cela ?

Le vécu m'intéresse beaucoup plus que le rêvé. Et j'englobe dans le vécu, confessions, Journaux intimes, confidences reçues ou à provoquer.

6 JUILLET 1970. L'impression de bien-être, je l'éprouve chaque fois que le présent rejoint le passé dans la connivence des objets, des arbres, des vieilles pierres. Hier, il m'a suffi d'entrevoir l'Eau d'Heure, de toucher la vigne vierge qui drapé la maison de Christine pour me sentir heureux. Mais comment décrire un pointillisme de sensations dans l'impatience où je suis encore de capter toute la réalité pour de futures ruminations. J'aurai passé toute ma vie à butiner pour un miel qui m'est dérobé par l'oubli, par l'action. Alors que je suis un contemplatif, je dissipe mon bien et je me dissipe. Comme les disciples de la transfiguration, je voudrais me fixer dans le bonheur, m'arrêter sur les hauteurs pour y dresser une tente. Mais il faut redescendre de la montagne.

1ER AOÛT 1970. À chaque jour suffit sa peine, suffit sa joie. Je dois tempérer ma hâte, freiner le mouvement qui m'emporte. Vers quoi ?

22 AOÛT 1970. Lire, c'est choisir, c'est élire. Dans une œuvre, chacun doit prendre son bien sans s'interroger constamment sur ce qu'a voulu l'auteur. Il écrit comme la fleur répand son pollen, comme le semeur arpentant son champ.

7 SEPTEMBRE 1970. Si la joie n'est qu'une euphorie, si elle ne se distingue pas du plaisir, si c'est une féerie passagère, quelle existence vide, quelle expérience inutile que la vie où l'on s'avance comme dans un désert, déçu par les mirages et cependant toujours tendu vers quelque oasis de volupté !

À quoi bon augmenter les possibilités de souffrir, assister à son propre enlèvement par goût de l'horreur, etc. Tout le romantisme de ma vingtième année est dans cette page dont je ne renie pas tout. Après quarante ans, je vois bien ce que la littérature a représenté pour moi : un mélange d'artifice et de vérité, un moyen de connaissance, mais aussi un itinéraire de fuite.

20 SEPTEMBRE 1970. Je n'ai plus le temps de penser, de rêver. Et cependant j'ai heureusement quelques instants privilégiés où je touche un certain bonheur, une joie profonde.

13 OCTOBRE 1970. Je voudrais me recueillir davantage, choisir mes lectures dans le souci de l'article à écrire. On me harcèle encore, alors que je n'ai plus de tribune. Ne plus recevoir de livres... Ce sera le vœu que je formulerai pour moi seul, le 1^{er} janvier.

26 OCTOBRE 1970. Je voudrais sortir des structures traditionnelles de l'essai littéraire, trouver un compromis entre les servitudes de l'encyclopédisme et les fantaisies du journal intime, trop intime.

9 NOVEMBRE 1970. Je devrai, dès que j'en aurai l'occasion, rendre hommage à mon père dont j'ai retrouvé hier un cahier de français qui date des années 1892-1893. Les notes sur le style (simple, sublime, gracieux) font sourire, mais cette préoccupation du français formel que l'on opposait au français réel — au collège, vers 1920 — est touchante et pleine d'enseignements.

11 NOVEMBRE 1970. La vie de société serait impossible si on avait l'obligation constante d'être sincère : dire Merde à la dame qui vous complimente avec l'arrière-pensée de vous demander un service, tourner le dos aux importuns au lieu de leur serrer la main, etc. J'aurai passé ma vie à sauver une certaine respectabilité au détriment de la spontanéité. Heureusement, il y avait, pour tout sauver, la vie profonde, tantôt mystique, tantôt érotique, les deux courants se mêlant dans le sacré.

Il faut y ajouter le courant onirique, avec son flux d'obscénités. (Vais-je raconter le songe exhibitionniste de cette nuit ? Il suffit que ce soit un stimulant, non seulement cérébral mais physiologique, un signe de vitalité profonde.)

[...]

Je voudrais, avant de mourir, avoir le temps d'écrire enfin quelques pages sincères évoquant cette vie seconde qui fut, pour moi, la seule importante. Qu'on interprète mal mes livres, peu

importe, puisque je n'y ai jamais mis l'essentiel si ce n'est entre les lignes ou en filigrane !

4 DÉCEMBRE 1970. Il n'est pas mauvais de se trouver confronté parfois avec le mauvais goût, l'imbécillité, la vanité, la platitude. Cela nous fait mesurer la platitude humaine tout en nous ramenant à l'essentiel. « Schopenhauer attend dans la voiture », disait Gide qui s'ennuyait dans les grottes de Han. Aux Folies-Bergères, j'avais envie de lire les *Pensées* de Pascal comme on prend un cachet pour chasser la migraine.

14 DÉCEMBRE 1970. Dans *Comprendre le cinéma*, de Franz Weyergans, cette phrase qui rejoint mon sentiment profond : « L'amour vécu tragiquement chez Racine peut être vécu avec la même intensité par ce jeune couple d'aujourd'hui, car le tragique ne réside pas dans les situations mais dans les personnes, il ne s'inscrit pas dans un temps donné mais dans la durée. »

16 DÉCEMBRE 1970. Hier, je me suis vu dans un garçon de treize ou quatorze ans rencontré à l'avenue de Mérode. Il était mon répondant, mon double dans le temps. Je me suis réincarné en lui, le temps d'un éclair. J'étais l'astre mort qui croise la jeune étoile : « Tu brilles tandis que je m'éteins, et je m'en réjouis : c'est conforme à l'évolution des mondes. Ton éclat éphémère est une infime composante de la Beauté partout éparse. Et nous, les vieux acteurs devenus spectateurs, il nous reste à nous émerveiller devant ces météorites, devant ces signes de feu dans notre crépuscule. »

17 DÉCEMBRE 1970. J'ai commencé à relire, pour la dernière toilette, mon essai d'anthologie commentée de l'œuvre de Marcel Thiry. Gagné par son jeu verbal autour des noms propres relatifs au commerce et à l'industrie, j'ai eu l'idée d'un poème érotique suscité par la firme Espérance-Londo.oz.

Ce long dos qui est une espérance fait jaillir en moi un lyrisme souterrain : plus que par les cuisses et les seins, je suis troublé par cette plage de chair que je découvre parfois, furtivement, dans le bâillement entre blouse et jupe, quand un dos se courbe. La ceinture de chair que la mode féminine ménage parfois à notre émerveillement n'a pas le charme de l'entrebâillement entre blouson et pantalon puisque la femme adopte souvent la mode masculine. Si l'expression n'était un peu vulgaire, on dirait volontiers qu'on est là entre cul et chemise, dans une zone érogène dont les limites sont délicieusement imprécises : un long dos est une promesse, une espérance. D'où Espérance-Londo.oz. C.Q.F.D.

18 DÉCEMBRE 1970. Je ne suis jamais aussi abondant et aussi spontané que lorsque j'évoque mon passé, le vécu et sa part secrète d'imaginé. Chacun de nous a ses mémoires imaginaires. Le plus souvent, nous n'avons ni le temps ni l'audace de les écrire. Je dirai tout cela dans *la Pierre et le Pain*.

20 DÉCEMBRE 1970. Un de mes rêves de cette nuit : Je suis le pauvre sous l'escalier, un huissier sans porte à ouvrir. Bien que ma table soit rectangulaire, un messenger du roi Arthur, venu de quelque Table Ronde, s'approche de moi comme pour me glisser

quelques mots à l'oreille. Il ne dit rien, et le message se borne à un baiser furtif. Pourquoi ce messager depuis tant d'autres ?

[...]

Quand je développe l'idée que l'écriture libère, ce n'est pas une formule impersonnelle : je sais de quoi je parle. Mes livres auront été des exercices spirituels, — même ceux qui sont étrangers à la critique littéraire.

21 DÉCEMBRE 1970. Solstice... Déjà la promesse d'une plus longue lumière. Toute ma vie, j'aurai été sensible au rythme immuable des saisons. Et plus que jamais j'épouse les pulsations de la nature, même devant les arbres dénudés, immobiles.

24 DÉCEMBRE 1970. On ne s'affirme que par cette victoire quotidienne sur la part obscure de son être. Les autres me plaindront de m'être enfermé vivant dans une armure par une sorte de quichottisme assez ridicule.

J'ai eu mes moulins à vent, mes Dulcinées et, physiquement, je suis plus près de Sancho que du chevalier. Démystification inutile : je crois encore aux romans de chevalerie, aux mythes, à la puissance illusoire et dérisoire du rêve.

26 DÉCEMBRE 1970. Relisant des textes anciens (causeries, articles, chapitres de livres à venir, déjà publiés, ou qui ne seront jamais achevés) je mesure mes constantes, je salue mes intercesseurs, je me réjouis de ma fidélité ou je déplore ma naïveté. Je devrais rechercher dans mes textes de conférences les allusions aux faits passés ou contemporains. Dans ma vie active, il m'est arrivé de

répandre ainsi les feuillets d'un carnet intime ou d'un journal de bord.

28 DÉCEMBRE 1970. J'ai tort de m'exaspérer contre certaines situations qui me révoltent alors que le Temps rétablit souvent les équilibres. Il y a huit jours, je m'indignais de voir l'opinion internationale ignorer le procès de Leningrad (contre les Juifs) pour concentrer toutes ses protestations sur le procès des nationalistes basques à Burgos. Aujourd'hui, l'équilibre est rétabli, et c'est un tollé contre Leningrad.

30 DÉCEMBRE 1970. Cousin éloigné de Kafka, je continuerai à arpenter les chemins de ronde sans jamais pénétrer dans la grande salle du château où les troubadours sont au pied de la dame, tandis que le seigneur vaque à ses œuvres perverses : la guerre ou la chasse. Je suis bien l'arpenteur qui n'a aucune mesure et dont la chaîne ne coïncide avec aucun système métrique. Dans la lucidité de cette vigile (qui est aussi une veille de fin d'année), je viens encore d'écrire une phrase-clé. C'est l'envoi de ce poème en prose que je n'aurai jamais fini de composer pour m'aider à vivre, pour m'inscrire dans l'existence. De mon échauguette de guetteur, je vois la route qui poudroie et l'herbe qui verdoie, je vois tout un univers de symboles et de signes cachés, déchiffrables pour moi seul. Quel rire intérieur quand je songe à l'apparence bourgeoise que je propose à autrui, aux barbares. J'aurai été Rimbaud, et les sandales que j'ai portées dans ma jeunesse étaient bien des semelles de vent.

[...]

Ce matin, je croyais avoir recours à l'exorcisme de l'écriture pour me délivrer d'un de ces poèmes oniriques qu'il m'arrive de composer au réveil.

Il y était question d'un têtard de bénitier, d'un visage stendhalien, d'une barbe bouclée comme triangle sacré. Cette flambée sulfureuse s'est éteinte à la lumière du jour. L'essentiel, c'est de garder le pouvoir de composer en mêlant les jeux de l'imagination et ceux du souvenir. À ce point de vue, je dois bien reconnaître que je suis dans une forme constante sinon inégalée jusqu'ici.

1971

1ER JANVIER 1971. Passé la soixantaine, l'homme est en sursis, — ce qui est synonyme de grâce en ces jours où les condamnés à mort de Leningrad et de Burgos ont été graciés, leur peine étant commuée en longue détention. Au seuil de cette nouvelle année, je me trouve en pleine forme physique et intellectuelle. Je ne veux pas m'en prévaloir, connaissant la fragilité humaine et les sursauts de notre destin.

29 JANVIER 1971. J'ai à peine dormi pendant cinq heures, et me voici obéissant, comme un moine, à l'excitateur. Ce dernier mot pourrait avoir une acception phallique puisque je me sens aussi près d'Henry Miller que d'Eckhart. Je suis voué à la vie érotico-mystique que j'ai connue depuis mon adolescence, avec des images que je suis seul à posséder, mes souvenirs d'il y a mille ans, — la vraie vie, mon être profond.

[...]

Je joue un personnage où je ne me reconnais pas. J'écris des livres dont aucun ne me satisfait parce que, là aussi, j'obéis à une

ascèse en repoussant la tentation d'écrire en toute vérité ce qui me passe par la tête, par le cœur et par le sexe.

[...]

Aujourd'hui, je ne m'inquiète plus de la couleur des hebdomadaires et mes propos incendiaires me paraissent bien naïfs. J'avais la fougue dialectique de la jeunesse. Mes enfants le savent-ils, eux qui me croient sage et académique ? Mais je persiste à croire que si un roman est beau, il est social, l'art étant social de lui-même. Je me sens très loin de ces controverses. J'ai entendu trop de débats, trop de proclamations fracassantes, pour ne pas être sceptique devant les manifestes et les prises de position.

2 MARS 1971. Je n'aime pas l'expression *prendre ses distances* (qui me vient des cours de gymnastique de ma jeunesse), mais c'est bien de cela qu'il s'agit : étendre les bras devant soi, puis latéralement, afin de ne heurter personne, mais aussi afin de n'être pas touché... par les mouvements des autres.

28 MARS 1971. Je ne suis moi-même que dans le tête-à-tête où l'on peut frôler la profondeur sans effort, sans *se mettre en frais* (j'ai horreur de l'expression comme de la chose).

[...]

Pendant près de soixante ans, je me serai nourri de la parole et des écrits des autres. J'ai accumulé un capital qui m'écrase. À présent, saturé, gavé, étouffant sous le poids de cette matière (au sens où l'on dit *matière d'examen*, pendant les études), j'ai hâte de m'en libérer. Il reste une substance spirituelle que je devrais

inventorier. De même que je classe mes archives afin de les détruire en partie, je devrais renoncer à conserver tout ce qui m'a encombré l'esprit pendant un demi-siècle.

Mais comment se débarrasser de ses pensées, alors qu'elles alimentent les rêves pendant le sommeil ?

[...]

Ma difficulté d'élocution (que je domine dans mes causeries), cette inhibition qui m'incite souvent à me réfugier dans le silence, l'impossibilité où je me trouve d'improviser, tout cela est dû au repli où je me suis complu à force de m'y sentir condamné. Dédains, brimades, humiliations m'ont à ce point marqué dans ma jeunesse qu'aujourd'hui encore je me trouve meurtri.

8 AVRIL 1971. Le dialogue permet de corriger sa pensée à la lumière du débat.

Ma dialectique est ondoyante, fluctuante, et je n'ai pas à en rougir : ce n'est qu'un effet de l'humilité intellectuelle dont je veux faire une vertu. Plus j'avance dans la connaissance, plus je mesure les limites de mon savoir du côté du mystère. Comme Socrate et comme Hamlet, je crois qu'il y a dans le monde plus de choses que n'en peut expliquer la raison. D'où mon horreur des gens qui ont réponse à tout. Mais quelle est cette science de l'infra terrestre dont parlait Socrate ? Je devrais donc retourner encore à Platon, mais je ne cesse de courir au plus pressé.

2 MAI 1971. Je ne suis pas un visuel. La preuve, c'est que je n'ai jamais la mémoire des couleurs. Je m'avance masqué par ce personnage alourdi qui dissimule ma réalité intérieure. C'est une

forme d'irréalisme. Il faut que l'image soit fixée pour qu'elle éveille ma sensibilité. Je suis hostile au mouvant, comme les Orientaux. C'est pourquoi je me sens si mal à l'aise dans ce monde changeant, dans l'histoire accélérée, dans l'horrible mêlée des coudoiements. Les souks de Fès m'ont permis finalement de savourer avec plus de ferveur la paix de ce matin où mai apporte des promesses de soleil et de floraison.

16 MAI 1971. J'ai connu la joie avant que Bernanos en parle d'une manière superbe. Une tristesse pesait sur moi, si l'on ne considère que le plaisir de vivre, mais j'avais cette illumination intérieure qui m'éclairait plus que les flambeaux et les lanternes de la vieille liturgie. Je voudrais retrouver cette joie avant de mourir, et il m'arrive encore de la saluer, furtivement, au passage.

21 JUIN 1971. Détruisant mes archives, je sauve cette note de cours : « Si je voulais faire de la thématique, je pourrais partir des châteaux shakespeariens pour aboutir à Kafka. *Je disais à mes élèves* : Nous creusons le sol en différents points, fort éloignés les uns des autres, et nous rejoignons le même fleuve souterrain qui charrie les désirs et les angoisses des hommes de tous les temps. »

2 JUILLET 1971. Il y a, dans ma nature, une propension à comprendre qui me fait accueillir, parfois, des œuvres fort éloignées de mes goûts, mais je deviens plus méfiant. Il est trop difficile de concilier la bonté d'âme et le sens critique. Les compromis entre l'accueil et le refus m'ont valu quelques mécomptes.

6 JUILLET 1971. Si je m'abandonnais à certaine verve méchante qui s'empare de moi, aux heures de solitude méditative, je serais d'une férocité qui stupéfierait les miens. Mais j'obéis depuis ma jeunesse à une certaine ascèse qui m'a incité à m'occuper d'un tas de gens que j'eusse volontiers voué à tous les diables. Dans mon conformisme assumé comme un carcan, j'ai dû me contenter d'une vie interne de plus en plus marginale. J'ai joué le jeu de la respectabilité, réprimant mes instincts sauvages, répondant poliment à ceux que j'aurais dû injurier, afin de ne pas heurter mon entourage.

21 JUILLET 1971. Pour mes *Classiques de l'an 2000*, je voudrais parfois sauver un passage qui n'a pas été repris en volume, telle cette conclusion du chapitre Dostoïevski : « Raskolnikoff n'est peut-être qu'un pauvre type, aux yeux des efficients et des technocrates, mais c'est lui qui l'emporte dans l'absolu, aux yeux de ceux qui considèrent, avec les mystiques et les saints, que le plus grand pouvoir de l'homme se trouve dans sa puissance d'aimer. »

(Jusqu'à la fin, je continuerai à conclure mes livres sur l'appel à l'amour ou à la grandeur.)

25 JUILLET 1971. Vu *le Messenger* de Losey. Encore un beau film qui pourrait m'inspirer un roman. Combien de fois n'ai-je pas été tenté de récrire une œuvre cinématographique où l'image — si belle soit-elle — ne parvient pas à transcender le réel et à nous mettre en communication avec la vie profonde des personnages.

2 AOÛT 1971. Une fois de plus, je suis tenté de remettre tout en question. Où est la vérité ? Où est ma vérité ? Jusqu'à la fin j'aurai lutté contre les évidences pour leur substituer le rêve et ce que j'appelais, dans ma jeunesse, l'aspiration essentielle. Vais-je enfin écrire le seul livre qui me délivrera ? Cette *Lettre au fils* à laquelle je songe depuis si longtemps ? Vais-je mourir en emportant mes secrets ?

5 AOÛT 1971. Cette nuit, le rêve cyclique est revenu. Voilà près d'un demi-siècle que je suis poursuivi par ces images de l'inadaptation au milieu et de la fugue mystique. Je pourrais noter les variantes. Cette fois, je ne trouve plus ma cellule. On a profité de mon absence pour bouleverser les dortoirs. Il y a des chambres collectives où les lits sont rapprochés au point de se toucher et au point de condamner les portes.

11 AOÛT 1971. Voilà deux nuits que je suis hanté par deux rêves analogues. Chaque fois, des jeunes essaient de me frapper, sans y réussir. Dans le premier rêve, ils étaient horriblement défigurés par une sorte d'éléphantiasis. Dans le second rêve, le jeune tortionnaire cherche à atteindre la cheville. Je sais bien tout ce que la psychanalyse pourrait tirer de ces images oniriques. Je vois aussi comment un écrivain d'imagination s'emparerait de ce thème du jeune bourreau pour des variations lyrico-sadiques. Il y a de grosses pierres qu'on n'aime pas de soulever parce qu'on mettrait à jour tout un microcosme grouillant de vermine et d'insectes...

[...]

Je suis tenté de voir un intersigne dans le fait que ma montre se refuse désormais à indiquer la date du jour. Elle me donne l'heure, et cela suffit. Plus de dé clic journalier à minuit. Moi qui ai tant parlé d'inscription dans la durée, je me trouve en suspens dans l'achronie. Ainsi se prolonge, sans le contrôle du temps, une existence intérieure qui est la plus passionnante des aventures spirituelles. Personne ne s'en doute autour de moi. Et moins encore au-delà du cercle familial et amical.

18 AOÛT 1971. D'une certaine manière, et en faisant abstraction des yeux du poète qui renouvellent sans cesse leur vision, les yeux neufs sont l'idéal des esprits superficiels qui veulent ignorer, volontairement, le passé, le mystère, la part secrète des êtres et des choses. Je crois parfois que je ne suis pas né avec des yeux neufs. J'ai eu, très jeune, le regard triste de ceux qui ont vu la vie antérieure, les yeux de ceux qui ont vécu au moyen âge et qui reconnaissent un château, une cathédrale, une demeure ancienne, tout ce qui répond à leur prévision.

24 AOÛT 1971. Depuis mon enfance, j'ai envie de dire - et de faire - des choses drôles, d'associer des mots insolites, d'aller d'un extrême à l'autre, parce que les extrêmes me touchent. J'ai envie de me moquer de moi-même plus encore que des autres. Il y a toujours en moi une jeunesse d'idées et de sentiments qui continue à m'étonner, comme... une érection intellectuelle permanente.

1ER SEPTEMBRE 1971. On me dit : « Sois toi-même, quand tu écris : sans timidité, sans restrictions, et même sans pudeur... » Si je suivais ce conseil affectueux, on ne me reconnaîtrait pas. Je compose un livre comme on se compose un visage, — sans exclure le fard. La vérité sans fard, c'est pour moi seul. Ceux qui ont vu clair m'ont dit que je me confessais à travers les héros de ma critique. Une confession par procuration, sans doute, mais jamais totale.

2 SEPTEMBRE 1971. Il y a cinquante ans, j'étais heureux : j'entrais en quatrième latine ; ce fut l'année de ma grande crise pubertaire, d'une joie de vivre un peu inquiète. Comment ai-je pu m'accommoder d'une bienheureuse ignorance ? Il me suffisait d'être admiré. Il me manquait ce qu'on appelle aujourd'hui la mixité. Avec des professeurs moins timorés et sans le cerbère qui me harcelait, j'aurais doublé sans orages le cap de la quinzième année. Laissons cela. À chacun son destin.

14 SEPTEMBRE 1971. Ma faim d'absolu m'a sauvé. Peut-être le sens du relatif et de la précarité m'a empêché de cueillir et de respirer les roses de la vie. Mais je n'ai jamais connu cet effondrement de ceux qui découvrent tout à coup qu'ils ont changé. Je me suis préparé à cette mutation dès l'enfance. Est-ce une forme de la sagesse ? L'enfant sage n'est pas un idéal, et je souhaite à mes enfants et à mes petits enfants un grain de folie, l'insouciance que je n'ai pas connue. Du moins auront-ils le parfum des roses dont je n'ai pas eu les épines. J'ai été trop entouré de gens qui, sur les rosiers, ne voyaient que les pucerons.

21 SEPTEMBRE 1971. Les critiques ne parlent guère que de mes idées. C'est leur revanche vis-à-vis d'un essayiste qui a toujours placé l'éthique bien au-dessus de l'esthétique. Que de fois j'aurais voulu riposter à mes contradicteurs : Vous me reprochez de dédaigner l'esthétique en littérature, et vous ne voyez même pas que, pour réagir contre l'écriture vasouillarde, je m'applique — un peu trop parfois — à traduire ma pensée dans une langue correcte, imagée, peut-être trop fleurie au gré des scribouillards.

28 OCTOBRE 1971. Comment expliquer cette triple vie que je mène depuis l'enfance ? La vie commune (où un personnage s'efforce de se conformer à l'image que l'on se fait de lui), la vie mystique (avec ses élévations, ses mouvements d'exaltation et ses retombées dérisoires), la vie érotique (dont les secrets sont plus ou moins gardés). Jamais je n'aurai le temps de m'expliquer à fond sur tout cela.

7 NOVEMBRE 1971. Une fois de plus, un cauchemar ferroviaire me réveille en sursaut et déchaîne mon imagination, au point que je pourrais écrire un roman en quelques heures si j'avais un dictaphone ou une sténographe. Vais-je couper court et penser à autre chose ? L'occasion est belle de relier mon univers onirique à la fiction romanesque.

12 NOVEMBRE 1971. Même lorsqu'il paraît se référer à un code moral, même lorsqu'il semble respecter usages et conventions, l'écrivain est le moins conformiste des êtres, parce que l'écriture est rupture beaucoup plus que relation. Ma véritable vocation, ce

fut de m'abstraire, même au cœur des drames familiaux ou nationaux. Je me revois dans ce convoi militaire qui, en mai 1940, nous conduisait vers l'enfer de Dunkerque. Nous courions du train bloqué aux abris tandis que flambaient les réservoirs de pétrole. Je regrettais de n'avoir pas de bloc-notes, non pour jouer à l'historiographe, mais pour me sauver par l'écriture, par un chant profane analogue au cantique biblique des trois jeunes gens dans la fournaise.

2 DÉCEMBRE 1971. Chaque fois que je dois livrer le fond de ma pensée, j'hésite, je tergiverse, je me réfugie derrière des répondants, par une timidité qui n'est nullement intellectuelle mais qui est physiologique : la main refuse de suivre l'esprit. Il y a là une inhibition qui me désole comme s'il s'agissait d'une impuissance sexuelle. J'attends le biais, le mâchicoulis, le créneau, au lieu de baisser délibérément le pont-levis pour sortir de mon château intérieur.

3 DÉCEMBRE 1971. Le courrier, parfois décevant, brise mon optimisme matinal.

Il n'y aurait pour moi de bonheur que sans courrier et sans journal.

11 DÉCEMBRE 1971. En partance vers la plénitude. C'est une devise que je fais mienne.

1972

2 JANVIER 1972. Je n'ai pas changé de cahier, et je n'ai même pas été à la page pour la transition d'une année à l'autre. C'est que ma vie est entrée dans une phase étale où j'entends plus que jamais l'appel du silence.

J'ai dressé un bilan de mes deux années de retraite où j'ai connu une certaine libération. Trop de contraintes encore et trop de dispersion.

Je voudrais me concentrer davantage, accéder à ma vérité profonde, dissimulée depuis mon enfance malheureuse.

5 JANVIER 1972. Combien j'ai besoin de simplifier ma vie et d'écarter les importuns ! Je n'ai plus que le répit des insomnies ou du travail très matinal, avant le courrier et les coups de téléphone. Se mettre à l'abri de ces coups-là qui sont parfois des coups bas de vaniteux et de quémandeurs.

15 JANVIER 1972. Sous les apparences du conformisme et d'une relative banalité, combien ma vie seconde (rêve éveillé, onirisme,

mémorisation du passé, dédoublement de la personnalité, révoltes secrètes, ruptures inavouées, contestation silencieuse, dédains olympiens, érotisme subtil, anarchie clandestine, passions étouffées) aura été riche pendant plus d'un demi-siècle ! J'aurai eu beau écrire trente livres, des milliers d'articles et des centaines de lettres, rien n'aura pu ébranler cette citadelle où je me suis réfugié et dont quelques images me furent projetées, cette nuit, en songe.

17 JANVIER 1972. Je parle pour mon fils, même lorsque je ne m'adresse pas à lui, et par-dessus les femmes qui nous écoutent nous nous comprenons à demi-mot, par des allusions discrètes. Ce jeu me porte au comble d'une euphorie inavouée. J'oublie alors toute ma littérature, toute ma philosophie, toute l'expérience de l'âge, pour repartir, en quelque sorte, à zéro.

Je pourrais alors dicter je ne sais quel roman de substitution autobiographique où le Je serait un autre... Ou une autre. Tant est subtile, à ces moments privilégiés, ma faculté de dépersonnalisation et de réincarnation dans un autre être ambigu jusqu'à l'androgynat.

28 JANVIER 1972. J'ai admiré, en un demi-siècle, des centaines de corps qui sont aujourd'hui en décomposition, en sénescence ou dans l'empâtement de la maturité avancée. Les jouvencelles sont devenues des matrones aux fesses lourdes, les éphèbes sont à présent ventripotents, les rhétoriciens pédés sont devenus P.D.G., les nymphettes sont grands-mères. Ai-je assez commenté cette mutation qui est un stimulant pour la mémoire ?

Il m'est facile de revoir en imagination, grâce à la magie du souvenir, tous les êtres que j'ai caressés du regard ou de la main, les jeunes filles que j'ai désirées, dont j'ai humé la peau ambrée. Il ne s'agit pas de s'émouvoir sexuellement ou de raviver le feu intérieur. Je suis stimulé, aujourd'hui encore, par les mêmes désirs, exalté par une fougue trop longtemps domptée qui achève de se dépenser cérébralement tandis que bouillonnent encore, au plus secret de mon être, les sources de la vie, une sève toujours en alerte. Pour quel printemps ?

1^{ER} FÉVRIER 1972. C'est par mes livres que je veux parler à mes semblables, et ils n'ont pas le temps de lire.

[...]

Depuis la mort d'un confrère, je suis hanté par cette poignée de cendres qui est le seul vestige de son être corporel. Se faire incinérer, c'est devenir en quelques minutes ce qu'on deviendra en quelques lustres ou en quelques siècles, selon la qualité du sol où le corps est enfoui. Mais il y a cette fumée de la combustion. Il m'est arrivé de faire le bilan de ce que je regretterai au moment de la mort. Pour le poète, c'est par exemple le chant des oiseaux. Pour les musiciens, c'est l'harmonie des sons (la voix humaine dont on ne sait pas encore si lui répondra la voix céleste aux grandes orgues de l'éternité); pour le peintre, la couleur ; pour l'écrivain, la joie d'assembler des mots et des phrases comme des pierres vivantes. Pour ma part, je regretterai les rêves. Et cependant je crois à une révélation beaucoup plus sublime que cette connaissance supérieure qui est une définition du rêve.

14 FÉVRIER 1972. Pendant une demi-heure, devant les élèves de la Maison de la Presse, j'ai parlé des lectures de l'avenir. Puis vinrent les questions sur le journalisme, sur l'Académie, sur la vie littéraire. J'ai raconté des souvenirs, égrené des anecdotes. Et tout s'est passé le mieux du monde, dans une euphorie partagée. Je suis rentré assez guilleret, remerciant la Providence de m'avoir accordé cette joie de la communication, dans un prolongement de maturité, sinon de jeunesse.

21 AVRIL 1972. Je crois de plus en plus à une sensibilité d'au-delà des sens, un réseau mystérieux qui relie les ultrasensibles. Il faudrait expliquer cela comme on démontre la réalité des ultrasons. Le suraigu devient inaudible. À certaines heures, je vis ainsi au-delà du mur du son. Progressant à l'aveuglette, dans le domaine de l'informulé, je reconnais des signes, des prémonitions, des souvenirs, des nostalgies. Et je ne dirai rien des intersignes auxquels je crois. On dit alors que je suis distrait, absent.

Je n'ai jamais eu, comme en ce moment, le sentiment de la plénitude. J'éprouve, avec une acuité inexprimable, la joie d'exister et de penser.

[...]

Souvent je griffonne ces notes dans un grand état de fatigue, faute de pouvoir m'attaquer à des travaux plus importants. Tout cela devrait être repris, repensé. Je ne prends même pas la peine de tirer les harmoniques de certains accords, de tel coup d'archet qui éveille en moi de longues résonances. D'où une impression de superficialité que je me reproche vivement. Le meilleur reste en moi, non communiqué et même censuré. Toujours cette hâte,

cette impatience à laquelle je devrais imposer des haltes, des relais, des silences. Le temps me presse. Je suis comme le condamné qui veut employer au mieux le sursis qui lui est accordé, et qui gaspille les précieuses minutes à passer la revue de tous ses désirs.

23 AVRIL 1972. Ma véritable vocation, c'était la philologie. Au seuil de la vieillesse, les questions de langage me passionnent plus que jamais.

C'est une nostalgie aiguë qui m'incite à me barricader derrière des dictionnaires, des lexiques, des cahiers de vocabulaire. J'ai été sauvé du désespoir par les mots, par la lecture et par l'écriture. Je reste marqué par ces cicatrices secrètes, invisibles. La thérapeutique banale du livre qui console... et qui drogue. N'ayons pas peur des mots. Je me suis saoulé et drogué de lectures pour répondre aux deux poisons qui ont fait mourir prématurément mon père : l'alcool et le tabac. Ces deux mots ont hanté mon enfance comme s'il s'agissait de la peste et du choléra, parce que mon père se reprochait constamment de boire et de fumer quand il entreprenait sa cure de désintoxication, quand il affichait ses résolutions de velléitaire. C'est d'avoir entendu tousser mon père pendant toute ma jeunesse que j'ai pris le tabac et les fumeurs en horreur.

30 AVRIL 1972. Ma vie si unie, si étale, est jalonnée de signaux magiques, d'avertissements que je nomme intersignes. Le hasard et l'imagination composent ainsi, dans mon esprit, des romans toujours en projet, des nouvelles en projection, des récits en prospective.

26 JUIN 1972. Il y a dans le Journal de Julien Green, des centaines de phrases qui traduisent exactement ce que je pense, ce que je sens, ce que je n'ose écrire. Même sa manière d'opérer le tri des sensations et des idées est celle que j'ai adoptée. Revenant d'un court voyage, il note : « Je n'ai presque rien noté sur-le-champ, mais les hasards du souvenir me fournissent quelques images. » Je procède exactement de même. Le bloc-notes, c'était bon pour les reportages. Aujourd'hui, le meilleur doit surnager, émerger. Tant pis pour le reste.

3 JUILLET 1972. J'ai décidé de me libérer de toutes les images qui sont en moi, comme des films non développés. J'ai écrit déjà, d'un trait, sept grandes pages de confessions féminines, avec une facilité dont je suis le premier surpris, sans ces ratures qui rendent mes brouillons indéchiffrables parfois. C'est donc que la mémoire est extrêmement vive pour tout ce qui concerne la vie sentimentale ou sexuelle des êtres dont j'ai reçu les confidences. Ai-je le droit de me servir de cette matière chaude encore ? Il faut brouiller les pistes, fondre deux ou trois confessions en une seule, sans les replacer dans l'ordre chronologique, puisque je cherche à intemporaliser tout cet acquis. L'aventure peut être passionnante ou, du moins, stimulante pour un écrivain qui se croit à fin de course.

5 JUILLET 1972. Entraîné dans les remous de la révolution sexuelle — à mes yeux, c'est le phénomène le plus important du vingtième siècle — je surnage en faisant le départ entre l'aridité scientifique des rapports sociologiques et une version plus humaine des faits

sexuels. Tout ce que je puis entendre ou observer moi-même me paraît plus riche d'humanité que les romans, les films et les essais sexologiques qui me tombent sous la main.

8 JUILLET 1972. Je cueille des images plutôt que des idées, — ce qui indique un tournant dans la démarche de mon esprit. Sans doute suis-je toujours avide de capter des mots, mais la nostalgie des sensations me guette. Comme Simbad le marin, j'aspire à de nouveaux voyages, malgré le plaisir que j'éprouve à retrouver les mille et une nuits de ma retraite.

9 JUILLET 1972. Je pourrais dicter à longueur de journée et composer ainsi, en quelques jours, le livre le plus étrange, le plus sincère et le plus palpitant dont un écrivain puisse rêver. Palpitant, oui, parce que mon cœur semble battre la chamade. Tout dire, une bonne fois, d'un seul coup, sans me relire, sans me soucier du qu'en dira-t-on ?... Être moi-même enfin, tel que me changera une éternité à laquelle je persiste à croire.

9 AOÛT 1972. Je sais, à présent, que je n'ai touché la vie profonde et la vérité humaine qu'aux minutes trop rares où je me suis senti en connivence parfaite avec moi-même et avec les êtres de mon climat spirituel. Tout le reste est littérature, hypocrisie, alibi, enterrement capital d'autruche.

Il suffit de gratter un peu le vernis des conventions, des tabous et des interdits. Deux mots de confiance me suffisent à établir une situation dans son authenticité comique ou tragique. Il me faudra des kilomètres de gazes pour envelopper mes statues de

chair, tout ce peuple nu sous les rayons de la mémoire qui radiographie à travers toutes les étoffes et toutes les cuirasses. Il faudra rejeter d'un coup pourpoints et hauts de chausse, corsets et faux-culs.

20 AOÛT 1972. Ce qui me préoccupe surtout, c'est la difficulté à faire affleurer la vie profonde pour en éclairer tel ou tel aspect par l'écriture sinon par le langage. Je puis aller très loin dans la sincérité quand je suis en dialogue, mais devant la page blanche, la censure joue un rôle modérateur, et cela peut aller jusqu'à l'inhibition.

14 SEPTEMBRE 1972. Je voudrais mourir comme Pétrarque, la tête sur un livre.

Il dormait et mangeait peu, travaillant seize heures par jour, écrivant la nuit, même à tâtons, sur son lit. Il disait : « Je vais plus vite, je suis comme un voyageur fatigué. Jour et nuit, tour à tour, je lis et j'écris, passant d'un travail à l'autre, me reposant de l'un par l'autre. Il sera temps de dormir quand nous serons sous terre. »

5 OCTOBRE 1972. La revue *Comprendre*, à Venise, publie mes pages sur Socrate. Cela me maintient heureusement dans une fièvre intellectuelle qui stimule ma vie profonde. Je touche ainsi, malgré une défaillance physique menaçante, à la plénitude de l'existence.

10 OCTOBRE 1972. J'émerge de rêves fastidieux (réminiscences du journalisme, actes manqués, erreurs d'aiguillage qui m'entraînent, parmi des rues inconnues, dans une direction opposée à celle que

je voulais prendre). L'interprétation de ces cauchemars ne m'intéresse plus. Ce qui importe, c'est la vie quotidienne, chaque heure gagnée sur la mort. Et ce mélange de songes, de désirs impossibles, de correspondances sensorielles, d'idées saugrenues : tout un univers où personne, parmi mes proches, ne peut pénétrer, si ce n'est par une effraction qui ne tente ni ma parentèle, ni le cercle étroit de mes amis. Il n'est personne pour me poser la question qui délivre.

31 OCTOBRE 1972. Le métro parisien devient pour moi une mécanique souterraine, inhumaine, au fond d'une mine où l'on progresse à la chaîne, dans un automatisme où se mêlent l'univers piranésien et la civilisation futuriste. À la surface, je ne me sens pas libre. Je m'é gare, avec des points de repère absurdes, qui ne correspondent en rien au Paris réel.

[...]

Je place la bonté, la générosité de cœur, l'humilité, la courtoisie au-dessus de tous les dons littéraires. Jamais personne ne parviendra à inverser ces catégories morales dans mon esprit.

[...]

Je dois faire le vide pour que vienne enfin la plénitude attendue depuis l'enfance. Vais-je, moi aussi, quitter ce monde sur un échec ? Que vaudront mes livres — du moins leurs meilleures pages — si je ne conforme pas ma vie à la sagesse de mes écrits ?

4 NOVEMBRE 1972. Je crois à la valeur purifiante, cathartique, de nos meilleurs écrits. Lorsque l'écrivain se hausse un peu au-dessus

de lui-même, pour se dépasser, il s'engage déjà dans l'absolu. Je veux continuer à marcher dans ce sens.

5 NOVEMBRE 1972. Chaque fois que je commence un nouveau cahier, je m'interroge : Sera-ce le dernier ?... L'idée de la mort m'est devenue familière. C'est moins une obsession qu'un stimulant : Encore un instant de bonheur... La joie de vivre. Ne pas perdre le temps qui me reste à passer sur la terre.

31 DÉCEMBRE 1972. J'entends rester fidèle à ce que je tiens pour essentiel.

Ce n'est pas de l'entêtement sénile, quoi qu'en pensent ceux qui me connaissent mal. Ne pas déchoir. Pas de concession à la facilité.

Ne donner aucune prise à la médiocrité. Ne rien renier de ce que j'ai placé très haut depuis mon enfance. Après un demi-siècle, je reste partagé entre la mystique et d'obscurs désirs érotiques.

1973

1^{ER} JANVIER 1973. J'ai commencé l'année en relisant de vieilles lettres avant de les détruire. C'est une opération très fructueuse à tous égards : on se débarrasse de beaucoup de paperasses inutiles, on garde l'essentiel, et surtout on prend quelques leçons de sagesse. C'est plus réconfortant que décevant : j'ai gardé surtout les messages les plus affectueux, des lettres cordiales, émouvantes. Une impression se dégage de tout cela : mes livres ont fait du bien à quelques âmes, malgré leur faible rayonnement. C'est le seul bilan que je veuille retenir de cette besogne d'archiviste qui s'attendrit sur le passé.

15 JANVIER 1973. Trop de rêves et de cauchemars. On me dit que c'est nécessaire pour l'équilibre du psychisme. Je devrais noter plus souvent tout ce qui touche à cette part onirique de ma vie, notamment ce qui concerne le vécu transposé. On ne peut être heureux que sans mémoire : se souvenir des beaux moments éveille la nostalgie ; se souvenir des maux et des chagrins fait sourdre l'amertume. Les enfants sont heureux dans la mesure où

ils n'ont pas de passé : ils vivent l'instant qui passe, mais leur bonheur est fragile parce que leur désir les porte vers l'avenir. Tout ceci — qui paraîtra simpliste — n'est qu'une introduction à une méditation sur l'éternité.

19 JANVIER 1973. Je n'écris des livres ni pour gagner de l'argent, ni pour avoir des comptes rendus. Ces deux motivations me sont étrangères. J'écris pour correspondre, pour nouer ou renouer des liens de connivence, le livre remplaçant une longue lettre.

[...]

Tout effort est beau d'avoir été inutile. Du moins ai-je préservé mon indépendance. Jamais de flagorneries, jamais de courbettes, jamais de baisemain dans les salons. Je voulais être estimé pour mon travail, et non pour mes assiduités. Aujourd'hui je songe aux lecteurs inconnus et qui le resteront, auxquels j'ai apporté une idée, une image, une obscure impulsion spirituelle. Rien ne se perd. Telle est la magie littéraire.

21 JANVIER 1973. Ceux qui me connaissent bien savent que je n'ai jamais parlé de ceux qui ne partagent pas mes croyances avec cette gouaille assez proche de la veulerie. Au contraire, j'ai toujours traité le camp adverse avec courtoisie, sympathie, désir de comprendre. Je ne réagis violemment que devant la fourberie, la mauvaise foi et l'imbécillité agressive.

[...]

Comme le meunier de La Fontaine, je suis bien résolu à ne plus me laisser tirer à hue et à dia par ceux qui me veulent du bien... ou du mal. J'ai toujours eu en horreur les cocktails

littéraires et autres mondanités. On m'y verra de moins en moins. La vie est courte, et il me reste à écrire un livre ou deux pour les quelques centaines de lecteurs qui me suivent fidèlement depuis tant d'années. La vie littéraire est une foire aux vanités. Chaque fois que je m'y rends, j'en reviens moins homme, excédé, hérissé par les cancans, les intrigues et les coups bas.

26 JANVIER 1973. La magie littéraire charge aussi un texte inintelligible à tout autre que le scripteur. Une phrase échappant à toute exégèse, à toute glose, a une force nucléaire que rien ne peut briser.

27 JANVIER 1973. En dernière analyse, je constate que chaque jour et chaque nuit m'enrichissent d'idées et de sentiments dont je m'amuse à débrouiller la complexité. Est-ce de la substance humaine ? Toujours prête à couler comme l'encre ou le sperme ? Jamais je n'ai vécu intellectuellement d'une manière aussi intense. Et le spirituel est lui-même charnel. Tout se tient, tout compose... Mes intercesseurs me livrent des clefs d'évasion.

28 JANVIER 1973. Nous allons rarement au bout de nos pensées pour découvrir l'autre face du réel, le côté obscur des apparences et des signes.

Par exemple, à propos du suicide de Montherlant, à présent que tout semble avoir été dit, je pourrais ajouter ceci :

Étant donné la forme sexuelle du revolver (canon phallique, chargeur contenant les balles porteuses de fatalité chaque fois que l'on « tire un coup ») comment ne pas rappeler ces mots de

Montherlant au temps de sa maturité virile : « Je m'endors la main sur ces biens qui ne m'ont jamais trahi. » Le vieillard à fin de course, à bout de souffle, a chargé le revolver d'un pouvoir de substitution. Instrument érectile désormais unique, l'arme meurtrière prenait, sous la main de l'homme désarmé comme un navire démâté, déboussolé, désorienté, la place des biens qui avaient trahi.

Voilà ce que j'aurais dû écrire dans mon adieu à Montherlant, si je m'étais senti libre comme je le suis ici. Jusques à quand serai-je prisonnier du conformisme et du formalisme ? Mon élargissement — cette dilatation de l'esprit — commencera le jour où je me déciderai à publier (ne serait-ce que pour mes amis) des extraits de ce Journal.

11 FÉVRIER 1973. Je suis un lecteur né et je mourrai probablement un livre à la main... ou dans ma poche. Telle est ma vocation : lire pour écrire, pour connaître l'homme et franchir les limites de la conscience grâce à la lecture. Ce que je suis aujourd'hui est composé aussi, pour une large part, des livres que j'ai lu et qui sont devenus ma propre substance. C'est toute l'explication de ma nature inquiète, chercheuse, insatisfaite, insatiable.

9 MARS 1973. Retrouvé quelques notes personnelles de 1928-1929.

C'est l'époque où la pudeur m'empêchait de tenir un journal intime. Je me contentais d'innombrables notes de lectures : des citations jetées en vrac. Je pointe cependant cette pensée personnelle, toujours actuelle eu égard à une mélancolie tenace : Comme une fumée noire se déroulant sur un ciel très bleu, mes

rêves sombres s'inscrivent dans une douce réalité... J'avais vingt-et-un ans !

10 MARS 1973. Pour la première fois depuis longtemps, grande paresse intellectuelle. La vraie vie est absente. Je n'ai plus de refuges dans la montagne que je gravis seul, lentement, sachant que je ne découvrirai que le silence au sommet. Je donne des coups de pied aux cailloux pour le plaisir de les entendre dévaler comme ces pensées que l'on rejette dans l'oubli.

16 MARS 1973. Ma vieille pendule essoufflée s'arrête souvent, sans motif. Je la remets en marche en lui disant : « Allons, encore un petit effort ! Tu n'es pas aussi usée que tu le dis ! » Le tic-tac est rassurant comme le battement d'un cœur. Il a son rôle dans le concert familial, comme au temps de mon enfance, au pays du grand silence. Je songe aussi au rite funéraire d'autrefois : on arrêtait les pendules au moment où le mourant avait cessé de vivre.

28 MARS 1973. Je suis en état d'alerte comme le commandant d'une vieille forteresse qui se demande par où elle sera attaquée. L'état de veille — si proche de la vigilance — continue à favoriser l'essor de mes pensées. Ma vie se sera passée à lutter contre le temps qui me dévore, et cette hantise envahit mes rêves. Cette nuit encore, je courais à un reportage, calculant les minutes qui me permettraient d'arriver à temps.

6 AVRIL 1973. Dans l'histoire de l'humanité, dans la légende des siècles, que représente l'état d'innocence confondu avec l'état de nature ? Quelques instants de bonheur, si on se réfère à la Genèse ou aux mythologies.

Dans la nuit des symboles, l'arbre de notre lignage pousse ses radicelles, étend ses ramures, affermit son tronc et durcit ses branches pour embrasser la terre et le ciel. On n'écrit pas l'histoire du bonheur.

Le philosophe imagine une existence où le Bon se confondrait avec le Beau ; le poète demande à la flûte de Pan une gamme joyeuse pour célébrer une joie sans nostalgie, tandis que s'épanouissent des corps transfigurés par l'amour. L'histoire du bonheur se chanterait-elle mieux qu'elle ne s'écrit ?

[...]

Seule m'intéresse la vie profonde. Ce qui me console de certains échecs, c'est le sentiment d'avoir vécu en profondeur. Ma vie intime fut extrêmement active depuis l'âge de raison. Les plus hautes aspirations se mêlaient à des rêves, à des fantasmes, à des phobies, à des ferveurs secrètes, à des colères étouffées, à des élans inconsidérés et à de farouches replis. Même les moments d'existence étale dissimulaient des remous, des courants chauds, si bien que je n'ai jamais connu la paix des profondeurs. Non, jamais. Le profond est, pour moi, grouillant, parfois vaseux.

11 JUIN 1973. Toute ma vie j'aurai oscillé entre l'abstraction et l'image.

Je retrouve une page de mon Journal d'il y a quarante-cinq ans.

Le feuillet jauni parle d'insatisfaction et de désenchantement, de joie et de tranquillité intérieure, mais tout se termine par la tente dressée sur les cimes de la transfiguration. Au verso, six jours plus tard, (c'était peu après la fin de mon service militaire et j'avais dû accepter un emploi assez sordide) des images de désert se pressaient sous ma plume (soif, mirages, oasis de volupté, enlèvement, sables mouvants, gifles brûlantes du simoun) :

Mon cher désert ! Pas un palmier ! Pas une goutte d'eau ! Nul coin ombré ! Mais l'implacable soleil du désir, l'incessante torture du vide.

16 JUIN 1973. Soyons franc : la vie profonde et l'intériorité se confondent souvent avec les impressions érotiques, lesquelles agissent, pour moi, comme un stimulus, comme un influx vital.

[...]

Les rêves, les livres, les bribes de dialogues me composent un petit monde, ondoyant et divers, de pensées et de sensations assez singulières. J'atteins un climax inespéré au moment où je vais entrer dans ma soixante-septième année. Hier, à Bruxelles, me déplaçant à pied du haut vers le bas de la ville, je m'avançais d'un pas léger, élastique, comme si une vitalité ancienne m'était rendue.

[...]

Je me sens en communion avec les plus beaux matins du monde.

Dans l'intemporel, je rejoins l'aurore aux doigts de rose du vieil Homère. L'Iliade est jeune, en ce samedi 16 juin, et je ne lirai pas le journal qui m'apportera des nouvelles — déjà vieilles — d'hier.

10 JUILLET 1973. Je pourrais remplir dix ou vingt pages avec mes impressions des derniers temps. Je devrais noter tout au moins l'influence du stimulant sexuel sur la physiologie d'un sexagénaire. C'est ce qu'il y a de plus curieux dans mon expérience actuelle où l'imagination érotique joue un rôle de catalyseur. Je me sens en parfait équilibre (si j'exclus une tendance — peut-être innée — au secret désespoir). Le plaisir de vivre — même réduit à quelques instants de bonheur — est pour moi une réalité quotidienne. J'ai beau plisser le front, je tiens chaque journée pour une victoire sur le néant. La ferveur de Nathanaël... Sous ce titre, je pourrais écrire le seul livre qui serait vraiment personnel. Tout dire, enfin. Sortir du carcan. J'amorce un nouveau virage.

30 JUILLET 1973. Sans obligations familiales et sociales, je serais parti aujourd'hui en voyage, n'importe où. Ainsi donc, malgré tous les liens qui m'attachent ici, je continue à subir la tentation de la rupture. Le coup de tête, comme au temps de mon adolescence. Cette fois, cependant, le poids de l'âge devrait m'interdire ces sautes de velléitaire.

5 AOÛT 1973. Journée féconde en trouvailles. Combien j'ai tort de me lamenter, comme avant-hier, parce que j'éprouve une atonie passagère. Je sais bien que le livre me sauvera — le livre à lire ou à écrire. Tandis que j'écris ceci, les feuillages s'agitent et les arbres se tordent sous un vent mauvais. Demain le soleil brillera et l'été redeviendra lui-même dans la chaleur retrouvée.

6 AOÛT 1973. Je suis bien décidé à ne rien brusquer, à ne pas forcer l'inspiration. Celle-ci m'arrivera à point nommé, quand j'aurai fait un certain vide en moi et autour de moi. Me dépouiller du superflu, renoncer à me prodiguer comme j'ai toujours tendance à le faire. Déchirer les lettres inutiles. Jeter au panier tout ce qui ne mérite pas d'être conservé.

La table rase symbolisée par le buvard dégagé où ne subsiste que ce Journal.

10 AOÛT 1973. Passé la soirée d'hier à trier, classer et annoter de vieilles photos pour aider mes fils qui veulent me constituer un album. Sans tomber dans le narcissisme, j'ai été frappé par la limpidité de mon regard à quinze ans. Je suis seul à savoir pourquoi. Secrets d'une innocence perdue, désormais démythifiée.

[...]

En quarante ans, j'ai évolué, mais je n'ai pas changé. Je reste fidèle à mes passions de jeunesse, plus proche de l'adolescent que je fus que du vieillard que je vais devenir sous le poids fatal des années. Le plus neuf de mon expérience m'est venue des voyages.

[...]

Je suis de plus en plus loin de l'esthétisme qui transforme la vie en art. Retrouver l'homme dans une sincérité totale qui n'ait rien de littéraire, une sincérité aussi éloignée du non-conformisme que du conformisme. Retrouver l'homme naturel, sans doute, mais dans la réalité de son être spirituel. Chercher l'unité intérieure au sein même de la dispersion et au-delà du contexte social. Vouloir être peuple n'a plus aucun sens. Je ne crois qu'à la fraternité spirituelle. Tel est mon humanisme.

21 AOÛT 1973. Je redoute de voir poindre le jour où je n'aurai plus envie d'écrire. Ce sera le commencement de la fin. La machine commencera à s'enrayer. Il me restera une issue dérisoire : l'érotisme cérébral, domaine que je n'ai jamais exploité, demeuré en friche dans mon univers intérieur, alors que j'étais doué plus que beaucoup d'autres écrivains pour décrire certaines situations que je n'ai jamais vu traiter à fond : ou bien on effleure le sujet par allusions, ou bien on tombe dans la pornographie.

Je garde tout cela pour le jour où je serai submergé par le grand silence. On dit que les *morituri* éprouvent parfois de violents désirs. J'entends toujours ce cri d'un soldat blessé qui, au lieu d'appeler sa mère, réclamait une femme, en jurant.

31 AOÛT 1973. Je suis à la plaque tournante de tous les possibles, l'essentiel étant de progresser, de ne pas me complaire dans le souvenir et dans les regrets. Construire : cela redevient pour moi un mot d'ordre.

2 SEPTEMBRE 1973. Mon cœur a un double battement : l'un vers la solitude du mal-aimé, l'autre vers ceux que je voudrais aimer. Je continue à me débattre dans cette contradiction essentielle entre l'introversion et l'extraversion.

3 SEPTEMBRE 1973. Il y a des journées d'euphorie où tout contribue à créer ces instants d'abandon où l'on vit pour les autres au lieu de se replier sur soi. En payant son tribut à la vie de société, on achète le privilège de sauvegarder le lien essentiel. Quoi que disent les sociologues invétérés, l'important c'est de creuser la

solitude pour faire jaillir quelque surgéon de fraîcheur impolluée ; on en fera la fontaine scellée des mystiques.

Un mot-refuge dont j'ai tendance à abuser comme d'une médication tranquillisante. Jusqu'à la fin, je serai cet inquiet, cet instable, ce château de cartes qu'un enfant édifie à grand peine, un bout de langue entre les dents, et qui finit par s'effondrer. Alors, on recommence le fragile édifice, avant de passer à un autre jeu. Telle est la vie ludique de ceux qui ont choisi le risque et qui misent sur le hasard. Mon côté joueur...

4 SEPTEMBRE 1973. Je suis un homme de projet, un homme en projet, c'est-à-dire toujours projeté dans la connaissance du spirituel, toujours tendu vers une vraie vie, vers la joie parfaite, alors que je m'enlise, malgré moi, dans les sables mouvants de la matière. J'ai des sursauts, des surgissements et des bonds en avant, mais je progresse mal, toujours tenté de m'arrêter pour regarder en arrière. C'est la lutte entre le projet et le regret.

8 SEPTEMBRE 1973. De l'écriture considérée comme un exercice ascétique, comme un moyen de s'exhorter à mieux vivre. J'ai hérité de mon père cette habitude des bonnes résolutions. Faux élans de velléitaire, dirait un psychologue impitoyablement lucide. Suivre sa pente. Le style ascétique est un remonte-pente.

14 SEPTEMBRE 1973. Passant près d'un jardin sauvage, ce matin, j'ai respiré cette senteur forte du mûrier qui me grisait précisément, il y a cinquante ans.

La mémoire olfactive exerce une profonde influence sur une sensibilité toujours en éveil. J'ai vainement tenté de reconnaître l'arbre odoriférant, et j'ai passé mon chemin. Sentir, chercher à reconnaître, passer : des verbes qui résument toute une vie.

16 NOVEMBRE 1973. Ayant trop de choses à dire, je m'enferme dans le silence, obsédé par l'*à quoi bon ?*... L'incommunicabilité foncière des hommes est une évidence que l'on s'efforce de nier. Sur ce point, on pourrait dire que la vie se passe à lutter contre les évidences.

25 DÉCEMBRE 1973. Le passé ne pèse-t-il pas trop lourd aux heures de silence et de solitude ? D'autant plus que le sommeil ajoute à l'inépuisable moisson le poids des angoisses anciennes. Je vais entrer dans ma cinquième année de retraité et mes cauchemars sont tissés d'absurdes phobies de rédacteur au marbre (crainte de rater l'édition) ou de journaliste sans reportage, d'employé en retard au pointage, etc. Combien fragile la sérénité du tiers âge puisque la mécanique du souvenir est impitoyable comme une horloge de conteur fantastique. La vie nous donne un sac de blé pour conjurer la famine, mais elle y cache la coupe d'or qui servira de prétexte pour nous accuser. Ainsi fit Jacob pour son frère Benjamin. La coupe d'or est celle du souvenir.

L'Abécédaire du meunier (extraits)

Si, dans une fiction romanesque, le récit s'interrompt pour faire place au journal intime du héros, le lecteur accède à une réalité seconde où la vérité est plus nue : sous le personnage devenu fraternel, on croit percevoir, en murmures et en cris, la voix plus authentique de l'auteur, on pénètre dans sa vie la plus secrète. L'interlocuteur sensible sait que, par cette fiction dans la fiction, il touche du doigt une psychologie des profondeurs qui se confond avec le lyrisme : le monologue intérieur se transfigure en poème.

ADAM. Les choix d'un écrivain obéissent à une logique interne dont les constantes échappent à sa conscience. À l'époque où l'on traquait l'hérésie, des inquisiteurs auraient décelé quelques traces d'adamisme dans tel ou tel de mes essais : *la Science du bien et du mal* ou *la Ceinture de feuillage*, deux titres inspirés par le premier Livre de la Genèse.

AMMONITE. L'ammonite s'apparente à la coquille Saint-Jacques, emblème de tout pèlerin au moyen âge, de même que, dans certaines îles du Pacifique oriental, tels coquillages taillés en bracelets ou en colliers sont les attributs masculins ou féminins de l'aventure humaine. Le flux et le reflux des grandes migrations est comparable aux marées porteuses de coques et de coquilles.

AMOUR. La plupart de mes livres se terminent par une allusion à l'amour :

« C'est l'Amour qui a créé le monde et c'est l'Amour qui le sauvera » (*La poésie et l'amour*).

« Même saturé d'images, l'homme aura toujours besoin de l'écriture pour s'inscrire dans la durée, pour s'affirmer dans l'être, pour se multiplier par la lecture, pour se prolonger dans la participation intellectuelle, comme son être se dilate et se transfigure dans l'amour » (*Classiques de l'an 2000*).

« Ce roc à la fois si fragile et si robuste qu'est le cœur humain, libre de haïr, mais surtout libre d'aimer » (*J.K. Huysmans ou le témoin écorché*).

« L'homme méconnaît que le salut est en lui : dans son pouvoir d'aimer, dans le seul feu qui stimule la vie et la perpétue » (*Le feu du ciel*).

ANGOISSE. L'homme de ce temps est de plus en plus inquiet. Pour lui, l'inquiétude se transmue peu à peu en angoisse devant la violence, le chômage, l'inespoir et autres plaies d'Égypte. Il est engagé dans la lutte de liberté contre les entraves de l'hyper civilisation. Il connaît l'angoisse devant la guerre atomique, devant l'industrie nucléaire, devant la violence généralisée comme un cancer. Pour se protéger des rayons mortels, l'homme de l'an 2000 va devenir un troglodyte métaphysique.

APOCALYPSE. Voir... Toute l'aspiration de notre être spirituel se concentre dans la puissance du regard. J'écarte les visions de l'Apocalypse et leur symbolisme d'épouvante pour ne retenir que la joie de voir et de revoir.

ARBRES. Aujourd'hui, dans ma retraite, un rideau d'arbres borne mon horizon. Il me donne de l'ombre, des oiseaux et, de loin en loin, un bond d'écureuil.

Il inonde mon jardin de feuilles mortes, en automne, mais que dire du printemps ! Devant le boqueteau redevenu branchu, feuillu, touffu, j'ai l'illusion de régner sur un domaine invisible où les cris d'enfants répondent au babil et au gazouillis de la gent ailée.

AVEU. Dans un monde obscurci par l'ombre orgueilleuse de Babel, desséché par le vent glacé de l'égoïsme, nous aurons plus que jamais besoin de la clarté et de la chaleur qui naissent des confidences fraternelles.

BAPHOMET. Chargée de principes actifs, la tête est un microcosme doué d'irradiance. L'encéphalographie la plus subtile, la plus incisive, ne pourra jamais nous faire surprendre les secrets de cette usine à penser déjouant toutes les supputations des savants et défiant la mort elle-même.

BEAUTÉ. Sans aller jusqu'à l'exubérance de l'érotisme, nous saluons la Beauté avec cette joie secrète qui est un supplément d'être. Je me souviens d'une Schola féminine où, parmi une trentaine de choristes, un beau visage rayonnait d'un éclat exceptionnel. Un sur trente... Quand cette proportion augmente, on s'étonne, on s'émerveille, on s'extasie. Il y a des matins comblés où l'on croise deux ou trois fois la Beauté, et toute la journée en devient radieuse.

BUSTES. Une classe de littérature : des bustes devant des bustes. La tablette du pupitre coupe l'élève en deux, et l'auteur étudié n'est vu, lui aussi, qu'au-dessus de la ceinture. L'enseignement rénové changera cela. Déjà apparaissent les orteils, comme au pied des stèles d'Hermès qui montent la garde au parc de Bruxelles.

CANTIQUE DES CANTIQUES. Je crois de plus en plus que la grandeur d'un homme se mesure dans sa référence au sacré. Tôt ou tard, chacun est appelé à refaire l'expérience de la sacralisation pour son propre compte, par une ascèse — intellectuelle sinon corporelle — qui pourrait être la première étape d'une mystique. Tout homme de bon vouloir connaît, à un certain moment de sa vie, l'heure de grâce, la minute de vérité, le coup de foudre, l'éclair de poésie qui illumine la route la plus sombre.

CASANOVA. Passant des chercheurs de Dieu aux libertins, je n'ai pas le sentiment de me fourvoyer. En témoignant d'une âpreté tenace dans la recherche de l'Autre, donjuanisme et libertinage apparaissent comme les manifestations d'une mystique inversée. Ce qui me touche le plus, chez Casanova, c'est l'aveu d'une tristesse tempérée quelque temps par la lecture et finalement sauvée par l'écriture.

CHÂTEAUX. Pour écrire un livre sur le symbolisme du château, je partirais d'une enfance où mon jouet préféré était le château fort. Quel plaisir j'ai éprouvé à m'initier au vocabulaire castral. Créneaux, donjons, douves, échauguettes, mâchicoulis, meurtrières, pont-levis n'avaient pas de secrets pour moi.

Le château m'a conduit aux croisades, jusqu'aux kraks de Syrie, jusqu'aux commanderies des Templiers.

CIMETIÈRES. Je m'arrête devant une tombe qui disparaît sous les fleurs : une jeune fille de dix-neuf ans s'est tuée en pilotant la voiture que venaient de lui offrir ses parents. J'évoque la détresse de ces derniers et les reproches torturants qu'ils doivent s'adresser. Ma fille Manuela remarque doucement : « Elle devait mourir à ce moment-là, et elle est morte après avoir obtenu ce qu'elle désirait le plus. Elle a été comblée, d'une certaine manière. »

CLOCHES. J'ai conservé une vieille pendule capricieuse et poussive. Dûment remontée, elle s'arrête sans motif, et je l'encourage à poursuivre sa course *contre la montre* ! Elle repart, grignotant les minutes, et je songe, en écoutant son tic-tac haletant, qu'une coutume ancienne voulait que, dans la maison mortuaire, l'horloge immobilisât son balancier parce que le cœur du maître avait cessé de battre.

CRITIQUE. L'œuvre d'un critique n'est qu'une vaste enquête personnelle sur la vérité humaine. Une vérité ondoyante et diverse. Le critique a beau multiplier gloses et commentaires : jamais son exégèse n'épuisera la substance des grandes œuvres qui offrent à chaque génération un aliment nouveau. Bien qu'il soit inscrit dans la durée avec des mots bien définis, un écrit change : il se modifie sous le regard du lecteur de telle ou telle époque. Parfois des écrits anciens s'éclairent brusquement à nos yeux et nous deviennent plus proches que des textes contemporains.

DANSE. La danse est une incantation parce qu'elle est rythme, mais elle n'a pas besoin de la magie des sons : la danse peut se faire silence pour mieux rejoindre l'indicible, l'ineffable. Le corps dansant élude la pesanteur, brise les attaches terrestres dans ses évolutions qui tendent à créer de la Beauté. Il dresse vers le ciel, en pierres invisibles, un édifice éphémère dont le signe demeure.

DÉSERT. Je retrouve, dans mes archives, un feuillet jauni daté du 25 octobre 1928, seul vestige d'un journal intime détruit peu après : « Je suis dans le désert de la soif, déçu par les mirages, et cependant toujours tendu vers quelque oasis de volupté. Je souhaite parfois assister à mon propre enlèvement, par goût de l'horreur. Le seul charme de cette marche dans l'inanité et dans l'instabilité des sables mouvants, c'est la joie féroce d'être seul, recroquevillé sous les gifles brûlantes du simoun. Mon cher désert ! Pas un palmier ! Pas une goutte d'eau ! Nul coin ombreux ! Mais l'implacable soleil du désir, l'incessante torture du vide. »

ÉCRIRE. Si des myriades d'idées, de pensées, de sentiments n'ont jamais été fixées par les mots, combien de textes n'ont été lus que par leur scripteur ! Depuis qu'il n'y a plus de poètes pour les petits autodafés en chambre, que de journaux intimes ont été rendus méconnaissables ou indéchiffrables avant d'aboutir à la poubelle !

GRECO. L'inspiration n'est pas l'apanage exclusif du créateur : le critique peut recevoir de certaines œuvres, accordées à sa propre sensibilité, un choc dont les répercussions se prolongent parfois

bien au-delà de la résonance ondulatoire d'une lecture ou d'un spectacle. Un critique peut être inspiré par un livre, par un ballet, au point de sentir monter en lui l'onde inspiratrice. Non seulement il reconnaît l'informulé, mais il trouve, pour exalter sa découverte, un lyrisme qui fait de lui le frère du créateur.

IDENTITÉ. Sous l'identité professionnelle, l'identité familiale est plus complexe : tout un réseau de liens qui se relâchent, se resserrent, s'emmêlent et se cassent. Ce que chacun de nous est aux yeux d'un père, d'une mère, d'un fils, d'une fille, d'un frère, d'une sœur : autant de personnages qui n'ont rien d'identique. Que dire aussi des réalités amicales ou amoureuses, de ce que nous sommes pour nos amis, devant l'être ou les êtres que nous aimons de cœur et de corps ?

IMAGES BIBLIQUES. Parvenu à l'âge où l'écrivain reconsidère toute son œuvre d'un regard sans complaisance, sinon sans indulgence, je retourne d'instinct au souci de mon adolescence : découvrir le surnaturel à travers le témoignage de l'écriture. Depuis plus de deux millénaires, de grands esprits s'attachent à mettre en lumière ce mystère où l'histoire sacrée, la poésie et l'art de l'image composent un univers dont l'esprit humain n'atteindra jamais les confins.

ITHAQUE. Quand j'étais en cinquième gréco-latine, j'ai vu jouer par les rhétoriciens de mon collège, une pièce bouffonne, une sorte d'*Homère travesti*. Calypso arrivait sur la scène à bicyclette, Mentor s'asseyait dans une tarte à la crème (c'était la grande

époque du cinéma muet), Télémaque fuyait brusquement en piquant une tête dans les flots. En prévision de cette plongée, on avait amené à grand peine une baignoire dans les coulisses pour faire entendre, à la cantonade, un *Plouf!* aussi homérique, aussi éclaboussant que le rire de la salle.

LUMIÈRE. Adossé aux temples sereins et aux acropoles de la rigueur classique, je regarde volontiers vers l'horizon hyperboréen d'où montent les brumes du fantastique familier et les brouillards de l'insolite. Comme si ma passion de savoir s'orientait spontanément, telle une aiguille aimantée, vers un pôle où se confondent l'inaccessible, l'inconnaissable et le surréel.

MAINS. Jeux de main, jeux de vilain... Le proverbe nous était objecté chaque fois que nous esquissions une prise, une empoigne, une feinte sportive, à l'époque où le judo n'était pas encore entré dans les mœurs occidentales.

Nos farouches éducateurs surveillaient nos moindres gestes. Que de leçons interrompues par un rappel à l'ordre quasi militaire : « Les mains sur le banc ! »

MASQUES. Qu'il soit comique ou tragique, faunesque ou rituel, anesthésique, respiratoire ou prophylactique, le masque appartient à l'univers suffocant du malaise. Il est le signe de la dérobade devant une réalité insoutenable ou l'indice d'une intrusion gênante, supplicante. Parfois il est le signal d'une outre terre fantastique, surréelle, où la bestialité de la bouche d'ombre semble

vouloir avaler et déglutir l'humanité. Je comprends les hantises de l'art roman qui prêtait aux masques une symbolique infernale.

MOTS. Sans vouloir m'égarer dans certains sentiers de l'érotologie puérile qui traversent et recourent les routes de la sémantique, je veux noter ici que, dans ma jeunesse, on *touchait* le piano. Le rapprochement entre les touches d'un clavier et le corps féminin, je l'ai fait beaucoup plus tard, lorsque je reçus les confidences d'un jeune organiste aveugle m'avouant que, même en interprétant de la musique sacrée, il éprouvait parfois des impressions extrêmement érotiques.

MUSIQUE. Je n'ai plus de piano pour accueillir mes amis, et je ne pourrais plus m'asseoir devant les orgues très anciennes de Mélin-lez-Jodoigne, comme je le fis dans ma jeunesse. Une modeste discothèque me console d'avoir manqué ma vocation d'organiste. J'écoute avec ravissement telle *Toccata* où Marie-Claire Alain fait triompher le chromatisme de Vierne, — lequel mourut devant les orgues de Notre-Dame de Paris, là où il avait passé près de quarante ans de la vie que j'avais rêvée.

OMBRE. La survie littéraire rejoint d'anciennes croyances selon lesquelles l'homme sans ombre n'a plus d'être. Tout se passe comme si chaque écrivain avait le souci de grossir sa funèbre escorte d'écuyers. Nos créatures, nos héros, ce sont les ombres de nous-mêmes.

OPHÉLIE. Il m'est arrivé maintes fois qu'un héros littéraire ou un personnage de légende me hante pendant quelques jours : trouvailles livresques, rencontres, interférences nous composent une vie seconde où l'imagination se libère de ses entraves.

PEINTRES. Rebelle aux admirations exclusives du snobisme, je ne me suis jamais passionné pour un artiste au point d'accueillir une œuvre entière sans discernement. En peinture comme en littérature, je me méfie des emballements, surtout s'ils sont liés à une mode ou à des prédilections collectives inspirées par le nationalisme.

PIERRES. J'ai étudié, dans *le Feu du ciel*, les prométhéens qui auraient voulu faire du livre une tourelle orgueilleuse, miniature de l'énorme phallus de Babel érigé vers le ciel pour le pénétrer. Impuissance de la communication, confusion des langages, le mythe du babélisme n'est pas mort. Nous jalonnons notre route de cippes, de stèles, de bornes, de temples toujours inachevés où nos livres sont pierres d'attente qui amorcent d'autres constructions, d'autres enchaînements.

RÊVES. J'attribue aux replis de l'enfance et à l'exil de l'adolescence le pouvoir de passer aisément de la banalité quotidienne à la vie seconde, à cette vraie vie où l'on ne se lasse pas d'imaginer, de fabuler. Le jour où ce transfert ne jouera plus, c'en sera fait de mon aventure... terrestre. Car je persiste à croire à la survie de nos pensées, de nos sensations et de nos rêves, ne

serait-ce que dans la semence de nos fils et dans le sang de nos filles.

SAINTS. La poésie de mes jeunes années était médiévale parce qu'elle se nourrissait d'un lyrisme de vitrail. Roland à Roncevaux, la Quête du Graal, l'épopée des Croisés : tout ce qui a passionné ma jeunesse s'estompe à présent devant la démythification des guerres prétendument justes et saintes. Je ne crois plus qu'à l'héroïsme d'une armée silencieuse qui poursuit une aventure spirituelle sans éclat, dans le silence des âmes, dans le mystère de la souffrance assumée et transfigurée.

SILENCE. La vie en ordre est celle où s'équilibrent la parole et le silence. L'actualité nous interpelle. Un monde en gésine étouffe mal ses cris de révolte. Des hommes s'entre-déchirent parce qu'ils n'usent pas du même langage, parce qu'ils n'ont pas la même conception de la liberté. D'autres bâtissent des tours orgueilleuses pour défier un Dieu auquel ils ne croient pas. D'autres encore veulent agir, s'agiter, se montrer, s'engager, se faire écouter, s'imposer pour dominer la cité. Quelques-uns enfin, dédaignant l'universelle confusion, entendent sauvegarder l'essentiel : l'intériorité.

SOLITUDE. Il est paradoxal qu'un enfant de famille nombreuse ait fait très tôt l'apprentissage de la solitude. Quelques séjours chez mes grands-parents m'ont isolé dans le silence d'une petite maison sans livres, sans jouets, sans musique où je n'avais que mon imagination pour composer des féeries. De loin en loin, une

promenade en forêt ou une heure d'évasion dans un jardin emmurillé.

STYLE. Il y a un rapport étroit entre l'art littéraire et le style de vie, dans la mesure où l'écriture a un pouvoir déterminant sur les actes humains. Le bien-écrire rejoint le bien-agir. Le manque de rigueur dans le style dénote un désordre dans la pensée.

SYMBOLE. Penché sur le miroir aux énigmes, je continuerai jusqu'à la fin à scruter le quotidien aussi bien que l'insolite pour y déchiffrer des symboles qui donnent forme vivante et chaleureuse aux idées. Je ne me lasserai pas de me promener dans la forêt dominée par l'Arbre de Connaissance qui embrasse le ciel par ses branches et la terre par ses racines.

VIVRE. Même si ma forêt de symboles se réduit à un boqueteau, je sens, je sais que vivre, c'est voir, entendre, connaître et surtout aimer. Voir avec les yeux de l'esprit, entendre le silence, connaître l'inconnaissable ; seul le mot *aimer* n'a pas besoin d'être explicité, bien qu'il soit à la fois banal pour les uns et sublime pour les autres.

1974

IER JANVIER 1974. Confession de minuit. Après trois heures de sommeil réparateur, je m'éveille dans un état d'anxiété, après un rêve symbolique : je me trouvais chez un bouquiniste, assis devant un rayon de livres aux titres inconnus sinon étranges. Je ne désirais ni les ouvrir ni les acheter. Autour de moi, des clients initiés discutaient avec le libraire. Au milieu d'eux, j'étais l'Étranger. Songe absurde ? Non, c'est la projection onirique de mon état d'esprit.

II JANVIER 1974. Je suis souvent tenté d'interpréter le langage des oiseaux.

La maison vient d'être secouée par une bourrasque accompagnée de rafales de pluie. Je pensais aux nids arrachés, à toutes ces petites vies menacées. Et voici que l'averse a cessé. Aussitôt, dans les arbres s'élève un ramage continu pendant de longues minutes. Est-ce pour s'échauffer et se sécher que les oiseaux éperdus, babillent ainsi tous à la fois : « Nous l'avons

échappé belle... Je suis transi... Où trouver à manger ? Dans deux mois le printemps », etc.

21 JANVIER 1974. Rompre avec la culture, telle qu'on l'entend aujourd'hui ?

Ce ne sera pas difficile. J'ai déjà coupé quelques amarres. Non pour me laisser bercer, mais pour être flottant comme une monnaie qui ne veut pas se laisser dévaluer.

23 JANVIER 1974. J'apprends que Marie Gevers, la grande dame de Missembourg, récite *le Meunier, son fils et l'âne* chaque fois qu'elle se fait cuire un œuf à la coque, parce que cette récitation dure les trois minutes exigées par la cuisson.

26 JANVIER 1974. Seul l'art nous inscrit dans une relative durée. Entre les nuages de l'art pour l'art et les ravins de l'amorphe, j'ai choisi un chemin de crête où je marche allègrement, le plus souvent, mais parfois avec peine, dans la peur de glisser.

27 JANVIER 1974. Le contact humain m'a presque toujours déçu ; la connivence ne peut naître, pour moi, que de la coïncidence — le plus souvent fortuite — de deux moments privilégiés. L'être qui me parle veut se livrer, et je suis prêt et apte à recevoir le message. Ou bien je connais le phénomène inverse : j'ai besoin de parler et l'interlocuteur choisi a le temps de m'écouter. Ma vie n'a guère connu que des dialogues furtifs. Les saintes conversations m'ont cruellement manqué.

30 JANVIER 1974. À présent que tout semble dit, depuis trois mille ans, il ne reste que deux voies à explorer pour les essayistes : l'hermétisme et l'érotisme (longtemps étouffé par le puritanisme, les tabous sexuels, le conformisme, etc). Pour le reste, on ressasse, on se tortille les méninges pour donner une forme nouvelle à des idées vieilles comme le monde.

11 MARS 1974. Classant de vieux papiers, je retrouve un feuillet jauni où je notais : « Un jour, un romancier qui a adopté le genre fantastique m'a avoué que c'était une manière de se libérer de l'érotisme. L'idée est à reprendre : le fantastique considéré comme une catharsis. Le mystère de la libération poétique ou romanesque n'a pas été étudié à fond par la critique. Ce sera pour mes successeurs moins timorés, moins scrupuleux devant l'effarouchement bourgeois. »

4 AVRIL 1974. J'accueille avec joie ce nouveau printemps en m'efforçant de dominer les soucis familiaux et littéraires qui troublent ma sérénité. Faut-il se durcir afin de ne pas s'attendrir à contretemps ? Je défends avec une ténacité farouche mon dernier retranchement, quand je vois ma vie se rétrécir comme une peau de chagrin. Toute obligation mondaine m'est devenue pénible. Me réfugier enfin dans quelque thébaïde, non en Alceste rageur, mais comme un pénitent qui a fait le vide afin de mériter la plénitude.

9 AVRIL 1974. « La vérité est svelte »... Ce mot d'un imbécile me poursuit comme une malédiction. Si j'étais né un demi-siècle plus

tard, je me trouverais, avec mes cheveux longs, parmi les hippies. Or, à seize ans j'avais déjà cette rondeur qui contredisait mes velléités ascétiques. Nul plus que moi n'aura éprouvé à quel point on peut être prisonnier de son corps. J'ai été aimé, adolescent, grâce à ce corps et, vingt ans plus tard, détesté à cause de mon embonpoint. Jamais je ne suis parvenu à faire coïncider, en moi, le spirituel et le charnel.

10 AVRIL 1974. Après une nuit hantée de rêves nostalgiques, je me réveille les yeux noyés de larmes. Les oiseaux chantent éperdument et je sais qu'une partie de la terre est couverte d'arbres en fleurs. Ma tristesse vient de constater que les hommes ne sont pas en accord avec la nature en fête.

Le monde est sinistre. J'ai horreur du monde où j'achève ma vie. Il est devenu un chaudron de sorcière : cupidité, vanité, médiocrité, veulerie, mensonge, jalousie, convoitise, vulgarité... Je m'avise tout à coup que ce monde méprisable est opposé à la paix qu'il ne peut donner.

12 AVRIL 1974. Dois-je redouter le jour où j'aurai le sentiment de n'avoir plus rien à dire ? L'écriture m'est un refuge. Comme je suis loin de la perfection symbolisée par le silence. La plupart de mes ennuis sont toujours venus du silence rompu. Ce besoin de dire, de s'expliquer, quoi de plus vain ? La dérision naît de la parole.

20 AVRIL 1974. La création est une œuvre d'amour et non une réalisation d'architecte, quelle que soit la précision avec laquelle se meuvent les constellations. Le rapport entre la mécanique céleste

et les mouvements de l'âme, nous ne le comprendrons que dans l'éternité.

21 AVRIL 1974. Mes conseillers intimes ont raison : chaque fois que je disperse mes efforts dans de petites choses (comptes rendus, causeries, préfaces, etc.), je perds cette force de concentration d'où pourrait naître une œuvre plus personnelle. Ce Journal indique à suffisance que je suis troublé, perplexe, hésitant, et que c'est un état d'âme peu propice à l'élaboration d'un livre solide comme devrait l'être mon véritable testament spirituel.

À mon âge, un écrivain est en sursis. Il se donne des tâches provisoires pour différer l'essentiel encore incertain et un définitif toujours remis en question.

9 MAI 1974. Tout ce que l'on touche aujourd'hui est pollué par la politique.

Il n'y a plus d'objectivité : l'esprit partisan envahit les lettres, les arts, toutes les manifestations de l'esprit. Aucun document n'a de valeur en soi ; il ne vaut que par l'interprétation subjective, disent les nouveaux historiens. L'homme change, disent les naïfs. Qu'ils relisent Platon, et ils verront que tous leurs problèmes sont abordés dans l'œuvre platonicienne. Le rôle de l'essayiste ? Rappeler que tout a été dit, en assurant la liaison entre les chercheurs d'aujourd'hui et les penseurs d'hier. Je me réclame d'une chevalerie de la pensée, parce que j'ai l'esprit d'un croisé sinon d'un Templier.

12 MAI 1974. Ma vie seconde (intime, officieuse, où le rêvé et le vécu se fondent inextricablement) est plus riche au fur et à mesure que j'avance en âge.

[...]

Peut-on interpréter un texte comme on interprète un rêve ? Oui, à condition de ne pas tirer de ce phénomène des lois rigoureuses. Je vois bien ce qu'un analyste perspicace pourra trouver dans mon *Abécédaire du meunier* où la pensée se trouve lyrisée, où la prose tend à rejoindre la poésie tout en évitant de se substituer à elle. Rien de plus excitant pour l'esprit que ces frôlements, ces caresses où l'intellect ménage des étapes à la jouissance. Tout cela ne se réduit ni à des aphorismes ni à des formules scientifiques. Ce que le freudisme appelle fantasmes, je le nomme images, symboles. J'avoue qu'il m'arrive de jouer avec les mots comme l'enfant poète pour qui le vocable neuf remplace le jouet brisé. Écrire, c'est jouer, mais l'adulte cache son jeu, à l'encontre de ce que fait l'enfant qui joue pour lui-même.

[...]

Comment établir une corrélation entre nos rêves éveillés, cohérents, contrôlés, et les songes qui peuplent notre sommeil ? Nos fictions diurnes sont des revanches prises sur l'incohérence et la cruauté de nos cauchemars.

[...]

Je reviens au plaisir d'écrire, analogue au plaisir de faire l'amour.

On écrit pour se divertir, mais non pour divertir.

[...]

Dans mon *Abécédaire*, je n'ai pas voulu raconter ce jeu de mon enfance solitaire chez mes grands parents. Je rassemblais toutes les chaises de la maison dans une pièce qui était, à mes yeux une salle de spectacle, une salle des fêtes, comme on disait alors. Il n'y avait ni scène, ni spectacle. Rien que des chaises. J'ai pensé à cela devant la fameuse pièce de Ionesco, un demi-siècle après le temps où je jouais au théâtre. J'attendais — je n'avais pas dix ans — une jeune fille qui ne vint pas. Ceci rejoint l'idée selon laquelle le jeu de l'enfance est la mise en scène d'un désir. Mythes, contes et légendes libèrent en nous la part du désir.

13 MAI 1974. Mon *Journal d'un templier* voudrait être une expérience inédite fondant le passé, le présent et l'avenir dans une intemporalité polyvalente. Dans un jeu d'interférences, je serais tout à la fois le fugueur, le jeune templier, le compagnon du Tour de France, l'adolescent de Dickens qui va sonner chez un oncle inconnu.

26 MAI 1974. Mes nuits insomniaques ne se ressemblent pas plus que mes journées laborieuses. La nuit dernière, j'étais inquiet, tourmenté, voire anxieux au point de recourir à un tranquillisant. Aujourd'hui, les points noirs dissipés, je suis tout autre, optimiste, plus près de la chair que de l'esprit, malgré la distanciation que m'impose l'âge. La proximité charnelle est plus éloquente, voire plus impérieuse, que les affinités spirituelles, en raison même de l'ambiguïté des mots, tantôt apaisants, rassurants, tantôt stimulants et même inquiétants au double sens de troublants et de

dangereux. Jusqu'à la fin, je vais osciller entre l'appel des hauteurs et l'attrance de l'abîme.

4 JUIN 1974. C'est par le rêve que nous prenons conscience avec le plus d'acuité du phénomène de la durée. Le rêve me donne une entrevision de ce que je serai après ma mort : un connaissant sorti du Temps, entré dans une durée où la notion d'âge n'intervient plus. Ce qui me gêne, ce sont les séquelles des traumatismes qui ont pesé sur ma vie. En somme, je suis comme ces anciens prisonniers qui n'en finissent pas de ressasser les épisodes de leur captivité.

[...]

Tous mes livres me font une escorte : ils forment l'intendance sans laquelle on ne peut gagner une bataille. Je progresse lentement. Une heure viendra où il faudra jeter armes et bagages pour s'évader, pour échapper à la captivité, comme je l'ai fait en 1940, sur les routes de la défaite. Je ne veux être prisonnier ni de mon passé, ni d'un présent qui m'enchaîne au conformisme. Maintenir ma liberté d'esprit.

5 JUIN 1974. Malgré les loisirs de la retraite, je n'ai presque jamais une journée rien qu'à moi, et l'âge ne me permet plus de gaspiller mon temps. Je rêve aussi de pouvoir consumer toute une journée à faire un livre. En ce moment, par exemple, je me vois fort bien commençant ce *Journal d'un templier* auquel je songe : « An de grâce 1291. Noël. J'ai seize ans aujourd'hui, et je suis seul à le savoir, en ce Temple de Paris où j'ai été transplanté par les maîtres de l'Ordre. »

Tels seront les premiers mots. Partir du rite sexuel, pudiquement remplacé, aujourd'hui, dans le calendrier ecclésiastique, pour évoquer les sentiments d'un personnage intemporel assez proche d'un jeune templier que je connais bien. Il me suffirait de reprendre quelques notes enfouies dans un tiroir pour écrire d'un seul jet une cinquantaine de pages. La pompe serait vite amorcée. Mais y a-t-il assez d'eau dans la citerne pour éteindre le feu secret qui me consume ? Ce *Journal d'un templier* me délivrerait définitivement de mon passé. Une partie de moi-même doit mourir pour que je parvienne à une plus haute sérénité. Je traîne depuis trop longtemps ce fardeau.

17 JUIN 1974. Je songe plus que jamais à ce *Journal d'un templier* qui va enfin me délivrer de moi-même. Mon aventure intérieure va se projeter ainsi dans une chronique romancée. Je serai un jeune templier, au départ, mais je vais survoler les siècles pour être successivement d'autres personnages qui porteront tous le nom de Nathanaël. J'ai hâte de commencer, car le temps presse. La moindre émotion a, sur mon cœur, des répercussions qui me servent d'avertissement.

4 JUILLET 1974. Jusqu'à la fin, je connaîtrai cet afflux quotidien où se mêlent sagesse et folie. Le travail de l'écrivain, c'est précisément de mettre un peu d'ordre dans tout cela en disciplinant les délires, en donnant aux rêves une forme acceptable.

10 JUILLET 1974. Délibérément, je laisse tomber tout ce qui ne touche pas à mon travail de composition. Je vis dans le

ravissement, car je n'ai jamais connu cette joie plénière de l'écrivain qui domine son sujet, accueillant tout ce qui vient l'enrichir. Les réminiscences accourent.

12 AOÛT 1974. À la faveur d'un classement d'archives, je retrouve mes notes de 1923 (classe de syntaxe) sur la *Chanson de Roland*. J'observais déjà, à cette époque, que le peuple, conservant le souvenir des grandes invasions, avait remplacé, dans la légende les Gascons (aujourd'hui, je dirais les Basques ou plutôt les Navarrais). J'avais fait aussi le rapprochement entre Roland et Achille, Olivier et Patrocle. Nathanaël, mon héros, étudie donc la *Chanson de Roland* à l'âge même que j'avais au moment où je rédigeais ces notes, il y a plus d'un demi-siècle. Je revis véritablement en lui.

14 AOÛT 1974. Comment n'y ai-je pas songé plus tôt ? Dans l'unique cahier qu'il m'a laissé, mon père procédait exactement comme un moine du moyen âge ornant son manuscrit de lettrines et d'arabesques. Il y a là un intersigne dont je suis seul à mesurer la portée puisque ce décorateur aurait pu être le père de Nathanaël.

1ER OCTOBRE 1974. Parfois, je voudrais m'isoler pendant deux ou trois semaines pour écrire. Or je m'aperçois que l'inspiration me vient surtout, d'une manière inattendue, aux jours maudits où je suis harcelé par de petites tâches dérisoires. En somme, je travaille en réaction contre la mesquinerie qui menace de me dévorer. Isolé dans un monastère ou dans un ermitage, je me trouverais peut-

être paralysé, aphone sinon impuissant, ce qui est bien la plus redoutable des situations.

15 OCTOBRE 1974. Curieuse impression : un double bang ébranle la maison et au même moment, dans le poulailler voisin, une poule se met à caqueter éperdument pour annoncer la ponte de sa petite bombe nucléaire... Grande cause, petits effets. La frayeur me fait pondre.

27 OCTOBRE 1974. Je me réveille dans une sorte de dégoût anxieux. Au lieu de prendre un tranquillisant, je me mets à ma table de travail et aussitôt me vient l'inspiration.

11 DÉCEMBRE 1974. Même sous sa forme de cauchemar, le rêve est le fondement de ma vie seconde. J'en ai besoin comme de pain. Qu'il défoule mon érotisme, c'est secondaire. L'essentiel, c'est qu'il soit un moment de la vraie vie. Je suis plus que jamais près de Rimbaud qui répond désormais, en cette maison, à l'ange de l'apocalypse. Ma saison en enfer, personne ne la connaîtra jamais. Mes proches les plus lucides peuvent à peine en entrevoir quelques reflets à travers mes écrits.

[...]

Ma montre (au mouvement perpétuel, sans remontoir) s'est arrêtée au moment où j'ouvrais ce cahier : 5 h 1/2. Je ne l'ai pas remise en marche. Cette manière d'arrêter le temps pour écrire, c'est toute ma vie.

28 DÉCEMBRE 1974. Repris l'excellente habitude du réveil inspiré. Hier soir, j'avais fait place nette sur mon bureau — la table rase n'est pas un vain mot, pour moi — en prévision de ce que m'apporterait la nuit. À peine avais-je déployé la page blanche que ma plume s'est mise à courir sans arrêt : deux grandes pages de texte serré, quasi sans ratures. Heure de grâce, malgré les ombres maléfiques planant au-dessus d'un Nathanaël qui a trop de souvenirs. L'impulsion est donnée pour un nouveau chapitre. Je me donne congé.

1975

2 JANVIER 1975. J'ai abordé ce dernier quart du vingtième siècle avec des résolutions qui ressemblent fort aux bons propos des pénitents du temps où l'on se confessait. Comme chaque année, je me promets de jeter du lest pour monter plus haut. Renoncer aux occupations inutiles (les comptes rendus de livres, par exemple), les lettres insignifiantes envoyées à des correspondants occasionnels ou régulièrement casse-pieds. Éviter les occasions de dispersion et de déception. Me détacher de l'actualité et des inepties de la radio et de la télévision. Ne pas m'astreindre à lire des livres ennuyeux, des poèmes insipides, des romans harassants. Réduire encore mes collaborations aux périodiques. Me concentrer sur les grandes œuvres. Continuer désespérément à étudier le moyen âge, même si je renonce à publier *le Journal d'un templier*.

17 JANVIER 1975. Je me reporte à la décennie d'avant le mariage, je transpose, je revois le jeune homme que je fus, sevré du lait de la tendresse, scrutant l'infini comme un astronome braquant ses

télescopes dans tous les azimuts... et ne rencontrant que la voie lactée.

16 FÉVRIER 1975. Ayant relu, hier et les jours précédents, tout ce que j'ai écrit au sujet de Nathanaël, j'éprouve tout à coup le désir de parler d'autre chose. Je crains de lasser mon lecteur par des redites, par un égocentrisme exacerbé. J'ai grande envie de me lancer dans un travail objectif.

24 FÉVRIER 1975. Je vois se multiplier les analogies involontaires entre les aventures de Nathanaël et les grandes étapes de ma vie. Quand le futur Paul de Souvré s'évade du Temple dans une charrette, tandis que patrouillent les soldats, il a l'âge que j'avais au moment de l'exode, quand je traversais les colonnes de prisonniers dans un camion où de braves gens me dissimulaient tant bien que mal pour me soustraire à la captivité.

Cette coïncidence, je ne l'ai pas voulue : en 1307, Nathanaël a trente-deux ans.

9 JUIN 1975. Ce que disent et écrivent mes contemporains m'intéresse de moins en moins. Je me détache, je coupe des amarres. Je flotte.

13 JUIN 1974. À présent que les dernières pages de mon *Journal d'un templier* sont écrites, il ne me reste qu'à multiplier retouches, additions, raccords, en évitant les surcharges. L'ensemble est cohérent, plausible. Mais le fini, la dernière main... Le récit doit être amendé. Cette seconde partie du livre manque de couleur. Je

ne vois pas assez le Portugal, malgré mes souvenirs de voyage. Or, il m'est impossible, en ce moment, de retourner à Coïmbre et à Tomar.

27 JUIN 1975. Toute ma vie s'inscrit entre deux pôles ou, plus exactement, entre les glaces polaires et la touffeur tropicale. Il m'aura fallu cinquante ans pour passer de la chasteté ombrageuse à l'érotisme le plus effréné.

[...]

À chacun son érotisme. Le mien reste très secret, indéfinissable. C'est une mosaïque où les morceaux de chair entrevue finissent par s'imbriquer pour l'ordonnance d'une fresque, je vois des notes qui s'entremêlent (et non s'emmêlent) afin de composer une *symphonie pour un homme seul*. Lèvres, corsages échancrés, aisselles, et ce croissant de chair qui apparaît lorsque bâillent, blouses, blousons, etc., découvrant la naissance des reins. À la fin d'une longue vie de recherches, je n'ai pas encore découvert le véritable érotisme.

17 AOÛT 1975. Ayant relu *le Fils du Temple* (titre définitif), je suis harcelé par le scrupule. L'œuvre n'est pas mûre... Ou elle est ratée. Je vois bien les faiblesses de la deuxième partie où l'intérêt fléchit, malgré le procès du Temple. Mon héros mûrissant est moins attachant, et ses tergiversations lasseront le lecteur. Il va falloir sacrifier des pages qui m'ont demandé de longues heures de travail. La fin est faible en ce qui concerne mon héros. La vocation cistercienne apparaît comme un pis-aller. Il faudra trouver autre chose pour ne pas terminer sur une pirouette. Je vais

laisser dormir le texte pendant quelques jours, en attendant l'inspiration.

10 SEPTEMBRE 1975. Je devrais prendre le temps et la peine de noter, au réveil, les caractéristiques de mes rêves. Hier, c'était la hantise de l'échec, l'attente du miracle qui m'apporterait un diplôme alors que j'avais refusé de me prêter à un examen de mathématiques.

3 OCTOBRE 1975. Pour la première fois de ma vie, je connais l'horreur du vide. Tous les livres me tombent des mains. Je n'ose même plus relire ce que j'ai écrit, il y a quelque temps, alors que *le Fils du Temple*, par exemple, m'a servi longtemps de stimulant. Je connais ce creux de l'esprit où je n'ai rien à mettre.

16 NOVEMBRE 1975. Je parle souvent de la vraie vie sans avoir pu la définir d'une manière acceptable par la plupart des hommes. Peut-être le consensus pourrait-il se faire autour de cette idée que la vraie vie, c'est la vie rêvée, plus importante que l'existence vécue.

20 NOVEMBRE 1975. Je suis frappé, aujourd'hui encore, par la hantise du voyage dans mes cauchemars. Il s'agit toujours de trains, d'horaires, de correspondances. Cette nuit, il s'agissait d'un manque d'argent qui m'empêchait d'entreprendre un voyage en chemin de fer avec deux compagnons sans le sou. J'empruntais de l'argent à un ancien directeur d'une agence de voyages, mais je perdais successivement mes valises.

Je n'avais qu'une pièce défectueuse pour téléphoner d'une cabine, et l'appareil se détraquait, etc.

19 DÉCEMBRE 1975. L'univers onirique me tient à cœur, me tient aux tripes, puisque, dans le duel corps-esprit, on finit par composer, au double sens de tergiverser et d'inventer.

[...]

Que je sois un être passionné, je dois le reconnaître en précisant que cet état passionnel stimule mon désir de vivre, attise ce qui me reste de jeunesse latente. Les cendres brûlantes des ardeurs anciennes. Seront-elles jamais froides ?

31 DÉCEMBRE 1974. Si j'en avais le loisir, j'écrirais une *Psychologie de l'onirisme*, tant m'obsèdent les constantes du rêve. On a beau dire que le freudisme est dépassé, on en revient toujours aux fondements du système psychanalytique. Cette vie seconde que j'aurai menée pendant plus de soixante ans, représente une dizaine de romans non écrits, qui ne sortiront jamais des limbes où la conscience les enfouit. Ici, il ne s'agit pas de chiromancie ou d'influences zodiacales. C'est du vécu, de l'expérimenté : cela tient à ma nature profonde. Mes rêves prolifèrent comme des cellules cancéreuses. Je regretterai le rêve autant que la vie. L'un des échecs de ma vie, c'est de n'avoir pu, c'est de n'avoir pas osé projeter dans mes livres ce monde onirique où mon imagination se répand sans contraintes. Mon état second, c'est un négatif qui ne sera jamais développé. J'ai subi une involution, un repli, une introversion, un processus d'inhibition du fait que la raison, le conformisme, les tabous me contraignaient à écrire des livres

sages, ordonnés, moralisateurs. Au moment où s'achève cette année, j'éprouve une certaine lassitude. 1976 va me forcer à m'extérioriser, moi qui suis voué à l'intériorité.

1976

2 JANVIER 1976. La réunion familiale d'hier fut une réussite. Retour à une certaine harmonie des relations et des affinités. Le soir, j'ai pris un plaisir enfantin mais très vif à voir, à la télévision, *la Grande vadrouille*. Le duo Bourvil-de Funès m'a diverti sans que je me reproche une complaisance pour la facilité. Je renonce pour une heure à l'esprit critique. On ne peut être socratique et pascalien à longueur de journée, à longueur d'année.

30 JANVIER 1976. Jusqu'à la fin, il faudra me battre avec le pire de moi-même, ce double un peu démoniaque rencontré deux ou trois fois entre ma seizième et ma vingtième année quand j'étais Rimbaud, alors que j'ignorais tout de ce poète dont on ne m'avait jamais parlé. Je n'ai touché la vérité que lors de certaines révélations d'ordre sexuel. Cela apparaîtra dans *le Fils du Temple*, au grand scandale des derniers bien pensants.

Je devrais insister, dans mon livre, sur le symbole du centaure qui touche la terre de ses quatre pattes alors que sa tête et son

buste sont dressés vers le ciel. J'ai beau me répéter : je n'épuiserai jamais cette vérité de ma dualité en une seule nature déchirée.

5 FÉVRIER 1976. Je note cette phrase de l'écrivain malien Amadou Hampâté Bâ prononcée en 1960 à l'Unesco : « En Afrique, quand un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle. » De fait, avec moi mourront tous les livres que je n'aurai pas eu le temps d'écrire, tous les rêves que j'aurais pu raconter, tous les souvenirs que je n'aurai pas eu le temps de consigner dans ce cahier.

6 FÉVRIER 1976. Mon fils Jean-Claude m'ayant emprunté, hier, *le Journal d'un voleur* de Jean Genet, l'idée me vient de relire le chapitre consacré à ce « petit Prométhée » dans *le Feu du ciel*. Un des chapitres les plus durs et les plus profonds d'un livre dont peu de lecteurs savent qu'il est le plus actuel de mes livres, le seul qui aille très loin dans la science du mal. À côté de cet essai, *le Fils du Temple* est trop timide.

7 FÉVRIER 1976. Le Mal est nécessaire pour que s'exerce la liberté de choisir, la liberté de connaître et la liberté d'aimer. Cette phrase vient de m'être inspirée. Je dois l'insérer dans *le Fils du Temple*.

8 FÉVRIER 1976. L'art d'écrire reste mon soutien, mon support, mon ultime raison d'être.

9 FÉVRIER 1976. Si je devais noter tout ce qui m'est passé par la tête avant de me lever, je remplirais des pages et des pages. Je

retiens cette idée que mon seul regret, au moment de mourir, ce sera de n'avoir pas exprimé tout ce que j'avais à dire (par la parole et par l'écriture). Je suis l'initié sans communication, sans autre interlocuteur que lui-même. J'aurai passé ma vie à me taire sur l'essentiel, à mettre la vérité sous le boisseau. Je me suis trouvé dans la vie bourgeoise comme dans un asile psychiatrique où, sans aller jusqu'au lavage de cerveau, on considère toute manifestation de non-conformisme comme un faux-pas, comme une attitude déviationniste. Je suis lié par contrat à une société à responsabilité illimitée. Toute incartade est réprimée.

10 FÉVRIER 1976. *Le fils du Temple* appelle-t-il une postface ? Au réveil, quelques phrases me sont venues que je transcris à tout hasard :

Les mystères de la création littéraire sont aussi impénétrables que les arcanes des antiques mythologies.

L'encre est véritablement sang et semence quand le fabulateur projette sa propre substance dans un être de fiction.

Modelant un personnage avec la complaisance du sculpteur, nous avons insufflé la vie à cette statue de chair animée de désirs et de nostalgies.

Quand le héros assume le fardeau de son destin, le rôle de l'inséminateur se borne à défendre sa progéniture.

16 FÉVRIER 1976. Depuis quelque temps, j'éprouve un profond malaise intellectuel et moral. Flottant dans une nébuleuse opaque, je ne vois plus une réalité à laquelle je puisse m'accrocher. On me croit un homme ancré dans quelques certitudes immuables, et je

suis toujours le pèlerin, le chercheur qui s'interroge. Je trompe ma désespérance en donnant ce qui me reste d'amour, d'amitié et de générosité naturelle. C'est une peau de chagrin qui se rétrécit de jour en jour.

[...]

La compagne de ma vie, c'est mon jardin secret. L'amour conjugal doit rester étranger à la confiance littéraire. C'est d'un autre ordre dont la banalité quotidienne dissimule la réalité profonde. Il y a des vérités souterraines : elles se manifestent de loin en loin comme un surgon de source glacée, comme un geyser ou comme un volcan. Notre nappe aquifère est loin d'être tarie. Nous y puisons depuis près de quarante ans.

20 FÉVRIER 1976. J'ai introduit, dans *le Fils du Temple*, cette idée que l'homme de refus accélère le rythme de l'humanité en marche, même s'il ne s'intègre pas dans un mouvement d'opinion.

22 FÉVRIER 1976. Combien j'ai en horreur le ton faussement dégagé des radioteurs culturels, snobinards, cachant leur insuffisance sous la désinvolture. Je me réjouis d'être parvenu à l'âge où l'on peut commencer à faire le silence autour de soi. Quand je pense que mes enfants et surtout mes petits-enfants sont condamnés à être endoctrinés par des crétins !

Il leur restera les livres d'hier et d'avant-hier. Je me sens aujourd'hui paralysé par l'amertume. Je dois me faire violence pour prendre la plume ou pour ouvrir un livre. Le démon du crépuscule me cache, ce soir, l'ange de lumière.

7 MARS 1976. Un texte de Maritain justifie mon propos dans *le Fils du Temple* : « Est-ce que le personnage existerait s'il ne vivait en son auteur, et son auteur en lui ? Ce n'est pas en vertu d'une simple métaphore, mais d'une analogie profonde, qu'il convient de placer l'art du roman dans la lumière théologique du mystère de la création proprement dite. »

Une exigence de l'art romanesque tel que je le conçois : « scruter les recès de la sensibilité la plus individuelle, jusqu'à entr'apercevoir le monstre de singularité qui gît en chacun de nous ».

Ces textes de Maritain m'arrivent comme marée en carême. J'avais besoin d'être réconforté, justifié devant moi-même au sujet du *Fils du Temple*.

10 MARS 1976. Depuis trois jours, je suis aux prises avec quelques pages du *Fils du Temple* (Ascension 1306) profondément remaniées et même recommencées. Là est ma vie profonde : la lutte avec un personnage qui se confond avec moi-même. La lecture de Maritain m'a régénéré, bien que je m'écarte de son thomisme puritain. Jamais je ne me suis senti aussi bouillonnant d'idées et de sentiments contradictoires. C'est une mauvaise disposition pour écrire un livre sage.

15 MARS 1976. Je retourne aux derniers chapitres de mon livre où beaucoup de pages me paraissent mal ficelées, insuffisantes.

16 MARS 1976. Inspiration matinale : introduire une séquence, dans *le Fils du Temple*, sur l'entretien que Nathanaël aurait eu avec

un vieux Templier blanchi sous le harnais. Il y serait question du pacte de la sincérité absolue.

22 MARS 1976. Une idée à développer : nous ne devons ni suivre le lecteur, ni le précéder, mais l'accompagner pour l'éclairer.

27 AVRIL 1976. *Reconnaissance à la nuit...* Tel pourrait être le titre de mon Journal intime si je le publiais quelque jour. Mais je n'en ferai rien.

Trop de choses sont tues pour que j'expose une vérité mutilée comme ces statues au sexe ébréché.

4 MAI 1976. Je m'étais promis de n'écrire plus, désormais, que pour mon plaisir. Et me voici engagé, à mon corps défendant, dans une série de tâches sans joie. La besogne à livrer à date fixe... Mon dégoût de la vie littéraire augmente chaque jour. Je suis pris dans l'engrenage.

9 MAI 1976. Mon filleul Bernard se passionne pour Montaigne. Je lui propose cette définition de l'essayiste : l'écrivain qui, ayant vécu dans le commerce des livres, se sert de ses lectures pour avancer dans la connaissance par la réflexion personnelle.

26 MAI 1976. Je néglige de plus en plus ce journal. Manque de loisirs ?

J'ai plus de liberté d'esprit que pendant ma vie active. Il est vrai qu'à l'époque où le journalisme m'absorbait tout entier, ces écrits intimes étaient un exutoire. Aujourd'hui, je néglige même les faits

qui relèvent du Livre de Raison. Je préférerais écrire un Livre de Dérison, donner un plus large essor à de folles pensées. Avant-hier, c'était le grand vide en moi : j'étais comme un prisonnier tâtant les murs de sa cellule, partagé entre le désir de s'évader et celui de se replier dans un coin, comme un ascète confiné dans le silence et l'immobilité. Que me manquait-il ? L'inspiration dont j'ai besoin comme si j'étais poète ou romancier.

27 MAI 1976. Je viens de m'éveiller en pleine nuit, après un rêve assez confus où il est question d'une brève traversée contrariée par la tempête. Tout cela sans aucun tragique. Remettant un peu d'ordre dans mes idées, je m'avise que je n'ai jamais aimé la mer en *homme libre*, comme Baudelaire. L'océan n'appelle pas en moi l'idée de liberté : je songe aux naufrages, à l'angoisse des matelots enfermés dans un sous-marin qui ne parvient pas à remonter en surface ou aux navigateurs des mers polaires dont le bateau est brusquement enserré dans les glaces comme dans un étau. L'avion me donne davantage l'impression d'une liberté d'ailleurs très relative. Je n'ai jamais connu l'angoisse sur mer ou dans les airs, mais je suis toujours heureux de retrouver le contact de la terre, domaine de la pierre et du pain.

1ER JUIN 1976. Dans la clarté indécise de l'aube, le fond de mon petit jardin apparaît comme l'orée d'une forêt profonde et cela me plonge dans un état second. Je voudrais traduire cela dans mon roman médiéval. Je viendrai peu à peu à une coïncidence approximative entre mes états de corps et d'âme et la nature de

mon personnage. Il me reste à franchir quelques obstacles, la peur des mots et une ultime pudeur.

10 JUILLET 1976. Je connais, depuis quelque temps, une véritable ébriété d'esprit où les réalités sexuelles ont leur part. Jamais je n'ai connu ce bouillonnement intérieur.

19 JUILLET 1976. Je suis le seul à savoir combien la destinée de mon héros, Nathanaël, est analogue à ma vie secrète, à ses atermoiements, à ses faux élans. Le livre se substitue au phallus pour devenir un objet de culte. Réaction contre la lettre qui tue... La lettre peut vivifier autant que l'Esprit. L'écriture est devenue, pour moi, raison de vivre et moyen de salut. Quant à son pouvoir défoulant, je l'éprouve tous les jours encore. Il reste que cette catharsis doit rester secrète. De même que, dans les salles obscures, le visage du spectateur est dérobé à toute investigation psychanalytique, le défolement scripturaire ne peut être livré à tout venant. Mes papiers secrets s'accumulent en attendant d'être détruits.

23 JUILLET 1976. Mes contemporains ne m'intéressent pas. Je suis intemporel comme mon héros. Je suis un Templier attiré par l'Islam.

24 JUILLET 1976. Journaliste pendant trente ans, j'ai dû m'intéresser à mille choses qui m'étaient indifférentes. J'ai acheté très cher (le prix d'une vie) le droit de rentrer en moi-même et de susciter la féerie intérieure. Masochisme nostalgique, diront les

extravertis. Je me moque plus que jamais du qu'en dira-t-on. Mon besoin élémentaire d'écrivain : tout dire. Quatorze volumes de Journal n'ont pas suffi à me libérer d'un passé extrêmement riche de sensations et d'idées. Mon œuvre secrète, inédite, sera bientôt plus importante, en volume, que mes livres et mes articles.

23 AOÛT 1976. Écrire me libère, me rassure, me maintient dans une forme qui m'étonne moi-même. Il est vrai que l'érotisme latent n'est pas étranger à mon activité d'écrivain.

1^{ER} SEPTEMBRE 1976. Je suis de plus en plus rebelle au compte-rendu méthodique, préférant m'abandonner à un certain impressionnisme où seuls surgissent l'insolite, l'inattendu, le marginal.

25 SEPTEMBRE 1976. Je continue à jouer mon rôle de pensionné surmené en acceptant d'assister, en un mois, à trois congrès à l'étranger : Athènes, Belgrade, Venise... Pourrais-je mener tout cela à bonne fin ? À chaque jour — gagné sur l'éternité — suffit sa peine. Je vais à pas lents, obstinés, comme l'âne de mon meunier, jusqu'au jour où la fatigue me contraindra à m'arrêter. J'accueille chaque jour comme un sursis. Feignant de m'attacher à certains détails, je n'ai jamais été plus détaché de ce qui fait courir les hommes : l'argent, les vanités, la renommée. Pauvre joie de vivre !

25 OCTOBRE 1976. Jamais je n'aurai le temps de tout dire de mes pensées, de mes sensations, de ma progression dans la connaissance des êtres.

Jamais je n'ai été aussi passionné que depuis que je suis... pensionné.

Ma vie s'est multipliée sur un autre plan qui est celui de l'intensité intérieure. Je savoure toutes les minutes de mes journées, je me concentre pour m'épanouir plus librement. Tout cela devrait être dit dans *le Fils du Temple* dont je veux revoir le texte à loisir, malgré l'impatience de ma chère épouse dont je n'ai jamais été si proche. Elle aussi vit avec intensité.

15 NOVEMBRE 1976. Plus de vingt fois, j'ai remis *le Fils du Temple* sur le métier, et je trouve toujours des détails à corriger. Je supprime des mots inutiles ou je précise ma pensée. Ce livre de ma vie doit tendre à la perfection impossible.

17 DÉCEMBRE 1976. J'ai hâte d'en finir avec les travaux en cours (discours, notices, conférences) ou à entreprendre, pour reprendre *la Pierre et le Pain*. Le ferment est dans la pâte. Déjà le livre se gonfle de mille projets.

31 DÉCEMBRE 1976. Je préférerais toujours le journal intime, la chronique privée, à la fiction. Pour *Le fils du Temple*, je serai le seul à savoir tout ce que recouvre le manteau de Nathanaël. Roman historique ? Plus exactement l'histoire d'une âme qui se souvient.

1977

1^{ER} JANVIER 1977. Une année tournante s'ouvre pour moi : celle de mes septante ans. Une nouvelle étape dans cette Libération que fut la retraite. Je vais rentrer dans une semi clandestinité d'où je ne sortirai qu'avec *le Fils du Temple*. Des amis sont impatients de lire ce roman que je porte en moi depuis longtemps, depuis un demi-siècle... Ce livre va devoir affronter une critique méfiante. On est toujours prévenu contre un essayiste qui aborde la fiction. C'est de pied ferme que j'attends les objections, bien résolu à me défendre avec bec et ongles dans *la Pierre et le Pain* que j'ai hâte de reprendre au printemps. Vais-je encore tailler dans mon texte pour l'édulcorer, sinon le châtrer ?

13 JANVIER 1977. Je suis dans un état d'intense réceptivité. Excellente disposition pour modifier un des derniers chapitres de mon livre, au moment où le héros, rompant avec les recherches littéraires, relit son Journal et lui apporte d'ultimes retouches, — ce qui est exactement mon travail.

Bon exercice d'autocritique avec allusions aux passages supprimés.

Ne nous pressons pas. Au besoin, je ferai patienter l'éditeur. Je dois aller jusqu'au bout de l'exigence.

11 FÉVRIER 1977. L'insomnie m'impose son rythme inexorable : quatre heures de sommeil, et je me trouve aussi éveillé qu'en plein jour. Tant mieux, finalement, puisque cela me permet de noter quelques-unes des innombrables idées remuées hier au cours de ma conférence sur Montherlant et dans les conversations qui suivirent.

[...]

Je devrais être plus explicite dans les dernières pages du *Fils du Temple*. Mon héros trouve réellement dans l'acte d'écrire le moyen de faire triompher l'esprit sur la chair. Je reverrai mon texte dans ce sens puisque la publication du roman est retardée, sans déplaisir pour moi. Bien que déjà les idées se pressent dans ma tête pour *la Pierre et le Pain*. Je vis d'une manière intense, porté par mon passé, stimulé par les tâches urgentes, heureux d'accéder peu à peu à une maîtrise qui devrait me donner plus d'assurance.

13 FÉVRIER 1977. J'aurai passé ma vie à vouloir guérir de ma jeunesse, et je n'y suis nullement parvenu. À présent, je sais qu'il n'y a d'autre joie que celle d'aimer et d'être aimé dans le feu du désir partagé. Tout le reste n'est que jeu sordide, vain divertissement. Jamais je n'ai éprouvé, comme ce dimanche d'hiver, cette impression de l'inéluctable, cet épuisement des fins de course.

15 FÉVRIER 1977. En ces heures nocturnes où j'attends les premiers signes de l'aurore, je me compare au vieux Faust qui regrette sa jeunesse perdue au profit d'une science illusoire. Tous mes dimanches d'adolescent attardé penché sur des traités de philosophie au lieu de courir au plaisir.

2 MARS 1977. Je pense tout à coup à ma tante Delphine qui, au temps de mon adolescence tourmentée, a joué un certain rôle dans ma vie. Elle était sans doute amoureuse de moi comme les dames mûres troublées par les pubertés toutes neuves. Elle avait scandalisé la famille en disant qu'elle se ferait « sauter le caisson » quand elle en aurait assez de vivre. Elle a eu des revers de fortune et je ne sais plus si elle s'est suicidée. Il n'est plus personne qui pourrait me confirmer la chose. Et je me dis, avec une certaine stupéfaction, que cela n'a aucune importance, cette mort volontaire ou non. L'érosion du temps. L'indifférence des survivants. Seules importent les joies que l'on a données ; seuls comptent les moments de plaisir, les instants de bonheur.

29 MARS 1977. Revu, la nuit dernière, le chapitre Asmodée, dans *le Fils du Temple*. Quelques suppressions, mais aussi des additions, Asmodée étant celui qui parle et qui refuse d'écrire. Quelques variations sur *la parole est d'argent et le silence est d'or*. Les gens du moyen âge avaient-ils connaissance de cet adage qui nous vient peut-être des Anciens ? Peu importe.

Ils savaient le prix du silence. Ma conclusion à développer : Celui qui sait et ne dit rien l'emporte toujours sur celui qui parle.

3 AVRIL 1977. Pour écrire des variations sur le beau thème de la chaleur humaine, il faudrait partir de la chaleur du sein, de la tiédeur maternelle pour aboutir aux brûlures de la passion charnelle en passant par la fraternité d'armes, le coude à coude des amitiés adolescentes. Tous les mots en *eur* (chaleur, ferveur, ardeur, tiédeur) et en *nel* (maternel, paternel, fraternel, charnel, éternel).

11 AVRIL 1977. Quand, parvenu au soir de sa vie, un écrivain fait profession de sincérité absolue en décidant de tout dire, il provoque des critiques apitoyées. Les bons confrères disent qu'il vieillit, qu'il ne se contrôle plus, qu'il détruit son image de marque. Et cependant rien ne vaut cette vérité humaine de l'homme qui, brisant le carcan du conformisme, s'avise tout à coup qu'il lui reste peu de temps pour livrer enfin non pas le meilleur de lui-même mais le plus authentique, le plus profond, le plus charnel, le plus accordé à la chaleur du sang et du sperme, la seule chaleur qui ne trompe jamais.

16 AVRIL 1977. Je me suis laissé envahir par l'ombre du crépuscule, et je mesure l'inanité de ma vie. Sans doute j'ai eu une retraite heureuse, mais je suis acculé au vide. Relisant *le Fils du Temple*, je suis tenté de sabrer dans le texte plus encore que je ne l'ai fait. Qui comprendra ces allusions littéraires, scripturaires et autres ? Tout me paraît vain, ce soir. Aucune envie de lire quoi que ce soit. Tout se dérobe sous mes pieds : religion, littérature, amitiés. Il n'est personne à qui je puisse m'adresser aux heures de désarroi. Je suis horriblement seul avec mes pensées, avec mes nostalgies. J'ai

reclassé Hölderlin dans ma bibliothèque. Aucun livre ne m'attire. C'est la vacuité absolue. Je n'ai jamais connu cela.

4 MAI 1977. Après trois ans de travail, j'apporte les dernières retouches au *Fils du Temple* qui sera confié demain à l'imprimeur pour une remise de prix à l'éditeur. Il est temps que prenne fin ce labeur de Sisyphe, cette perpétuelle remise en question d'un texte allégé, émondé, édulcoré et, pour tout dire, émasculé. Ce roman restera le livre de ma vie, mais déjà s'opère une distanciation. Je ne renie rien d'essentiel, mais je m'éloigne de cette chronique privée où j'ai voulu mêler le présent et l'intemporel. J'ai hâte de faire table rase, de repartir à zéro pour *la Pierre et le Pain*.

9 MAI 1977. Y aura-t-il un lecteur sur cent pour comprendre que la scène la plus importante du *Fils du Temple*, c'est la dénudation de Paul de Souvré, le jour du solstice d'été ? Ce dépouillement est une révélation, le versant ésotérique de la montagne magique dont ma jeunesse n'a vu que le versant mystique.

12 MAI 1977. Marcel Moreau, dans *Sacre de la femme*, parle de l'instinct de rupture. Cet instinct m'aura suivi durant toute ma vie. Aujourd'hui encore, je suis tenté de jeter beaucoup de choses par-dessus bord. Besoin de faire le vide, recommencer à zéro, être libre de ses actes et de ses pensées.

15 JUIN 1977. Je voudrais user ce qui me reste de vie à plaider pour la liberté totale, pour l'émancipation par l'écriture, pour la sincérité absolue, mais la vérité est triste. Elle est gênante et on

continuera à l'éviter moins par conformisme que par besoin de sécurité. L'ignorance est sécurisante.

Je reste écartelé entre l'aspiration au silence et la nécessité de tout dire, de me délivrer par l'écriture. Je reste, malgré mes accès de sincérité, un Prométhée enchaîné. Il faudra que je me libère dans une *Lettre à Nathanaël* qui fermente en moi depuis quelque temps. Partir au loin, à Djerba ou ailleurs, avec un gros cahier que je remplirais en quinze jours de loisir. Un projet pour le printemps. Chasser de ma vie le conformisme.

21 JUIN 1977. Il m'arrive de m'abandonner aux mirages, d'accorder des vacances à mon esprit trop tendre. Mettre la raison en congé pour une heure, pour quelques minutes...

22 JUIN 1977. Ma vie est jalonnée de petits intersignes qui me composent une vie seconde. Que ferai-je d'une nouvelle moisson d'idées et d'images ?

Tout au plus un chapitre pour *la Pierre et le Pain*.

23 JUIN 1977. Si j'étais embastillé avec une rame de papier, j'écrirais des élucubrations qui iraient beaucoup plus loin que les romans du marquis de Sade. Il est donné à peu d'écrivains de confondre sperme et matière grise dans le même bouillonnement, dans la même coulée existentielle.

29 JUIN 1977. Plus j'avance en âge, plus le passé pèse sur mes épaules, alors que je croyais me décharger, une fois pour toutes, de ce fardeau. Je ne guérirai jamais de mon adolescence brimée,

défigurée par une religion qui ne parlait que de sacrifice, d'austérité, de pénitence.

10 JUILLET 1977. Je vis depuis quelque temps dans une intensité exceptionnelle d'idées et de sensations. Je savoure toutes les minutes qui passent en lançant mes derniers feux. Est-ce un paroxysme ? Je suis sur la corde raide, mettant mon cœur à l'épreuve, m'accordant des répit, ménageant des relais pour voir jusqu'où je pourrais aller trop loin dans l'alacrité intellectuelle, dans l'exaltation intérieure, dans le dédain des conventions.

14 JUILLET 1977. Replongé dans la *littérature personnelle* en vue du colloque sur le roman, je retrouve mon élément naturel, je nage avec allégresse, ravi d'être porté par un sujet qui me force à reconsidérer l'univers intérieur qui fut pour moi un océan bien plus qu'un aquarium.

19 JUILLET 1977. Je voudrais, avant de mourir, écrire un livre scandaleusement sincère où je ferais la synthèse de mes déchirements et de mes alternances. Courons au plus pressé qui est de mettre de l'ordre dans mes idées. Ranger ses pensées comme on range ses vêtements avant de se coucher, sans regretter le temps où chemise et slip volaient à travers la chambre dans l'impatience de la volupté. Celui qui a connu cette hâte, cette frénésie dans le désir de se mettre à nu, n'a pas vécu en vain.

22 JUILLET 1977. Je suis heureux comme je le fus rarement dans ma vie d'écrivain. Tout est encore possible si le temps de composer m'est imparti.

En attendant, je passe d'un leitmotiv à l'autre, sachant qu'une heure viendra où se créera l'harmonie, la progression wagnérienne, toujours montante mais jamais assouvie. L'essentiel est de garder cet appétit métaphysique ramené parfois à un mot très simple : le désir.

1^{ER} AOÛT 1977. Le réveil très matinal me projette parfois dans le cabinet du vieux docteur Faust troublé par l'aurore dont *les doigts de rose* évoquent la jeunesse perdue, inaccessible. C'est l'heure où Méphisto suscite les brûlantes nostalgies. Je pense à quelques écrivains rôtis par le soleil de la méridienne, harcelés par le démon de midi, qui ont plus ou moins rompu avec leurs antécédents d'hommes bien-pensants pour s'abandonner à la luxure. Tout s'est passé, pour eux, comme si une longue contrainte avait préparé un regain de sexualité débridée, tandis que leurs amis et leurs lecteurs se voilent la face.

6 AOÛT 1977. Notre vie se passe à établir des compromis entre, d'une part, les traditions, les conventions, le conformisme, les préjugés, les tabous, la rigueur, et, d'autre part, la fantaisie, les coups de folie, la libération sexuelle, les jouissances furtives, l'insouciance, le *carpe diem*, les formes secrètes de la contestation permanente. Se maintenir en état de refus intérieur jusqu'à l'heure du suprême acquiescement, quand il faudra rendre les armes et se résigner à disparaître de la scène du monde.

9 SEPTEMBRE 1977. Funérailles d'un poète où écrivains et politiciens fraternisaient dans une débauche de fleurs et autour d'une table de libre-service où trônait ce que l'hôte d'avant-hier appelait *la tarte du village*. On vida quelques bouteilles à la santé du mort. Surpris la fille du défunt caressant la joue d'une amie ou d'un écrivain. Je sais d'expérience que le deuil éveille le désir de toucher un être vivant. D'où les étreintes, les embrassades et même, dans les extrêmes, des poussées de sexualité, comme dans les abris, sous les bombardements.

[...]

D'après les savants, le sommeil n'apporte pas de repos quand le dormeur ne rêve pas. De même les esprits inquiets d'aujourd'hui sont-ils agités parce qu'ils n'ont pas leur ration normale de beauté. Le rêve serait indispensable à la vie de l'esprit comme à celle du corps, le rêve étant, par exemple, la part de la beauté, l'art.

13 SEPTEMBRE 1977. Jusqu'à la fin, je serai partagé entre la réserve et une sincérité totale qui pourrait aller jusqu'au cynisme. Tout démythifier d'un coup ? J'ai besoin du mythe, non comme de pain, mais comme de sel. C'est peut-être la seule forme de sacré qui me reste.

[...]

Je termine ce cahier en plein exercice, dans le tohu-bohu de la rentrée littéraire. À mesure que j'avance vers la mort, le besoin d'écrire se fait plus pressant. La hâte de tout dire, comme si l'essentiel restait à découvrir. Je n'ai répandu dans mes écrits que des parcelles de vérité.

Il faudrait faire la synthèse, et j'en suis encore au stade des découvertes. Je me baigne encore dans l'illogisme. Depuis quelque temps, mon aventure intérieure prend une orientation nouvelle, mais je ne sais vers quel cap.

24 SEPTEMBRE 1977. Si je songe à tout ce que je voudrais dire à des jeunes à propos de mon livre, je m'aperçois qu'il s'agit d'une remise en question de la condition d'écrivain, de la confession littéraire, du roman-journal, etc.

Je devrais même frôler la métaphysique du langage, tout en songeant — sans aborder le problème — à une métaphysique de l'érotisme.

2 OCTOBRE 1977. En vingt ans, aurai-je atteint, par mes articles quasi quotidiens, un million de lecteurs ? J'en doute. Mais que reste-t-il de cela dans la mémoire de mes contemporains ? L'essentiel, c'est d'avoir semé.

De temps en temps, un témoignage m'est donné. Mais les témoins meurent l'un après l'autre. Voilà une excellente méditation sur le *Vanitas vanitatum*. Il me suffit d'avoir touché quelques centaines d'esprits, de les avoir initiés, guidés, enrichis spirituellement. Ma vie n'aura pas été inutile si le message est transmis. Aucune adhésion ne m'est plus précieuse que celle de quelques jeunes qui prennent la peine de me lire à fond.

9 OCTOBRE 1977. Je songe à un nouveau Journal imaginaire où, une fois de plus, je tenterais de tout dire, sachant fort bien que je me heurte sans cesse au mur de l'indicible. Pourquoi ai-je le

sentiment que je commence seulement à écrire ? Que je n'ai rien dit d'essentiel, alors que mes deux derniers livres sont testamentaires, en attendant *la Pierre et le Pain* ? J'ai hâte de reprendre cet ouvrage, cette *lutte finale*.

27 NOVEMBRE 1977. Déposer sa griffe... L'écriture est tout à la fois égratignure et caresse. En amour, on rentre ses griffes pour faire patte de velours. Mais il m'arrive d'être toutes griffes dehors quand je veux défendre ce que je tiens pour l'essentiel... et qui varie selon mon humeur.

6 DÉCEMBRE 1977. En cette Saint-Nicolas, ma mère aurait nonante-neuf ans. Cette fête des enfants m'indispose. Elle évoque ma crédulité, ma déception le jour où je fus désabusé. J'ai horreur de la féerie, de la barbe en ouate de Saint Nicolas, etc. La fantasmagorie de Père Noël, tout ce folklore dont se délectent les simples... Pour avoir été trop naïf, je suis aujourd'hui sceptique, cynique, iconoclaste.

18 DÉCEMBRE 1977. À présent que *le Fils du Temple* est en librairie, je me sens délivré. Je vais reprendre *la Pierre et le Pain* pour mon « entraînement », mais je n'aurai aucune hâte de publier encore. Il faut d'abord faire le vide en moi et autour de moi (le fatras de mes archives et de mes dossiers documentaires...) Qu'ai-je besoin de ces remparts de l'écriture, de ces murailles ? Je dois compter avec un tumulte intérieur que j'entends apaiser peu à peu. Trouver de nouvelles raisons de vivre. Mettre de l'ordre dans mes pensées, tout en savourant l'instant qui passe. Encore un instant de

bonheur... La joie secrète de survivre et de s'inscrire peu à peu dans la durée, tout en sachant fort bien que rien n'est plus relatif que la renommée.

1978

1ER JANVIER 1978. Où est le temps où le passage d'une année à l'autre m'inspirait des résolutions, de hautes pensées, des projets ? Je n'éprouve qu'une impression de vacuité. La fuite du temps me donne une sorte de vertige. Je savoure la minute qui passe. Je ne ferai pas un bilan qui serait un constat de faillite. Le seul élément positif au seuil de l'an nouveau : *le Fils du Temple* est né. Il affronte la critique. Et surtout : il laisse le champ libre à ce qui va suivre : *la Pierre et le Pain*. Je ne serai nullement pressé de mener à bonne fin ce nouveau livre qui étalera mes contradictions, mes nostalgies, mes repentirs beaucoup plus que mes espoirs. *Le Fils du Temple* met fin à tel débat intérieur où un certain passé ne cessait de me hanter. Je me suis délivré de mes fantasmes sans avoir conquis pour autant une inaccessible sérénité.

17 JANVIER 1978. Dans *la Pierre et le Pain*, un chapitre devra être réservé au sacré en glosant autour de la conclusion de mon essai sur Montherlant : Tirer le sacré de soi-même. Le sacré peut aussi sortir de l'être humain seul ou des relations de l'être avec l'être.

Ceci est de plus en plus important à mes yeux. Mes relations avec mon filleul relèvent du sacré parce que celui-ci naît de l'amour, une fois franchi le seuil de la crainte. Quand il n'y a plus de méfiance mutuelle entre eux, les êtres qui s'aiment sacralisent tout ce qui les unit. De jour en jour, je me détache des préjugés qui m'ont entravé pendant toute ma vie pour accéder à un nouveau savoir, grâce à des opérations mystérieuses.

26 FÉVRIER 1978. Beaucoup travaillé à *la Pierre et le pain*, classant mes notes, développant certains thèmes. Mais il faudra revoir, de fond en comble, les chapitres du critique littéraire. Ce qui m'importe, par exemple, à propos de Bernanos, ce n'est pas ce que je pensais, il y a cinquante ans, mais ce que je discerne mieux aujourd'hui, avec le recul : une démonologie médiévale. Bernanos était un homme du moyen âge, comme je le fus dans ma jeunesse. L'heure est venue de faire le bilan.

21 MARS 1978. Ma vie secrète est à ce point intense que mon esprit bouillonne sans cesse. Comme cela coïncide avec une grande activité extérieure (travaux à terminer, réponse au courrier toujours abondant, réunions littéraires, obligations professionnelles), je n'ai pas le temps de noter tout ce qui me passe par la tête et par le cœur.

15 AVRIL 1978. Cette impression de n'avoir pas dit l'essentiel ne cesse de me hanter. Un projet absurde : récrire *le Fils du Temple* pour moi seul, de mon vivant ; pour mes proches et quelques intimes après ma mort. Aurais-je le temps de rassembler les

matériaux dédaignés jusqu'ici, les pierres rejetées par le bâtisseur du Temple ?

[...]

Joseph Delteil vient de mourir. Encore une figure d'écrivain qui hanta ma jeunesse. Je relis *Sur le fleuve Amour* que je découvrais dans la bibliothèque du camp de Beverloo, à la fin de mon service militaire. J'admire cet écrivain marginal, coruscant, très proche d'Henry Miller dont il n'eut pas les audaces, malgré un pansexualisme qui préluait à la libération dont nous sommes les bénéficiaires tardifs. C'est grâce à cette libération que j'ai pu écrire *le Fils du Temple*. J'en suis encore à regretter mes timidités de plume. J'aurais dû développer les amours de Nathanaël et d'Anne, parler de la tache de sperme sur le linceul du lit défait où les mouches s'agglutinent, avides de pomper la force éjaculée par le héros, etc.

25 MAI 1978. J'ai beau accumuler la fatigue, supprimer la sieste et me coucher tard, après quatre heures de sommeil, je m'éveille et retrouve mes fantasmes familiers. Cette nuit, j'ai évoqué le jour où, la mort dans l'âme, j'ai supprimé des pages entières du *Fils du Temple*. J'ai châtré Nathanaël et je ne m'en console pas. Depuis lors, des conversations avec des jeunes gens m'ont confirmé dans l'idée qu'il faut tout dire, désormais, si l'on veut accéder à la vérité humaine.

9 JUIN 1978. Me voici obsédé par l'idée d'écrire le *Journal d'Alcobaça*. Il me faudrait le calme, la liberté d'esprit. Il me faudra

conquérir cette liberté sur le sommeil. Ce sera mon vrai livre nocturne.

27 JUIN 1978. Est-ce le déclin de mes facultés intellectuelles ou une lassitude saisonnière, une fatigue temporaire ? Pendant trois soirées consécutives, j'ai regardé la télévision. Je me suis surpris à prendre intérêt à la finale d'une compétition que je fuis habituellement. Attiré par un quadrille des lanciers qui me reportait à ma jeunesse, j'ai pris plaisir à voir défiler de jolies filles en maillot, etc. Le lendemain, j'ai été pris par l'action des *Révoltés du Bounty* avec un Marlon Brando très jeune, plus supportable.

Enfin j'ai suivi sans ennui les dernières phases de la Coupe du monde de football où les Argentins l'ont emporté sur les Hollandais à Buenos Aires. La tentation de la facilité, du farniente. Au lieu de me plonger dans mon travail sur l'Apocalypse.

26 JUILLET 1978. J'ai sacrifié beaucoup de livres en mettant de l'ordre dans ma bibliothèque. Des ouvrages non coupés, accumulés en vue d'études problématiques. Et tous ces recueils poétiques écoeurants de banalité à côté d'essais illisibles. J'éprouve une telle lassitude que je ne parviens pas même à expédier les affaires courantes. Point mort, sans élan, sans regret. N'attendre plus rien de la vie. Prolonger le sursis. Je voudrais aller me cacher dans un pays perdu avec de quoi écrire. Je rédigerais ce *Journal d'Alcobaça* auquel je songe comme à l'ultime chant du cygne.

En finir avec cette aventure toujours recommencée.

27 JUILLET 1978. Ce que je redoute par-dessus tout, c'est l'endurcissement du cœur. Cette indifférence au bien et au mal qui nous enferme dans l'apathie. Régler avec une rigueur sans défauts notre triple appétit : la faim métaphysique, le désir sexuel, le besoin de manger. Trois appétences qui se confondent avec l'élan vital. Cette nuit, tout s'est passé comme si la passion de l'encre allait brusquement s'éteindre en moi, comme une lampe sans huile. Je n'ai même pas le courage de relire *L'Écriture et l'Amour*.

Tout cela me paraît vain. Ma solitude est atroce et elle me fortifie. Je me raidis dans l'impuissance à sortir de moi. Si j'éprouvais le moindre orgueil, ce serait une attitude luciférienne, mais je m'humilie à l'extrême. Sur le plan littéraire, garder la conscience de ses limites. Écrirais-je ce *Journal d'Alcobaça* auquel je songe de plus en plus ? Ce serait le suprême engagement. Il faudrait donner au livre une dimension métaphysique.

En suis-je encore capable à l'heure où la vieillesse risque d'alourdir mon esprit comme elle pèse sur le corps ? Je ne sais où je vais. Pour entreprendre une nouvelle confession, il faudrait tout à la fois du courage et des larmes.

3 AOÛT 1978. L'œuvre en gestation bouillonne en moi. Je prépare le cadre historique. Les idées affluent. Mon héros a la nostalgie de Paris où il reviendra. L'œuvre de Dante le conduit à un certain ésotérisme.

5 AOÛT 1978. Je me suis réveillé en sursaut : j'avais trouvé le début du *Journal d'Alcobaça*. Je me suis levé. Il me fallait du papier ligné

et ma plus belle plume pour écrire ceci : C'en est fait : je suis un Autre. Le rêve est réalité, etc. La suite à l'écran... de mon imagination.

10 AOÛT 1978. Au soir de ma vie, je fais le bilan de tout ce que l'existence m'a apporté. Récapitulant mes instants de bonheur, je note, tout d'abord, la joie de découvrir le monde. De l'Islande au Sénégal, des Bahamas au Proche-Orient, j'ai admiré d'innombrables paysages qui s'accordaient à mes états d'âme, tandis que les musées de peinture m'offraient des milliers de tableaux qui étaient autant de petits écrans pour la projection de mes fantasmes. Et que dire des statues frôlées et embrassées du regard. L'univers des livres m'a procuré plus de dépaysements encore.

De la Bible au *Journal* de Julien Green, les chemins de l'écriture m'ont conduit tantôt vers un paradis, tantôt vers un enfer plus évocateurs que *la Divine comédie*.

Cependant, je place au-dessus de tous mes plaisirs ce que j'appellerai la rencontre de l'autre. Chaque fois qu'un homme, une femme, un adolescent ou une jeune fille m'ont fait entrevoir leurs idées les plus secrètes, leurs sentiments les plus cachés, leurs désirs inavoués jusque-là, j'ai ressenti une délectation bouleversante. Notre sensibilité est une ingénue libertine qui vagabonde au gré du caprice. Baisers et caresses ne sont que les signes d'une vie profonde où l'alchimie amoureuse nous transmue en un être différent, plus sincère, plus vrai que la personne répondant au signalement de notre état civil. C'est la rencontre de l'autre qui est

en nous et qui nous aide à multiplier la vie, à la changer, comme fait le rêve dans le mystère des nuits.

12 AOÛT 1978. Je songe de plus en plus au livre à écrire pour faire suite au *Fils du Temple*. Vers la fin de son noviciat, le frère Nathanaël s'apercevra qu'il s'est fourvoyé. Pour sauver la face, il se fera envoyer en Avignon où il reprendra sa vie laïque tout en restant attaché à la Curie. Il se plongera alors dans *la Divine comédie*, se liera d'amitié avec Pétrarque, connaîtra Laure, aura une maîtresse et se lancera dans l'ésotérisme. Vers la fin, il hésitera encore entre la chartreuse et le mont Athos pour une nouvelle conversion. Tout cela me paraît plausible, défendable.

16 AOÛT 1978. Ma vie n'aura été que le prélude d'une symphonie inachevée. Tout devrait recommencer pour moi avec des données nouvelles.

Je pourrais écrire un livre en partant des symboles bibliques. Je vais tenter l'aventure en prêtant mon propos à Nathanaël redevenu Paul de Souvré. Acceptera-t-on ces changements d'identité ? Ce sont les signes d'une perpétuelle duplicité. Caïn et Abel, Jacob et l'Ange, David et Goliath. Tous les couples masculins de l'histoire et de la légende accourent pour m'inspirer. Inépuisables sources de l'abîme qui provoquent le Déluge. L'imagination des hommes submerge la Création.

4 SEPTEMBRE 1978. Je passe quasi sans transition d'un état dépressif à une exaltation éphémère et factice. Si mon travail de

romancier s'en trouvait stimulé, je m'en réjouirais, mais je reste au bord d'un certain désespoir.

9 SEPTEMBRE 1978. Je suis repris par ma vie profonde, ma vraie vie qui est de méditer, de projeter, de mûrir encore parmi les fruits verts dont l'acidité agace les dents. Je revis ma jeunesse en pénétrant dans l'univers de quelques êtres chers dont les confidences stimulent la pensée et maintiennent en moi un mystérieux tonus intemporel.

14 SEPTEMBRE 1978. Quel était ce beau visage qui, dans mon rêve, tendait vers moi une bouche avide. J'avais beau parler en suivant je ne sais quelle idée. C'est en vain que je multipliais les mots pour conjurer le désir : je n'avais d'yeux que pour ces lèvres entrouvertes où frétillait une langue impatiente de me répondre à sa manière. Une fois encore — et il en sera ainsi jusqu'à la fin — je me trouvais hors du temps, en ce royaume secret auquel je donnerais volontiers le nom d'Utopie. Le pays de nulle part où se réalisent tous les possibles. Mes rêves me sont plus chers que mes souvenirs.

[...]

Il y a cinquante-cinq ans, j'avais seize ans, et j'allais devenir Nathanaël. Aujourd'hui, je reste, au fond de mon cœur, l'adolescent insatiable, reclus dans ses pensées, conduit par l'idée fixe de changer la vie, pour se réaliser dans un idéal inaccessible.

15 SEPTEMBRE 1978. Je continue à vivre merveilleusement, dangereusement aussi, en porte-à-faux entre un passé renié et un

avenir incertain. Chaque jour qui se lève est une victoire sur le néant. J'ai besoin de sentir vibrer les êtres, frémir les âmes sous l'enveloppe de chair. (Voilà une phrase que je puis prêter à Nathanaël.)

22 SEPTEMBRE 1978. Chaque fois qu'une personne me fait une confidence d'ordre sexuel, c'est une revanche que je prends sur un passé conformiste, puritain, ridicule.

11 OCTOBRE 1978. Détestable cauchemar. Je suis enfermé, avec des notables, dans une sorte de salon où nos bourreaux (allemands ?) s'efforcent, en douceur, de nous arracher des secrets. Or, je porte, dans la poche gauche de mon pantalon, une lettre compromettante que je voudrais avaler au moment du repas à venir. Mais un des fouilleurs, en me palpant, met la main sur le papier litigieux. Je me réveille aussitôt, grâce à ce pouvoir que j'ai parfois, en rêve, de faire cesser le psychodrame en tournant le bouton. Il m'est arrivé, maintes fois, d'échapper ainsi aux fantasmes par un effort de volonté. Je n'ai jamais approfondi ce phénomène mystérieux d'évasion onirique. Je coupe l'image en me disant : « Ce serait trop horrible. »

24 OCTOBRE 1978. Noté une idée qui m'est venue brusquement : Nous ne sommes pas des pierres ; nous sommes des pains, longuement pétris par les mythes, par le passé, et chacun de nous peut se donner en nourriture. Sinon il se pétrifie. J'ajouterai cela à *l'Écriture et l'Amour*. Je vois peu à peu se dessiner le plan de mon

livre. Mais comment trouver le temps et le calme nécessaires pour rassembler les matériaux et construire la fondation ?

IER NOVEMBRE 1978. Le rêve traduit notre vérité profonde sans la trahir. On ne peut contester ce principe premier de la psychanalyse. Peut-on se psychanalyser soi-même ? Oui, à condition de pratiquer — consciemment ou non — l'introspection. Depuis Socrate, les hommes n'ont cessé de s'interroger, de s'analyser, de se chercher dans les profondeurs de l'être.

Il faudrait même remonter à l'Ancien Testament (*l'Ecclésiaste, Job, les psaumes de David*) pour inventorier les moyens d'introspection. Toutefois, quelques mots sincères, proférés en confiance, découvrent une vérité profonde qu'on ne trouve pas dans les livres de jadis et de naguère. Même un écrivain d'aujourd'hui, comme Julien Green, joue avec sa propre vérité et avec les sincérités successives.

5 NOVEMBRE 1978. Je reprends enfin le *Journal d'Alcobaça*. Je dois me prouver à moi-même que ce nouveau livre doit être écrit pour me réaliser et me justifier. Toutes les tentations de l'âge mûr doivent être évoquées avant la montée finale. Convergence de tous les thèmes ascensionnels.

19 NOVEMBRE 1978. J'écris beaucoup moins dans mon Journal depuis quelque temps. Trop de menus travaux qui grignotent les loisirs. En outre, je réserve la nuit à la composition de mon nouveau roman. Je redeviens Nathanaël et Paul de Souvré, si bien

que je transpose immédiatement au quatorzième siècle les idées et les sentiments qui suscitent des réflexions écrites.

23 NOVEMBRE 1978. La seconde partie de mon roman *le Fils du Temple* sera un exercice de culture psychique. Au monastère d'Alcobaça, à l'université de Bologne, dans l'Avignon des papes, au mont Athos, mon héros cherchera sa vérité profonde, dans la foulée de Dante, de Pétrarque. Le loisir me manque pour noter toutes idées qui me viennent... à contretemps.

3 DÉCEMBRE 1978. Un de ces dimanches paisibles où l'inspiration coule à flots pour mon roman. Je ne cesse d'écrire, de me corriger avec d'absurdes scrupules, parfois, sur l'orthographe d'un mot, ce qui me force à feuilleter le dictionnaire... où il y a toujours à glaner. Ma bibliothèque est vivante et vibrante. Je vis à l'unisson de milliers d'écrivains qui ont connu, comme moi, la joie de penser, le plaisir de chercher, la passion de dire. Quelle revanche sur la journée d'hier où j'ai été contraint d'écouter, à longueur de journée, des discours qui ne m'intéressaient en rien !

17 DÉCEMBRE 1978. Un courrier abondant, des lectures urgentes mangent tout mon loisir. Je n'ai même plus le temps de penser, de vivre selon l'esprit. J'attends l'heure de grâce, la minute de vérité, la seconde d'illumination.

1979

6 FÉVRIER 1979. J'écris une lettre à Maud Frère qui a été frappée par le *sacrifice de la rose*, à la page 21 du *Fils du Temple*. En remuant ces souvenirs, l'idée m'est venue d'écrire un récit autobiographique où je rassemblerais tout ce qui, dans ma vie, est relatif à la rose, en y ajoutant des allusions littéraires : Gide taillant des rosiers et Rilke mourant de la piqûre d'une rose. Sans oublier Saadi et la rose d'automne plus qu'une autre exquise. Des roses d'Ispahan (que chantait ma sœur) aux roses de Picardie (une autre chanson de ma jeunesse), un accompagnement musical escorterait mes souvenirs.

24 MAI 1979. Ma montre s'arrête souvent à 10 h 25 du soir. L'idée me vient que je mourrai un soir, à 10 h 25. Sans doute suis-je sous l'effet d'une lecture déplaisante. Le fantastique m'ennuie, et j'ai horreur du non-sens. Je suis un rêveur réaliste, marginal mais accroché au tangible, épris de sensations, à condition que le charnel y soit impliqué. La peur gratuite me déplaît. Je déteste l'absurde. La vie est trop courte pour m'égarer dans l'impossible.

31 MAI 1979. L'idée m'est venue de rédiger une longue note, très personnelle, impubliable, sur l'érotisme au cinéma, prélude à une étude plus longue sur l'érotisme en général. En faisant intervenir la libido, on peut cerner de plus près une notion apparemment insaisissable. Il est bon pour mon tonus que ces questions me préoccupent encore au point de me passionner. Le jour où je passerai de l'érotisme cérébral à l'ascèse, au repli sur des positions plus conformes au troisième âge, c'en sera fait de mon alacrité intérieure. Je ne pourrai jamais retourner à une littérature édifiante et pontifiante qui faisait florès dans ma jeunesse.

8 JUILLET 1979. Ma vie profonde multiplie les ruissellements souterrains dont la source est toujours l'érotisme. Le jour où cette fontaine sera à sec, je n'aurai presque plus rien à dire. Ma vie sera finie, car l'écriture elle-même ne pourra plus la prolonger. J'ai entrepris de relire *l'Abécédaire du meunier* pour éviter les doublons dans *la Pierre et le Pain*. J'ai éprouvé tout d'abord la complaisance du créateur trouvant que tout cela était bon puis un certain ennui incoercible qui me contraint à fermer le livre avec agacement.

16 JUILLET 1979. J'écris à un lecteur fidèle : « L'essentiel n'est pas d'être aimé mais d'aimer, d'être porté par un désir fou qui devient source d'exaltation. » Propos de vieillard, peut-être. Dans mon adolescence et ma jeunesse, je voulais être aimé pour moi-même. C'était du narcissisme. Ma lettre fait allusion au bouleversement que fut pour moi le service militaire : une expérience de libération intérieure. J'écris aussi : « Si j'ai gardé une jeunesse qui surprend mes proches et mes amis, c'est que j'ai eu la chance de rencontrer

des êtres un peu marginaux qui ont gardé en eux le don d'enfance, la fougue adolescente qui peut se transmuier en appétit métaphysique, en élévations mystiques ou en pulsions érotiques. »

24 JUILLET 1979. En quête de pain à la boulangerie de Rosières, je suis revenu par les étangs. Pendant toute ma promenade, je n'ai pas rencontré un seul être humain, et j'en étais ravi. Du coup, j'ai adressé quelques mots à un cheval, près du manège du moulin, ce qui lui a fait dresser une oreille. Mon pas sonore sur les vieux pavés a fait aboyer les chiens. Peu de chants d'oiseaux en ce juillet glacé comme un février ou un novembre. Été pourri, et peu d'espoir d'aller encore vers les terres de soleil. Une seule évasion : le travail opiniâtre. Jamais je n'ai eu un tel entrain.

Le cerveau bouillonne et le cœur se tait, interdit.

30 JUILLET 1979. Mon cycle de sommeil est actuellement de trois heures quand j'ai fait une sieste la veille. Cette nuit, j'ai rêvé que j'étais injustement soupçonné d'entretenir une amitié particulière dans je ne sais quelle communauté qui pourrait être un collègue. Je me livrais à une telle dialectique pour me défendre que je me suis éveillé brusquement avec l'intention de me servir de tout cela pour mon roman. Ce qui importe, c'est de tirer du fonds de soi-même la vérité qui dort.

31 JUILLET 1979. Je n'ai même pas le temps de penser à l'art de vieillir.

Les tâches s'accumulent au fur et à mesure que je déblaie le terrain. Vers le soir, j'ai repris le *Journal de Bologne*. Aussitôt, j'ai

retrouvé ma sérénité. Je ne me trouve bien qu'avec Nathanaël, mon double plus que fraternel puisque nous finissons par nous confondre. Je suis vraiment un homme du quatorzième siècle aimant les vieux livres et les vieux amis, mais gardant sa jeunesse de cœur. Parfois la lourdeur de mon corps perclus me fige dans l'inertie, mais aussitôt l'esprit me soulève et m'emporte.

Le contact avec les jeunes attise en moi la flamme de l'adolescence, prolongée d'une manière outrageante... Je viens de transcrire une phrase du *Journal de Bologne*. Ainsi ma vie multipliée m'emplit d'une joie secrète. J'ose à peine avouer que je suis heureux malgré les déboires, les déconvenues, les agacements, les impatiences, les nostalgies qui tissent la toile bise où se drape le troisième âge comme dans un linceul.

1^{ER} AOÛT 1979. Je savoure les petites joies qui passent à ma portée. J'embrasse du regard toutes les beautés (humaines, végétales, voire animales quand il s'agit d'oiseaux) qui s'offrent à ma vue. L'appétit de vivre peut conduire à la *grande bouffe*, mais un reste de sagesse m'impose des restrictions salutaires. Désormais, pour moi, vivre c'est écrire. Une seule idée en tête pour me stimuler et me soutenir : mener à bonne fin les nouvelles aventures de Paul de Souvré. Le *Journal d'Alcobaça* est aujourd'hui terminé. Et le *Journal de Bologne* progresse à grands pas.

2 AOÛT 1979. L'âge n'a pas émoussé ma faculté d'aimer. D'autre part, mon pouvoir de mépriser est également intact. Je ne suis pas de ces vieillards résignés qui acceptent tout avec indifférence, prêts à toutes les concessions. Sans doute la philosophie me dicte-

t-elle les principes d'une sagesse élémentaire, mais je réagis comme autrefois contre la veulerie, la médiocrité, la mesquinerie et le mauvais goût. Toujours sensible au ridicule, j'ai encore des colères rentrées, — ce qui est néfaste pour le rythme cardiaque.

2 AOÛT 1979. Enfin une journée comme je les aime : du soleil, du silence, pas de courrier, des chants d'oiseaux, l'illusion du loisir absolu.

(Même jour, 11 h du soir.) Le loisir absolu ne me convient pas. Après des semaines très laborieuses, je me trouve brusquement, ce soir, dans un état d'atonie. Pas la moindre envie de poursuivre le *Journal de Bologne*. Même *la Pierre et le Pain* me laisse un arrière-goût d'amertume. Que vaut ce livre étiré pendant tant d'années pour aboutir à 200 pages. Personne ne me le dira. Qui lit encore avec une attention soutenue, la plume à la main ? J'attends les critiques.

7 AOÛT 1979. Impression de vacuité. Le vide... Mais comment le remplir ? Tout travail littéraire m'est devenu pensum. Je flotte entre le spirituel et le temporel.

17 AOÛT 1979. Triant des notes prises en vue de mon travail sur l'Apocalypse, je retrouve quelques textes dignes d'être sauvés, mais ne vaut-il pas mieux s'asseoir au bord du fleuve de la vie pour le regarder couler ?

18 AOÛT 1979. Pour la première fois depuis que j'ai commencé *le Fils du Temple*, je me pose la question quasi existentielle : Ne devrais-je pas renoncer définitivement à un moyen âge qui m'obsède ?

27 AOÛT 1979. Passé une semaine à détruire ou classer des centaines de lettres. J'ai relu ainsi des fragments d'une chronique... non écrite. Beaucoup de lettres auraient pu faire l'objet d'un ultime commentaire avant leur destruction. La vie est trop courte, et jamais je n'aurai le temps de tout dire. Je m'attache uniquement à sauver l'essentiel.

19 SEPTEMBRE 1979. Je dois conquérir à petits coups ma liberté absolue de dire. Aller jusqu'au bout dans la connivence, en me jouant, sans pontifier, sans dogmatiser.

14 OCTOBRE 1979. J'ai créé le personnage de Nathanaël en réglant ses pas et ses attitudes sur ma vie antérieure. L'impulsion créatrice nous vient des souvenirs.

19 OCTOBRE 1979. Il y aurait un livre à écrire sur la magie de l'adolescence ; la magie collégienne de Montherlant n'en serait qu'un chapitre. L'histoire souterraine de l'humanité repose sur la magie de l'adolescence. Telle est la thèse que je développerais volontiers si le sursis où je suis se prolongeait. *Le Fils du Temple* (et sa suite) n'est, en somme, que le roman de cette histoire souterraine.

20 OCTOBRE 1979. La nuit aura été, la vie durant, ma meilleure collaboratrice.

24 OCTOBRE 1979. Une relecture de *la Pierre et le Pain* me fait mesurer les insuffisances de certains passages que je récris infatigablement, au risque de me répéter.

14 NOVEMBRE 1979. Depuis quelque temps, je suis entré dans la période la plus riche de ma vie. Jamais je n'ai vécu dans une pareille plénitude.

26 NOVEMBRE 1979. Je savoure la vie à petites gorgées. Le simple bonheur d'exister. Grand nettoyage par le vide : destruction des archives, etc. Parvenir à un certain dépouillement.

27 NOVEMBRE 1979. Me voici parvenu à un nouveau tournant de ma vie. Je suis un Autre, du fait que je suis prêt à renier tout ce que j'ai écrit jusqu'ici pour aborder des terres vierges, celles où il n'y aurait d'autre loi que celle du bon plaisir. Avec quelle allégresse, je détruis de vieux papiers conservés depuis tant d'années. Plus que jamais, j'ai la passion de l'encre, la fièvre d'écrire parce que je suis bouillonnant d'idées, frémissant de sensations nouvelles. Je découvre l'autre face de la Lune, la part magique de l'univers intérieur. Il m'arrive de baiser les fesses de l'Ange de l'Apocalypse, pour marquer ma nouvelle identité. Je rêve chaque nuit, hanté encore par le journalisme, par le monde ferroviaire, par une Comédie humaine sans paradis, le purgatoire se confondant avec l'enfer. Jamais je n'ai été porté, comme je le

suis aujourd'hui, par le Désir de tout savoir de la vie souterraine des hommes. C'est la seule réalité.

Tout le reste est préjugés, conformisme, conventions, et j'en souffre à en mourir.

18 DÉCEMBRE 1979. Jamais je ne me suis senti aussi seul, aussi vide. Tous les livres me tombent des mains. Mes propres écrits me dégoûtent. Anorexie spirituelle. Inappétence charnelle. Il ne me reste rien. Je n'ai même pas le confident qui pourrait tromper ma faim de dire. L'écriture elle-même ne pourra-t-elle me sauver ? J'ai envie de saccager mes inédits. Je n'attends plus rien de personne. Une lueur : l'évasion vers Rhodes. Mais vais-je emporter un manuscrit commencé ? Je n'en ai nulle envie. Nausée d'âme.

20 DÉCEMBRE 1979. Bien que la vie me réserve encore de petites joies fugaces (une lettre confiante, le sourire d'un être aimé, la découverte d'un texte en accord avec mes pensées, un rayon de soleil accueilli comme le présage du printemps), je suis encore dans un creux d'atonie, cherchant à m'accrocher à une épave, à un rocher, au corps d'un sauveteur pour conjurer le naufrage, pour échapper à la mort spirituelle qui me guette.

Il est temps que j'écrive ce *Petit traité de la solitude* auquel je songe depuis longtemps. Je partirais de mon enfance, des séjours chez ma grand-mère paternelle, puis des soirées studieuses dans ma chambre de jeune homme.

21 DÉCEMBRE 1979. Solstice d'hiver... Tout mon être est tendu vers la lumière, vers les gouttes de clarté distillées, chaque jour, par la clepsydre du temps.

[...]

Ma vie seconde ? Des rêves où reviennent, d'une manière cyclique, les mêmes fantasmes : rendez-vous manqués, longues attentes dans les gares où je rate la correspondance des trains, Paris où je me perds parce que la configuration est insolite, bouleversée, etc.

1980

28 FÉVRIER 1980. Rentré de Grèce depuis quelques jours, j'attends que se décantent les impressions que m'a laissées l'île de Rhodes. Ce journal n'est pas un carnet de voyage. Seules comptent, à mes yeux, les images qui surnagent sur la mer de l'oubli.

22 AVRIL 1980. Plus d'un mois sans écrire une ligne dans ce Journal. Ce long silence est dû à une atonie latente. L'autre jour, à Bruxelles, j'ai connu le supplice atroce de la nuit blanche. Aujourd'hui, je me trouve déprimé par un cauchemar : je suis retenu de force dans un couvent dont j'essaie de m'évader. L'écriture semble avoir perdu pour moi son pouvoir rédempteur. À quoi bon écrire ? Vaine déploration sur moi-même et sur cette époque néo-vespasienne. *Pouah !*

25 MAI 1980. Être heureux... Je n'en vois pas la nécessité. J'ai éprouvé, durant ma vie, de vives satisfactions, de grandes joies, des plaisirs furtifs.

Le bonheur ne se mesure que par des instants fugitifs. Triste bilan. Évidemment, si je me compare aux sans-logis, aux affamés, aux sinistrés, aux prisonniers, aux indigents, aux malades, aux perclus, aux traqués, aux esseulés, aux... défunts, je suis heureux.

24 JUIN 1980. La Saint-Jean d'été dans un climat quasi hivernal ! Le froid m'empêche de travailler en toute liberté, alors que j'ai repris goût aux recherches.

30 JUIN 1980. Ayant achevé la correction des épreuves de *la Pierre et le Pain*, je mets un peu d'ordre dans ma « fatrasie », le mot recouvrant le fatras de mes papiers et la rêverie de ma vie seconde.

17 JUILLET 1980. Je me sauve par l'écriture comme Shéhérazade échappe à la mort en fabulant, en racontant sans jamais conclure.

20 JUILLET 1980. Une double lecture — deux tragédies de l'adolescence idéaliste — m'a plongé dans une profonde tristesse. Tout serait sauvé si je parvenais à transposer tout cela dans l'épilogue du *Fils du Temple*. L'enfant des larmes. C'est mon propre drame qu'il s'agit de traduire en formules acceptables pour le lecteur, navrantes pour moi seul. Il faut me sauver du désespoir par l'écriture. Je vis ma théorie avec une acuité dont personne ne se doute. Il ne me reste qu'à trouver le ton, le tempo de ce thème pour des amours défuntes.

23 AOÛT 1980. Depuis mon retour de Provence, je suis désemparé. Corrigé les ultimes épreuves de *la Pierre et le Pain*. Je ne pouvais plus différer la publication de ce livre auquel je travaille depuis tant d'années. Et cependant les trouvailles continuent.

15 SEPTEMBRE 1980. Lassitude... Ennui... Creux de la vague. Peut-être parce que je dois lire des poèmes non ponctués d'un inconnu. Mais je rencontre ce mot de Novalis : « Poser le doigt sur un corps humain, c'est toucher le ciel... » Que dire si on pose toute la main sur un corps aimé, désiré ?... Est-ce toucher le paradis qui est beaucoup plus que le ciel ?

18 OCTOBRE 1980. Mes annotations s'espacent de plus en plus. Signe de lassitude. Et cependant je progresse dans la voie purgative où je m'attarde depuis soixante ans ! Il s'agira de faire coïncider la fin de mon roman avec l'épuration dont je guette les signes avant-coureurs.

9 NOVEMBRE 1980. Pour lutter contre l'atonie, je me force à relire tous les psaumes pour y relever les expressions poétiques. Exercice ascétique souvent interrompu. Je cherche un centre d'intérêt, un objet de passion. Je hante les mystiques, mais ce n'est qu'un survol.

13 NOVEMBRE 1980. Journée marquée d'une pierre blanche. J'ai reçu la visite de Paul V., vingt ans, qui a lu attentivement *le Fils du Temple* et *la Pierre et le Pain*. Il m'a montré des notes, et je suis émerveillé. Il s'est reconnu dans Nathanaël. Il a souligné les

phrases qui vont en profondeur. Comme il a la vocation d'acteur, il s'est divertie en lisant la scène où Paul de Souvré représente le drame d'Adam avec Bernard et Christine. Il a relu ce passage plusieurs fois en se rappelant ce qui se passait à la Berlière pendant les répétitions. Paul s'est résigné à faire des études d'ingénieur, mais il ne cesse de songer au métier d'acteur. Il m'a raconté ses rêves éveillés, la manière dont il joue comme si une seconde nature, mal dominée, reprenait le dessus. Je n'ai pas eu le temps de percer ce mystère qui dissimule peut-être une tristesse inavouée.

19 NOVEMBRE 1980. Si, m'ayant lu, quelqu'un me disait : « On n'écrit plus comme cela », je prendrais cette remarque pour un éloge et non pas comme un blâme. Entêtement de vieil écrivain ? Non ! Conviction que seul le souci du style peut sauver la langue française, à l'heure où l'on se contente d'un français basique.

La Pierre et le Pain (extraits)

La passion de l'encre. L'écrivain se répète à dessein pour ceux qui veulent embrasser tous ses livres d'un seul regard. Il s'agit d'aider le lecteur à trouver une cohérence, une continuité et, pour tout dire, une fidélité dans l'œuvre d'un homme qui se multiplie par l'écriture répandue avec profusion, comme une semence généreuse. Seule une lecture attentive permet de déceler le fil d'Ariane dans le labyrinthe des préférences et des répulsions. En

critique, comme en poésie et dans le roman, on ne parle bien que dans l'exaltation de l'amour ou dans la violence du refus.

L'inscription dans la durée. Consciemment ou non, le scripteur écrit pour s'inscrire dans la durée, pour se joindre, de loin, aux écrivains dont l'œuvre a résisté au temps. Aussi longtemps qu'il y aura des hommes, Virgile et Dante chemineront de concert dans l'enfer intemporel où se profilent, diaphanes, les ombres des passions.

La montagne et la plaine. Un des regrets de ma vie : n'avoir pu faire l'ascension du Mont Athos. Quant aux Météores de Thessalie, je ne les ai contemplés que de loin. J'ai attendu le tiers-âge pour grimper jusqu'aux ruines peu accessibles de Montségur.

Je voulais toucher les pierres cathares qui avaient défié les assauts de la croisade contre les Albigeois. (Pacifique impénitent, je suis resté neutre aussi devant les guerres saintes.)

La respiration de l'être. À mes yeux, l'acte d'écrire se confond toujours avec la respiration de l'être, que cet acte soit gratuit ou non. Une respiration étudiée, contrôlée, comme celle du nageur ou du coureur. Dédaignant champions et vedettes, j'ai plus d'admiration pour l'athlète en chambre qui, dans sa palestres intérieure, obéit à l'ascèse d'une solitude rimant avec plénitude.

Le temple et le livre. Mon destin pourrait se résumer en ces deux mots jumelés par un sens initiatique. Se mesurer avec le livre. J'aurai usé ma vie à ce combat singulier. Mes premiers tourments :

l'intelligence des signes, le sens des mots inconnus. Le livre se rattache au sacré. Pour l'adolescent, c'est un sanctuaire d'initiation.

L'écriture et le sacré. Retourner aux origines, la pureté d'accueil, à l'intelligence des signes. Peut-on aller à contre-courant du fleuve charriant les épaves du Bateau Ivre de notre civilisation ? Oui, en survolant le cours du torrent. L'écriture plane sur les siècles en se jouant des géographies et des chronologies trop précises.

Écrire, c'est compatir. L'homme qui trace des signes veut aider son prochain à comprendre, à connaître, à aimer, à mieux vivre. Le livre conjure la solitude absolue en suscitant l'idée de fraternité. Le livre change la pierre en pain.

Une érotique de l'écriture. Écrire... Aimer... Deux actes qui se confondent dans une érotique de l'écriture. Notre encre d'or, notre encre alchimique, c'est la matière grise, mais c'est aussi la semence virile. Le gris de l'indécis, de la neutralité. Toute la vitalité de certains êtres pensants peut se concentrer dans l'acte d'écrire qui, souvent comparé à l'acte d'amour, tendrait à conquérir ses propres zones érogènes.

L'aiguillon pagano-chrétien. Les hommes de la Renaissance n'ont cessé de me séduire par la manière dont ils ont tempéré leur fièvre païenne en donnant des gages à la mystique. L'aventure intérieure me ramène souvent aux rives méditerranéennes, aux mirages gréco-latins.

La métaphysique du mal. Notre temps ne connaît que les subtilités de l'analyse, les statistiques manipulées, les enquêtes plus ou moins téléguidées, les dialogues sans conclusion, la confusion mentale. Il n'est pas mûr pour la synthèse. Même si un philosophe d'envergure universelle élaborait une métaphysique du mal, il ne serait pas entendu.

Fixer la parole. S'il est sensible à la musique des mots, l'écrivain sera un compositeur attentif à éluder les dissonances, à corriger les hiatus, à favoriser les harmonies. Tantôt il se ménage des pauses, des soupirs, des silences. Tantôt les mots le soulèvent et l'entraînent hors du monde.

Le vécu, le rêvé et l'écrit. Dans notre existence, la vie et le songe, l'expérience et le rêve éveillé s'amalgament d'une manière inextricable. Emporté sur les ailes de l'imagination, le narrateur le plus fidèle se prend à fabuler, le mémorialiste se change en romancier malgré lui. Telle est une des opérations magiques de l'écriture. Quand le rêve l'emporte sur le vécu, l'écrivain ouvre à deux battants la porte d'un royaume autrement prestigieux que celui du roman : l'empire de la poésie.

Écriture et langage. Je persiste à défendre l'écriture contre le langage oral, persuadé que le bien-écrire est une réaction nécessaire contre le mal-parler. L'écriture corrige le langage. L'idéal serait de parler comme on écrit. Du moins on l'a cru durant des siècles. Aucun de mes livres ne m'a donné, plus que *le*

Fils du Temple, le plaisir de créer, le bonheur de sculpter des êtres de chair, la joie de leur insuffler la vie.

Mes personnages étaient libres, ils m'entraînaient dans leur sillage ou dans le haut vol de la fantaisie. L'Ange du Bizarre se confond avec l'Ange de l'Écriture.

Le papier vengeur. Écrire ce que l'on ose dire, ce que l'on dirait très mal dans l'incohérence d'une improvisation hésitante... J'ai eu recours au papier vengeur bien au-delà de l'adolescence. Le mot défoule. Il opère la *catharsis*. Il m'est arrivé d'écrire de longues lettres à un contradicteur — réel ou imaginaire — et de déchirer ensuite ce factum jugé inutile, en dernier ressort. Temps perdu. Sérénité retrouvée.

L'écrit révélateur. Tel journal intime de ma jeunesse a connu le destin des œuvres maudites et condamnées. J'avais consigné mes expériences sentimentales. Aux passages brûlants, le récit de mes amours — plus vertes que dorées — était rédigé dans un latin qui devait dépister les yeux indiscrets. Ma prose franco-latine tomba sous les yeux de ma mère qui, au seul vu du contexte, exigea la destruction de ces écrits au moment de mon mariage. Ce *liber amoris* n'avait aucune valeur littéraire, mais il avait fixé ce que j'avais la faiblesse de considérer comme de hauts moments des années d'apprentissage.

S'écrire à soi-même. Un projet toujours ajourné : écrire un livre sous la forme épistolaire qui seule permet le ton direct. S'adresser au confident idéal, dans un épanchement quasi fraternel. Ce serait

l'ultime confession que l'écrivain en aveu expédie à un Autre, très différent de *l'hypocrite lecteur*. Écrire, c'est sortir de soi. Cependant, se confier, c'est parfois s'écrire à soi-même. Quand la correspondance est un échange de confidences, elle apporte à deux êtres isolés dans leur corps un supplément d'âme.

Écrire au cœur du drame. Ma tendance la plus profonde fut toujours de m'abstraire, même au cœur des drames familiaux de mon enfance, même au sein d'une tragédie universelle telle que la guerre. Je me revois dans ce wagon militaire qui, en mai 1940, me conduisait vers l'enfer de Dunkerque. À chaque alerte aérienne, abandonnant le convoi bloqué sur une voie de garage, nous courions aux catacombes des abris, tandis que flambaient les hauts réservoirs de pétrole. Je regrettais de n'avoir pas de bloc-notes, non pour jouer au Néron égratignant la cithare devant l'incendie de Rome, mais pour m'évader de cette fin du monde, pour me sauver par l'écriture.

L'enseignement quotidien. Ma véritable vocation, c'était l'enseignement. J'y ai répondu par intermittence, à la sauvette, en raison des devoirs du journalisme. Mes articles distribuant le pain quotidien de mes récoltes, j'ai pu atteindre, par le truchement du journal, une audience que mes livres d'essayiste ne pouvaient conquérir. Du moins je le suppose, car les rubriques dites intellectuelles ne provoquent guère les réactions du *fidèle abonné*. N'écrivent aux journaux que les râleurs incurables. C'est pourquoi, après dix années de retraite, je suis surpris d'apprendre que des lecteurs se souviennent de mon labeur de journaliste.

L'inquiétude mystique. Même lorsqu'il paraît se référer à un code moral, même lorsqu'il semble respecter usages et conventions, l'écrivain est le moins conformiste des êtres, parce que l'écriture est rupture plus que relation, — au double sens de liaison et de récit. Rompre avec le réel pour rejoindre le surréel ou le surnaturel divin.

Selon une conception mystique des choses, un livre peut être considéré comme un être vivant, mais passif. Un livre peut être jugé, condamné, lacéré, mutilé, couvert d'opprobres, puis rejeté dans les ténèbres extérieures d'où il crie vengeance.

Défendre sa particularité. Nous avons le devoir de nous attacher à ce qui nous rend irremplaçables. Il faut accepter une éthique où l'individu tienne tête et revendique le droit d'être unique. L'humanisme intégral suppose la liberté de la personne, - la liberté absolue de l'esprit, celle qui reste le privilège inaliénable du prisonnier et du persécuté.

De l'espérance à l'amour. Écrire, c'est créer par l'opération de l'amour.

La rencontre de l'Autre. Chaque fois qu'un homme, une femme, un adolescent ou une jeune fille m'ont fait entrevoir leurs idées les plus secrètes, leurs sentiments cachés, leurs désirs inavoués jusque-là, j'ai ressenti une délectation bouleversante. Certaines conversations m'ont appris beaucoup plus sur le cœur de l'homme que des dizaines de livres. Notre sensibilité est une ingénue libertine qui vagabonde au gré du caprice. Baisers et caresses ne

sont que les signes d'une vie profonde où l'alchimie amoureuse nous transmue en un être différent, plus sincère, plus vrai que la personne répondant au signalement de notre état civil. C'est la rencontre de l'Autre qui est en nous et qui nous aide à multiplier la vie, à la changer, comme fait le rêve dans le mystère des nuits.

Brûler jusqu'au bout. Chaque fois que je vois briller le fanal des âmes vigilantes, je me dirige d'instinct vers cette clarté noyée dans les brumes d'un monde enténébré. La pérégrination confuse, trébuchante, aboutit alors à une rencontre fraternelle. L'heure étant propice aux confidences, les pèlerins évoquent le passé toujours vivace au royaume du cœur. En ce gîte d'étape, les mots échangés ponctuent un silence qui débouche sur l'intemporel. Une douce chaleur monte des braises attisées par les souffles nocturnes. L'homme de désir veut brûler jusqu'au bout.

Le choix du silence. Choisir le silence comme on élit une femme pour tromper une faim d'absolu que rien de tangible ne pourrait assouvir. Les plus belles amours ne sont-elles pas silencieuses ? Caresser le silence comme une chair tiède, avec un doigté qui éveille l'émoi sans émoustiller. La fougue apaisée a plus de prix que la frénésie déchaînée. Laisser parler l'esprit dans le langage des gestes familiers : marcher, s'asseoir, se coucher. Dormir éveillé, lucide, grisé par le mutisme. S'épanouir en se dominant.

Faire parler les pierres. Malgré les innombrables confessions — plus nues que déguisées — de nos contemporains, chacun peut apporter un son neuf dans le concert charnel.

Les esprits superficiels ont beau dire, à propos du mystère sexuel, que c'est toujours la même chose : le véritable écrivain dispose d'un clavier de nuances qui lui permettent de faire œuvre personnelle en allant au-delà des révélations déjà enregistrées par la mémoire du monde. Je découvre encore, chaque jour, des parcelles d'une vérité humaine où la chair a autant de part que l'esprit. Aussi longtemps que nous préserverons notre lucidité, nous aurons l'obligation de dire. Chaque phrase tirée du tréfonds de nous-mêmes est une victoire sur le silence de la matière. Tel est notre charisme : nous avons le pouvoir de faire parler les pierres.

De la magie littéraire. L'écrivain tend à la permanence, à l'inscription dans l'éternel. Il sait bien que ses écrits ne resteront pas, qu'ils s'enliseront dans l'oubli, mais l'instinct de la pérennité l'incite à mettre noir sur blanc, comme on dit, le meilleur de ses pensées. L'œuvre au noir.

L'écrivain pur est un alchimiste : il cherche l'or d'une vérité toute neuve, par des moyens inconnus de ses prédécesseurs. Définir la magie littéraire paraît impossible si on attend des formules cartésiennes, s'il faut procéder avec méthode, selon le système en faveur dans les anciens manuels de littérature où des théoriciens secs et tranchants déployaient un arsenal de subdivisions, d'accolades et de corollaires. À chacun sa magie, ses thèmes de prédilection et ses mots-clefs.

1981

1^{ER} JANVIER 1981. En cette aube d'une année nouvelle, les idées affluent comme l'eau sous la baguette du sourcier, comme l'onde jaillissant du rocher. La pierre et l'eau... Le silence a la force de la pierre. La force d'inertie. Mais que vienne la grâce, et l'eau se gonfle d'une force, elle aussi.

9 FÉVRIER 1981. La suite de mon *Fils du Temple* est virtuellement terminée.

J'en suis au figolage. Il me reste à peaufiner le Journal d'Avignon. Titre choisi : *le Temple éternel*.

16 FÉVRIER 1981. Cette manière de dater mes notes avec précision répond à un vain désir de s'inscrire dans la durée avant le *tout va sous terre*. On ne lutte pas contre le temps comme Jacob contre l'Ange. Malgré tout ce que j'ai écrit dans *la Pierre et le Pain*, je n'ai pas scruté à fond le mystère du texte élaboré ou improvisé, tout ce remue-méninges devenu ma pitance quotidienne. J'en suis venu à

fouiller dans ma bibliothèque pour y trouver du nouveau... ou des certitudes anciennes.

1ER MARS 1981. En somme, je n'aime ni le supra normal, ni le fantastique, non parce que cela dérange une sérénité acquise à grand peine, mais parce que seul me touche le vrai, le réel. Je me méfie du supra normal et n'admets le surréel que sous la forme d'un surnaturel d'ordre mystique. Il faut que l'âme soit impliquée dans une fiction pour que je m'y intéresse.

29 MARS 1981. Le meilleur de mes pensées passe dans certaines lettres confiantes, telle celle où j'écris que, rebelle à l'abstraction, j'ai voulu faire de la philosophie tout en restant en quête d'images et d'exemples concrets, toujours prêt à m'échapper dans les champs de la sensibilité (l'amour chez Platon, etc). Je m'efforcerai d'envisager l'aspect positif des recherches actuelles touchant un sacré à retrouver ou à réinventer.

Ma lettre esquisse un parallèle entre l'acteur et le danseur. Celui-ci peut-il être un autre que le *je* rimbaldien ? Il ne peut sortir de lui-même, se mettre en extase (au sens étymologique) comme l'acteur. Même quand il est l'oiseau de feu ou le faune de l'après-midi mallarméen et debussyste. Seul le texte parlé opère une transsubstantiation totale : l'Avare de Molière, Cyrano. Un vieil acteur peut susciter encore une certaine magie. Mais le vieux danseur ? Il en est réduit au rôle de Coppélius. Plus loin, je dis que l'histoire souterraine de l'humanité est creusée par l'imagination excavatrice des adolescents. Une idée à développer.

17 JUIN 1981. Décidé à faire le vide en détruisant des archives inutiles, je relis des notes sur l'érotisme, rédigées le 31 mai 79. Cela ne va pas très loin, le sujet étant tout à la fois inépuisable et fastidieux. Je supprime les passages relatifs à des expériences personnelles parce que c'est inutile et tendancieux en dehors d'un contexte psychologique justifiant des aveux directs.

[...]

Les pudeurs de naguère : le cinéma ne montrait pas un couple nu, dans un lit, en train de copuler. Le réalisateur se bornait à nous faire assister, après un long *fondus enchaînés*, au petit-déjeuner des jeunes mariés ou des amants de rencontre dévorant leurs croissants de fort bel appétit.

Il y avait des rires dans la salle, et tout le monde avait compris.

[...]

J'ai détruit, ce soir, beaucoup de textes érotiques écrits au cours des dernières années. Les relisant, je les trouvais trop grossiers, malgré le souci du style. Comment ai-je pu, à ce point, ignorer la litote ? Je recopie ici un passage extrait d'une page sacrifiée : « J'ai plus de plaisir à observer la comédie humaine qu'à y jouer un rôle de vedette ou de figurant. Au théâtre d'Eros, je serais plus volontiers un machiniste ou un souffleur qu'un acteur sous les feux de la rampe.

Voir sans être vu, comme les sentinelles dans les postes d'avant-garde. »

Où voulais-je en venir en écrivant cela ?

4 JUILLET 1981. Où est le temps où je me levais à 2 h ou 4 h du matin pour tenir mon Journal ? Depuis quelques mois, j'ai grand besoin de sommeil, pour oublier.

15 JUILLET 1981. Commencé le grand nettoyage des paperasses relatives aux deux volumes du *Fils du Temple*. Je n'ai plus le courage de faire des fiches qui ne serviraient d'ailleurs à personne. Je sauverai l'essentiel, mais pour qui ?

10 AOÛT 1981. Dans les textes littéraires, on cherche des structures et non des beautés, alors que ces textes ont été écrits pour être lus et non pour être décortiqués. Ces truismes tuent moi toute initiative nouvelle.

15 AOÛT 1981. Je retrouve des notes sur la géographie littéraire. C'est une science humaine qui relève du cœur plus que de l'esprit. C'est une science un peu secrète où la configuration des sites semble modeler des paysages d'âme. De même que la fresque des littératures retrace l'histoire des pensées et des sentiments de l'humanité, la géographie littéraire nous éclaire sur l'homme, sur la vie de l'esprit, sur ces mouvements du cœur plus importants que les courbes démographiques, plus durables que toutes les données qui encombrant les manuels didactiques. Est-ce là du néo-romantisme ? À l'époque où le monde se déshumanise, il y a un appel d'air du côté d'un certain romantisme nouveau, de même qu'il y a un retour au régionalisme, aux racines, aux sources.

20 AOÛT 1981. Relisant (avant de les détruire) des lettres écrites il y a vingt, trente ou quarante ans, je suis frappé par la part d'intemporel qu'elles recèlent. Sans doute ces lignes datent-elles, mais elles sont inscrites dans la durée. Quand je les efface ou les détruis, elles rejoignent quelque noosphère où se concentre l'héritage de l'humanité. Peu importe que ceci fasse sourire les réalistes. L'irréalisme, lui aussi, nourrit l'intemporel.

Il m'est difficile de traduire en phrases très cohérentes tout ce que je perçois par les jeux mêlés de la mémoire, de l'intention et des synesthésies. Mais je sais que rien ne se perd de ce que nous ressentons. D'une part, le patrimoine de l'humanité s'enrichit mystérieusement ; d'autre part, ce capital que nous accumulons produit mystiquement des fruits dans l'ordre surnaturel.

[...]

Je plonge dans le beau désordre de mes manuscrits, pour jeter des textes au panier. Quel fatras ! Je voudrais sauver uniquement ce qui n'a pas trouvé de place dans mes livres et qui répond encore à mes idées d'aujourd'hui.

29 AOÛT 1981. Je retrouve des notes sur la culture. Éclectisme ou encyclopédisme ? L'honnête homme ne doit plus s'intéresser comme hier aux haïkus, aux penseurs de l'Inde, au roman américain, aux sages nordiques, aux poètes musulmans, à l'art nègre, etc. Il doit élaborer sa propre synthèse et creuser plus profond.

30 AOÛT 1981. Que d'opportunisme dans les relations littéraires, même quand elles prennent les couleurs de l'amitié ! Que d'heures

j'aurai passées à me décarcasser pour des correspondants qui ont abusé de mon obligeance naturelle ! Dois-je le regretter ? C'était une manière de me sortir de mon égocentrisme.

18 SEPTEMBRE 1981. Mon Journal (depuis 1962) est un exercice spirituel sans la grâce, quand je m'abandonne à une certaine désespérance. Alors que le *Journal d'un templier* est un acte métaphysique, une aspiration à la transcendance.

1ER NOVEMBRE 1981. En ce soir de Toussaint, mon âme est triste. Jusqu'à la mort, oserais-je dire, s'il n'y avait cette lueur d'espérance qui ne veut pas s'éteindre en moi. Je pense à tous ceux qui souffrent, qui sont seuls ou sans abri. Ne suis-je pas « à l'abri » ?

11 NOVEMBRE 1981. Si j'avais été moins pressé de publier *Nocturnes*, j'aurais pu donner à ce petit roman une dimension métaphysique à peine esquissée dans l'envoi où je prends congé de mes personnages.

16 NOVEMBRE 1981. En dehors des débats littéraires, je fuis les tables rondes et les dialogues à la télévision. Je suis à la fois trop individualiste et trop fidèle à mon passé, malgré les faux pas, les déceptions et les erreurs.

Je crois encore à la politesse, à la délicatesse, à tout ce qui faisait le charme de la vie de société, hier encore.

17 NOVEMBRE 1981. Relisant mon Journal (depuis le premier cahier), je suis partagé entre deux sentiments : une certaine

lassitude, en raison des redites et, d'autre part, l'étonnement devant l'abondance de mes lectures. Comme pour les vins, il y a des années meilleures que d'autres (l'année 1970, par exemple). Une étude en profondeur ferait apparaître des constantes, des impatiences mal contenues et, dans le secret, une propension à créer, dans un état second, des situations littéraires. Les héros de mes lectures finissent par déterminer mes états d'âme tout en les éclairant. Il y a là tout un travail à l'état second. Comme je l'ai dit dans *la Pierre et le Pain*, j'ai multiplié ma vie par le livre. Si j'y ajoute mes expériences de jeunesse, j'ai mené ainsi, sous des apparences bourgeoises, deux ou plusieurs existences. J'ai vécu dans l'univers de Bernanos, de Montherlant, de Julien Green, pour ne citer que trois intercesseurs majeurs.

19 NOVEMBRE 1981. Les deuils se multiplient, cette année, parmi ceux que j'ai connus. Je deviens peu à peu un survivant. Mon passé s'alourdit, sans que cela trouble une sérénité foncière. Non pas celle du stoïcien. Je tâche de retrouver l'état d'esprit de cette douzième année qui est celle de la pureté, de la confiance, de la disponibilité.

20 NOVEMBRE 1981. En réaction contre le matraquage idéologique et le terrorisme intellectuel, développer cette idée que la critique est le domaine de la liberté. Chacun est libre de trouver en Pascal, en Rimbaud ou en Kafka ce que bon lui semble. J'en reviens toujours à la critique de proposition contre la critique de position et de jugement.

21 NOVEMBRE 1981. J'ai connu, en début de soirée, un vide affreux (dû à une baisse de tension provoquée par un médicament). J'ai dû m'étendre comme pour dormir. J'ai pris plusieurs livres, l'un après l'autre, et je les rejetais aussitôt. Impossible d'achever mon courrier. Mon Journal lui-même me faisait horreur. J'ai fini par le reprendre parce que c'est l'unique planche à portée de la main dans ce naufrage. Phénomène d'involution, de repli total.

22 NOVEMBRE 1981. Ce qui me surprend dans le mystère du troisième âge, c'est que je vis davantage dans le passé que dans le présent. Je reste obsédé par mon adolescence. Le collège était bien, pour moi, la Ville dont j'étais le prince. Et cette vie seconde s'est prolongée...

23 NOVEMBRE 1981. Je retrouve des poèmes de jeunesse, des vers de circonstance et des épigraphes rimées pour des *cahiers de poésie* que me présentaient des jeunes filles. Des pièces érotiques aussi, composées à la diable ou suivant les règles d'une stricte prosodie. Rien de tout cela ne mérite pas d'être conservé, même pour l'amusement de mes petits-enfants.

1ER DÉCEMBRE 1981. L'idée me vient qu'en faisant la synthèse de tous mes essais de critique, je pourrais élaborer une théorie de la littérature. Toutefois, ce serait trop personnel. En somme, je l'ai écrit souvent, je ne veux pas imposer mais proposer. Je crois qu'un écrivain doit suivre sa vocation, sa ligne, avec une indéfectible fidélité. Non par orgueil ou vanité, mais pour donner sa mesure

dans la plénitude. Ne jamais forcer son talent, mais respecter le don reçu.

13 DÉCEMBRE 1981. Dans la paix de ce dimanche troublé par les nouvelles d'une Pologne en état de siège, je poursuis avec ténacité le travail de révision de mon Journal. Ce travail n'a rien de pénible. Je procède à petits coups. Pas d'accès de narcissisme ou d'autosatisfaction. Il m'arrive souvent de condamner mes propos anciens, leur trouvant mille défauts que je voudrais corriger. Mais ce serait trahir la vérité psychologique du spontané. Ce doit être une déposition, sans fard.

Me voici comme un organiste devant son double clavier : le Journal de 1974 et celui-ci. Sept ans d'expérience supplémentaire. Je gravis lentement le chemin du dépouillement. C'est une montée où je me retourne souvent pour considérer le trajet parcouru, au lieu de regarder devant moi, du côté de la lumière.

18 DÉCEMBRE 1981. Une vie trop sédentaire m'engourdit l'esprit. Il est bon que je m'aère un peu l'intellect en sortant d'une coquille où je suis trop tenté de me confiner. Garder son appétit métaphysique : telle est mon éthique.

19 DÉCEMBRE 1981. Dans un entretien, Michel Tournier conclut : « La littérature transfigure la vie quotidienne. C'est une source de sagesse, laquelle est un savoir qui entre dans la vie de tous les jours, qui modifie notre vision des choses, des gens, des paysages. »

L'homme qui lit est donc un sage. De fait, je crois avoir conquis une certaine sagesse grâce aux livres lus et relus. J'y ajouterai que la lecture la plus tonifiante est celle qui spiritualise. L'homme qui ne lit jamais s'enlise dans la matière, à moins qu'il ne soit un contemplatif qui lit dans le ciel et qui lit en lui-même.

1982

3 JANVIER 1982. Avec le recul, mon alternance d'optimisme et de pessimisme c'est le rythme vital de l'écrivain qu'un rien encourage ou désespère.

J'ai l'impression d'avoir dit l'essentiel dans mes livres. Cependant la vérité psychologique m'offre sans cesse des aspects nouveaux. Le *vieil homme* est toujours prêt à renaître. Si un éditeur me demandait un essai, je repartirais avec un courage tout neuf. Le stimulant me fait défaut.

Et cependant j'écris.

15 JANVIER 1982. Je relis et retouche *le Temple éternel*. Très peu d'additions. J'aurais plutôt tendance à multiplier les suppressions, mais l'œuvre doit rester de haute exigence si je veux respecter la ligne psychologique... et mystique de mon personnage.

17 JANVIER 1982. Je suis anti-intellectualiste. Tout mon effort se porte sur l'intuition, et je ne suis à l'aise que dans la mystique. Je suis violemment anti-matérialiste depuis ma jeunesse.

Consciemment ou non, j'ai toujours voulu m'inscrire dans la durée.

23 JANVIER 1982. Ai-je été mystique dans la mesure où j'ai voulu connaître ?

Il faudra que je m'interroge là-dessus à l'heure du bilan final. Même dans ma vie active, je n'ai jamais renoncé au primat de la contemplation, au sens large.

26 JANVIER 1982. Un savant vient de nous dire, au petit écran, que pour lutter contre le vieillissement, il faut s'appliquer, chaque jour, à la lecture d'un texte difficile. Je n'ai pas attendu ce conseil : il m'arrive de m'astreindre à une certaine gymnastique intellectuelle comme à un exercice de culture physique.

16 FÉVRIER 1982. Le triomphe de l'art littéraire : donner à la fiction toutes les apparences de la réalité. C'est à quoi j'ai voulu tendre en écrivant *le Temple éternel*. Mélant l'histoire et la légende, le vécu et le rêvé, l'authentique et l'imaginaire, j'aurai accompli tout à la fois mon œuvre et ma vie, puisque ce roman historique est mon testament spirituel.

25 FÉVRIER 1982. Entrepris la destruction de nombreux manuscrits entassés dans un tiroir. À quoi bon garder ces brouillons ? Je fais exception pour le premier projet de *Nocturnes*. C'est criblé de corrections qui montrent à quel point je travaillais mes textes pendant les années d'apprentissage. Plus tard, le journalisme m'a donné plus de liant, plus d'assurance sinon plus d'audace. Ces

balbutiements intéresseront-ils mes enfants ? L'ensemble de mes écrits — publiés ou inédits — forme une masse trop lourde, à mon gré. L'essentiel, c'est que certaines pages témoignent de ma fidélité, d'une secrète ferveur, de mon espérance.

6 MARS 1982. J'ai la tristesse foncière de ceux qui eurent une enfance atroce. Même le sommeil de la sieste est hanté de cauchemars qui me replongent dans les affres de l'adolescence. Le reste de la journée s'en trouve assombri. Je préférerais mourir que de revivre ce que j'ai vécu. Au-dehors brille un soleil de pré-printemps, mais je n'ai plus aucune joie à attendre de la vie.

16 MARS 1982. Je me suis libéré de mon adolescence et de ma jeunesse en écrivant *le Fils du Temple*, et l'expérience de la maturité transparaîtra dans la deuxième et dernière partie que j'achève : *le Temple éternel*.

Tout cela appellerait de longs commentaires s'il n'y avait la magie du silence, les arcanes du sacré, le haut mur de l'informulable. Je résiste à la tentation de franchir ce mur.

28 MARS 1982. Les hommes qui devraient m'être proches s'éloignent dans la brume des séparations. Que dire alors de tous ceux que j'abomine pour leur médiocrité, leur suffisance, leur sottise, leur orgueil ? Comme je me sens mal à l'aise parmi mes contemporains !

24 AVRIL 1982. J'ai pratiqué simultanément, pendant toute ma vie, la critique journalistique et la critique d'essayiste, en m'efforçant

de concilier ces deux disciplines. J'ai tenté d'être tout à la fois, objectif et subjectif, fidèle à une certaine tradition mais ouvert à la modernité. Sans que je le montre ouvertement, j'ai voulu faire coïncider l'éternel et la spiritualité au sens le plus large. Plus j'avance en âge, plus je retourne aux sources avec une obstination qui me vaut la méfiance sinon l'hostilité. Jusqu'à la fin, je plaiderai pour l'intériorité.

14 MAI 1982. Je dois lutter contre la tendance à me replier sur moi-même.

La retraite fut pour moi un repli fécond par l'écriture. Je reste attentif aux rumeurs du monde, à la marée des livres. Ne pas céder à la paresse intellectuelle qui menace le grand âge. Lutter contre la torpeur spirituelle. Rester lucide jusqu'à la fin.

7 JUIN 1982. Mes enfants prolongent ma vie d'écrivain comme le font mes livres, mais avec la force de l'élan vital. En chacun d'eux je retrouve une fougue secrète, une soif de connaître, une puissante aspiration à la plénitude. Dans leur imprécision, ces formules désignent l'essentiel qui est de vivre en réalisant toutes les virtualités de son être. Suivre le chemin tracé par l'imagination, aller de l'avant, s'avancer vers les confins du savoir. Me voici plongé dans les arcanes de la procréation.

11 JUIN 1982. Le courrier a toujours tenu une grande place dans ma vie.

Je suppose que la plupart de mes correspondants ont détruit mes lettres, tandis que je conserve presque tout, je ne sais

pourquoi. Cette idée un peu folle que rien ne doit se perdre dans l'ordre littéraire.

18 JUIN 1982. Le journal, la radio et la télévision m'inspirent parfois une véritable répulsion. Je suis un homme divisé, partagé entre le désir de savoir et l'attrait de l'ignorance. Fermer les yeux et les oreilles pour se replier sur soi-même. Je suis sensible, plus que jamais, à la magie du silence ponctué par le chant des oiseaux. L'oiseau, c'est la pureté et la liberté.

Je ne me lasse pas de l'admirer. Le silence total de cette heure nocturne me donne le sens de l'absolu.

28 JUIN 1982. J'ai *lobé* aujourd'hui le cap des septante-cinq ans. Trois quarts de siècle.

Le poids des ans. Je n'ai guère le désir d'épiloguer là-dessus. Je garde une relative alacrité d'esprit malgré la fatigue corporelle et une certaine lassitude morale. Mon détachement n'est pas une ascèse : c'est un effet de l'âge. L'événement ne trouble pas la paix des profondeurs.

11 JUILLET 1982. L'Italie l'emporte sur l'Allemagne à la finale du Mondial. Un milliard de téléspectateurs ont suivi cette ultime compétition jalonnée de crocs-en-jambe et de croche-pieds. Ce n'est plus du sport, disait Arsène Vaillant. J'ai voulu suivre la dernière phase du combat en me mettant dans la peau d'un homme d'aujourd'hui. De temps en temps, je sors ainsi de mon intemporalité, mais j'y retourne bien vite.

12 JUILLET 1982. Je savoure la paix de ce jour d'été. Pas de courrier, pas de téléphone. Nul autre mouvement que le vol des oiseaux et des papillons ou le balancement des branches dans le vent léger.

23 JUILLET 1982. Parce que nous sommes contingents et inscrits dans le temporel, nous devons bien recourir à une connaissance partielle et successive qui ne sera jamais qu'une contrefaçon de la connaissance totale ou globale. Cette contrefaçon, la littérature nous la donne plus que les autres arts, parce qu'elle repose sur le mot, sur le verbe qui crée dans la mesure où il désigne, nomme et définit. Nous ne disposons que du présent et du passé pour juger et pour créer, et nous avons la faiblesse de croire que notre critique crée désespérément pour l'avenir, tendue vers la durée.

30 JUILLET 1982. Je crois à l'inspiration mystique venue d'une entrevision, d'une *correspondance* baudelairienne, d'une musique accordée aux mouvements de l'âme. Sans doute ce mysticisme n'est-il qu'une forme de religiosité, mais l'heure est venue d'accueillir tout ce qui nous hausse au-dessus de nous-même. J'ai connu souvent les *états mystiques* profanes et cela m'a aidé à comprendre les poètes. Ma vocation mystique a aiguisé mon discernement, au point que ma critique a surpris certains écrivains heureux d'être compris d'une manière inespérée. Beaucoup de lettres reçues en un demi-siècle (à commencer par celles de Bernanos) témoignent de cette surprise.

16 AOÛT 1982. Plaisir de scruter les dictionnaires pour trouver la signification précise d'un mot. Travail secret dont la minutie

échappera au lecteur. Qu'importe ! Ce côté artisanal du style m'enchanté.

27 AOÛT 1982. Ayant suivi pendant plusieurs semaines l'enquête du *Monde* sur le Journal intime, je suis frappé par le dédain témoigné par beaucoup d'écrivains envers ce genre littéraire. Je crois aussi qu'il est vain de noter ses états d'esprit et ses infirmités corporelles. Mais je persiste à croire que le Journal intime peut aider l'âme à retrouver son climat natal et ses raisons de vivre.

28 AOÛT 1982. Quand j'avais seize ans, on disait que j'écrivais comme un homme de trente ans, mais cela tenait à ma disposition précoce au mysticisme. J'ai mûri trop vite, parce que la vie m'a meurtri, et parce que j'ai multiplié les lectures sérieuses, mais je ne parlais pas comme tel héros de Musil invoquant l'Âme du monde. Je ne pensais qu'à mon âme. Les lois mécaniques du monde, je les méprisais comme je dédaignais les mathématiques.

30 AOÛT 1982. Saturé de lectures, gavé d'idées éparses, je me réfugie dans le silence pour faire le vide en moi, en vue d'une autre plénitude.

12 OCTOBRE 1982. Je progresse vite. J'ai retrouvé, ce soir, cette alacrité d'esprit qui est mon seul stimulant et qui est une grâce. Je me répète souvent le mot de Bernanos : « Tout est grâce. » La grâce de vivre, la grâce d'aimer, la grâce de créer.

19 OCTOBRE 1982. Je suis atteint de *médiévalite* aiguë par réaction contre tout ce que je déteste dans le monde matérialiste, désacralisé, où je dois finir mes jours. Je ne respire à pleins poumons que dans la spiritualité. En dehors d'elle, j'étouffe.

20 OCTOBRE 1982. Suis-je platonicien ? Oui, dans la mesure où je crois que l'âme est prisonnière dans le corps et que son idéal est de s'évader de cette enveloppe charnelle pour vivre dans le monde des Idées.

23 OCTOBRE 1982. Relu encore une fois *le Temple éternel* pour d'ultimes retouches. Je ne suis pas tenté de recourir aux ajouts. La dernière partie doit rester sobre et laisser une marge d'interprétation libre. J'aurais pu insister sur le fait que, pour mon héros, la connaissance conduit à l'amour, — ce qui correspond au processus de la sainteté. Nathanaël n'est pas un saint mais un pécheur. Mon livre n'est pas une apologie mais une confession. C'est le pèlerin d'une Vérité qui se confond avec l'Absolu.

30 OCTOBRE 1982. Dans mon essai en projet, *Critique et pérennité*, je devrais opposer idée et image, l'idée relevant de l'esprit et l'image procédant de la matière. L'idée est liée au mot, au verbe, tandis que l'image naît de la vue. Les derniers mots du *Temple éternel*, voir la vérité, devraient être explicités. Mais je n'ajouterai rien.

7 NOVEMBRE 1982. Je suis seul à savoir ce que ce *Temple éternel* contient d'autobiographique. Je prévois des objections, des

réserves, des ricanements peut-être parce que ce livre va à l'encontre de tout ce que cherchent les hommes de ce temps.

8 DÉCEMBRE 1982. Suis-je entré dans une phase apocalyptique de mon passage sur la terre ? Je me détache de plus en plus de tout ce qui m'a passionné au cours de ma longue vie, longue parce que je suis passé du moyen âge de mon adolescence à la futurologie de l'an 2000. J'esquisserai un bilan pour mes enfants et mes petits-enfants, car je n'ai pas tout dit dans mes livres, même si on lit *le Temple éternel* entre les lignes.

29 DÉCEMBRE 1982. Ai-je retrouvé la paix de l'âme après quelques jours de désarroi ? La sérénité est une conquête quotidienne, toujours menacée.

30 DÉCEMBRE 1982. Je ne suis pas exclusif dans mes prédilections. Je suis un homme du Trecento, mais le Quattrocento me touche aussi sans que je préfère Florence à Assise.

31 DÉCEMBRE 1982. Si je suis ravi de trouver des articles *profonds* dans un quotidien, je dois avouer que leur lecture ne m'apporte pas l'apaisement de l'esprit. Au contraire, je suis troublé. Je me sens si loin de ces penseurs, de ces idéologues, de ces théoriciens ! Est-ce l'âge qui me condamne au repli, à la fuite devant cette nouvelle vague de la pensée ? Je n'ai d'autre refuge que le sacré. Un mystique invétéré, incurable aux yeux de ceux qui me regardent avec commisération. Tel je me trouve en cette fin d'année, désemparé, n'attendant aucune joie de ce *Temple éternel*

qui est mon adieu à la création littéraire sinon à une mystique littéraire que je devais bien essayer de définir avant que la plume ne me tombe des mains. Dans ce cahier de 1982, il me reste une dernière page à tourner. Quel symbole ! Il n'y aura guère de place pour un correctif ou un repentir.

1983

3 JANVIER 1983. Me voici replongé dans les fantasmes de mon adolescence, revivant par le souvenir les heures noires où se trouvaient mêlées mystique et sensualité. Nouvelle expérience qui me reporte soixante ans en arrière ! Je revois tous les êtres dont je fus aimé quand j'avais quinze ans, j'entends leur propos avec les intonations de voix qui me troublaient. Mystérieuse mécanique du cerveau qui a tout enregistré et qui me restitue le passé avec une impitoyable précision. Je voudrais échapper à cette obsession, mais je connais ainsi une aventure extraordinaire, comme si ma vie recommençait, pour moi seul.

5 JANVIER 1983. La passion terrestre de la remémoration serait-elle une sottise tentative d'échapper au flux du temps et à la mort ? Pour ma part, cette passion n'est pas voulue, ce n'est pas une fuite dans le passé, mais une obsession à laquelle je voudrais me soustraire. C'est un travail mécanique du cerveau, puisque tout m'est restitué avec force détails.

6 JANVIER 1983. Je m'interroge : cette récurrence perpétuelle, cette manière de revivre tous les jours mon enfance et mon adolescence, n'est-ce pas une prémonition ? On dit que les moribonds revivent tout leur passé en un éclair. Ici les épisodes s'enchevêtrent, de Braine-le-Comte à Soignies et d'Enghien à Nivelles. Ma mémoire écarte, semble-t-il, La Louvière où je fus particulièrement malheureux.

9 JANVIER 1983. Le livre non lu est muet, mais il est vivant aussi longtemps qu'il est porteur de signes. Il me reste à rattacher tout cela à cette magie littéraire que je veux redéfinir et expliciter.

15 JANVIER 1983. Dans mon esprit, l'intemporel conduit à l'éternel. Le livre devient mythique, compagnon angélique ou diabolique, apocalyptique ou luciférien. Je devrai insister sur ce dualisme quand je rassemblerai mes notes sur la magie littéraire.

17 JANVIER 1983. La sagesse me dicte une conduite prudente sinon timorée : sauvegarder une certaine disponibilité à concilier avec une totale liberté d'esprit.

18 JANVIER 1983. Au réveil, je m'avise que la vieillesse ne m'apporte pas cette égalité d'âme, cette équanimité qui m'a fait défaut pendant toute ma vie.

Il m'est arrivé de passer, le même jour, de l'exaltation à la prostration, de l'enthousiasme au marasme. En sera-t-il ainsi jusqu'à la fin ? Je lutte, depuis mon adolescence, contre une

aboulie foncière par une ascèse tout intérieure, à coups de volonté. Ce furent parfois des coups de tête.

La tentation de jeter tout par-dessus bord, pour devenir un navigateur solitaire... qui a toujours la nostalgie du havre et qui cherche des yeux les rayons tournants du phare.

16 MARS 1983. Je viens de détruire des poèmes fantaisistes écrits à l'âge de dix-neuf ans. Tout cela était ridicule, puéril, indigne d'une maturité que l'on disait précoce. Je suis submergé par des souvenirs d'adolescence et de jeunesse. Seule la mort me délivrera de mes regrets, de mes remords, de mes nostalgies.

2 AVRIL 1983. La mystique littéraire me fait osciller entre le tout et le rien.

En soixante ans d'écriture — ou peu s'en faut — je pourrais penser que j'ai tout dit. Or, à la réflexion, je crois que je n'ai rien dit touchant le mystère qui relie notre condition relative à l'Absolu. Ce que j'éprouve, à ce sujet, est indicible, ineffable.

8 AVRIL 1983. Mon essai sur la mystique littéraire va me conduire très loin.

Je vais lire et relire. C'est une merveilleuse ascèse.

25 AVRIL 1983. Je trouve une ardeur toute neuve dans mon projet de rassembler des notes pour un essai (problématique) sur la mystique littéraire. L'essentiel, c'est de travailler, de maintenir l'esprit en alerte. J'ai hâte de voir paraître *le Temple éternel* pour n'y plus penser... Ce texte lu et relu en épreuves finit par me donner

la nausée. Je n'ai jamais relu *la Pierre et le Pain*. Je vois trop mes déficiences. Mon souci de perfection est tel que je suis prêt à désavouer une grande partie de mes écrits. Seul *le Fils du Temple* trouve grâce à mes yeux. Passera-t-il le cap de l'an 2000 ? Je le souhaite pour mes enfants et mes petits-enfants. Tout le reste peut sombrer dans l'oubli, comme les centaines d'articles que je n'ai pas conservés. Je ne suis que le maillon d'une chaîne qui attache le passé à l'avenir.

28 AVRIL 1983. Ironie des choses : je marchais dans l'obscurité totale pour regagner ma « cellule », et je me disais *Je vis ! Savourons cette minute de silence et de paix*. À ce moment précis, je heurte violemment l'angle d'un rayon de livres, à hauteur du cœur. Choc symbolique qui évoque la chute mortelle de je ne sais quel savant juché sur une échelle pour atteindre le rayon supérieur (encore un signe...) de sa bibliothèque.

29 AVRIL 1983. Dès mon enfance et mon adolescence, la lecture est devenue pour moi non pas un paradis artificiel, mais un paradis naturel orienté vers un paradis surnaturel en raison d'une éducation religieuse doublée d'habitudes mystiques. Le livre permettait de transcender tout cela, créant en moi cette seconde nature qui est beaucoup plus qu'une habitude. Cette seconde nature obéit à un instinct analogue à l'impulsion sexuelle. Quand il est en état d'excitation, le mâle n'entre pas dans des considérations d'ordre génétique ou métaphysique. C'est *post coïtum* qu'il retrouve une certaine tristesse. De même, au moment d'écrire, je ne songe pas à la portée de l'acte, à son retentissement.

On trouvera une réponse plus complète dans *Le Temple éternel* quand j'obéis à l'obligation de dire.

31 MAI 1983. Il n'est bruit, ces jours-ci, que du premier lauréat du Concours de piano Reine Elisabeth : le Français Pierre-Alain Volondat (vingt ans). Il se proclame *le messager de la vérité*. Mystique, l'art est pour lui une expérience lumineuse : *Tout peut se faire dans le mysticisme*. Je me réjouis de voir un homme de cet âge tourner le dos au matérialisme et à la médiocrité de toute une jeunesse qui tient le haut du pavé.

19 JUIN 1983. Les oiseaux ne chantent que pour ne pas mourir d'asphyxie. (Comparer au travail de l'huître qui crée la perle pour isoler le corps étranger.) La beauté utile, nécessaire. La beauté qui sauve.

[...]

Calembour littéraire : Verlaine regarde Rimbaud vers l'aine et les reins beaux.

[...]

Ce mot de Wilde : « Ce qu'il y a de triste dans la vieillesse, ce n'est pas qu'on devienne vieux, c'est qu'on reste jeune. » À quoi j'ajouterai cette note personnelle : Vieillir, c'est devenir le Balzac de Rodin après avoir été le David de Michel-Ange.

30 JUIN 1983. Me voici entré dans ma septante-septième année, avec une sérénité d'autant plus grande que mon testament spirituel est désormais imprimé. Je viens de relire *le Temple éternel* où les êtres chers qui m'ont escorté pourront me retrouver, plus

tard, tel qu'en moi-même l'éternité va me changer. Fidélité à mon personnage et à l'adolescent que je fus, partagé entre le mysticisme et la sensualité. Établirai-je un jour, les concordances entre le roman et ma vie ? À chaque page, on pourrait relever les traces de celui que je fus.

2 JUILLET 1983. Les œuvres majeures — les seules qui retiennent mon attention — sont assez riches pour offrir à chaque lecteur la nourriture dont il a besoin. Celui qui a faim s'inquiète peu des piments ou de la présentation des mets. Toutes les gloses dont on entoure les textes revigorants sont superflues comme la nappe damassée, les couverts en argent, le verre de cristal. Ce sont des stimulants pour l'anorexie spirituelle, pour les palais blasés, pour le dilettantisme intellectuel qui est plaisir de société.

Ma solitude s'accommode de livres jaunis, mal brochés, comme d'un repas rapide, sur un coin de table. Sous le jouisseur, l'ascète sommeille.

3 JUILLET 1983. Aux yeux de Kafka, l'art est tragique, le livre étant, pour lui, le témoignage de la solitude. Il en est ainsi pour la plupart de mes livres...

À commencer par le dernier. Il s'agit d'extérioriser le mouvement intérieur en tâtant le monde... K. dit que la plume est « le stylet sismographique du cœur ». Quant à la poésie, elle est une prière.

6 AOÛT 1983. Comme le héros du *Jeu des perles de verre* d'Hermann Hesse, j'ai voulu, durant de longues périodes de ma vie, me rendre

invisible. Quand j'étais jeune, on aurait pu dire de moi aussi : « Aucun milieu, aucune société ne pouvaient être pour lui assez effacés, aucune forme d'existence assez privée. » Comme le héros, encore une fois, j'ai connu, toute ma vie, le vieux conflit entre l'esthétique et l'éthique. Une certaine beauté se confondait, pour moi, avec le mal plutôt qu'avec le bien. Toute mon éducation a été faussée par des préjugés, des préventions, des tabous sexuels, des hantises, des idées toutes faites.

15 AOÛT 1983. Je m'intéresse de moins en moins à la vie quotidienne pour donner toute mon attention à ce que j'ai appelé le haut savoir. Mais il y a des heures de déréliction où tout paraît vain. Aux yeux de Platon, le propre de l'âme — liée à l'idée — c'est de chercher. Comme Platon, j'ai voulu me projeter dans la vie spirituelle. Hélas ! Je suis toujours ramené à la matière, à des soucis mineurs, aux petites obligations quotidiennes, à la condition humaine. L'écriture pourra-t-elle me sauver jusqu'à la fin ?

23 SEPTEMBRE 1983. Plus j'avance en âge, plus je me sens libre. Ce sentiment de liberté me rend de plus en plus indifférent au contexte social (les grèves qui paralysent le pays) et même aux réactions que provoquent les idées que je défends. À présent qu'a paru *le Temple éternel*, j'ai dit l'essentiel et je reste impassible devant toute contradiction.

24 SEPTEMBRE 1983. En reprenant mon travail sur la mystique littéraire, j'ai retrouvé la joie de vivre. Le salut par l'écriture : la

formule se vérifie, une fois de plus. J'étais déprimé et voici que je me sens à nouveau stimulé, inspiré.

3 NOVEMBRE 1983. Je dois lutter contre la tentation de l'indifférence... en matière de littérature, celle de jeter tout par-dessus bord. Je m'applique au travail (à commencer par le courrier) comme à une ascèse. Faut-il sortir des mots pour sortir de soi ?

12 NOVEMBRE 1983. Je ne suis peut-être pas un intellectuel au sens où l'on entend ce mot aujourd'hui. Il me suffit d'être un adepte de la spiritualité absolue, un spirituel qui a la nostalgie de la mystique.

3 DÉCEMBRE 1983. En fermant les rideaux, j'entrevois un ciel d'un rouge sombre qui évoque certains crépuscules sur le Tage qui reste l'image la plus poétique emportée de mes dix jours à Lisbonne.

1984

5 JANVIER 1984. Dans une lettre quasi indéchiffrable, l'écrivain suisse Anne Fontaine résume *le Temple éternel* : « Une quête si tendre. Une douleur-plaisir. Une grande faim de quelque chose qui se dérobe. Être transitoire, et pourtant éternel, retranché et investi, porter plus d'un nom et n'être que soi ; chercher refuge au cloître et être tout entier sa propre cellule. »

(Suivent des lignes illisibles). Puis, je comprends : « Le voile se déchirera. Ne soyez pas pressé. Certes, cela se fera. Mais jusque-là, comme vous nous faites aimer nos (ou vos) doutes, nos (ou vos) inquiétudes, nos (ou vos) contradictions. »

Cette confusion entre le vous de l'auteur et le nous des lecteurs, quelle belle illustration de la connivence majeure !

20 JANVIER 1984. État dépressif, d'origine physiologique et thérapeutique (vaccin). Ce n'est pas le moment de donner libre cours à mon pessimisme foncier. Il m'arrive de remettre ma vie en question, des enfants et des livres sauvant mon passé sinon mon présent.

29 JANVIER 1984. Dans une de ses lettres, Erasme exprime « une aversion à la fois instinctive et réfléchie pour le climat de notre temps ». C'est exactement ce que j'éprouve en regardant la télévision, en écoutant la radio, en lisant les journaux.

19 FÉVRIERS 1984. Je me replonge dans Rimbaud. Délices inavoués. De fait, il y a quelque analogie entre l'aventure de Rimbaud et ce que j'ai vécu entre quinze et dix-neuf ans et que je ne me suis jamais raconté à moi-même, si ce n'est dans ce rêve éveillé qui me hante aux heures de veille. J'ai voulu partir, rompre avec une réalité quotidienne insoutenable. J'aurais pu tirer, de ces années terribles, un livre dont Nathanaël ne sera qu'un pâle reflet. Qu'importe !

3 MARS 1984. Mon individualisme s'est exacerbé depuis que j'ai quitté la vie active. Plus que jamais, je me sens un homme libre. J'ai réalisé ce que me souhaitait un confrère : je me suis ensauvagé. Comme les oiseaux, et les fauves, je voudrais me cacher pour mourir. Il n'y a là rien d'orgueilleux ou de désespéré.

2 AVRIL 1984. La lecture me paraît, désormais, plus importante que l'écriture.

17 AVRIL 1984. Je suis bien résolu à noter uniquement, dans ce cahier, ce qu'il y a de positif dans ma vie. À quoi bon relever les absurdités, les sottises, les cris de haine, les malversations. Je veux m'en tenir à l'essentiel qui est d'achever ma vie dans la paix du cœur et dans la joie de l'âme. *L'Écriture salvatrice* sera mon ultime

témoignage. La mystique littéraire a dominé toute ma vie. J'ai pu faire la part de l'esprit, parce que j'ai été soutenu par l'affectueux dévouement d'une épouse parfaite.

26 AVRIL 1984. Si je devais noter toutes les idées qui me passent par la tête à la suite de mes lectures (livres, revues et journaux), je remplirais des pages innombrables. Je devrais pourtant, un jour, écrire pour mes enfants et mes petits-enfants, des souvenirs d'enfance ou, du moins, une synthèse de ce que je crois.

10 MAI 1984. Ma pensée matinale se reporte à l'aube tragique du 10 mai 1940. L'heure n'est plus aux rétrospectives quand on a déjà un pied dans la tombe. Mon unique souci : m'inscrire dans la durée par le choix de l'absolu. Je reste un méditerranéen (latin et grec), mais je me rapproche, sans le vouloir délibérément, de la pensée orientale éprise de continuité parce qu'elle pose en principe que la vérité est éternelle.

30 MAI 1984. Partir, c'est mourir un peu... Ce n'est pas une vaine formule : j'éprouve cela d'une manière étrange au moment de quitter ma *cellule* pour quatre jours. Pour liquider le courrier le plus urgent, je viens d'écrire une douzaine de lettres. J'ai hérité de mon père une vocation d'épistolier. Lui n'avait pas le téléphone qui me dispense d'écrire. L'essentiel, c'est de maintenir la fraternité littéraire.

20 JUIN 1984. À la lumière du rêve, je constate, presque chaque nuit, la présence persistante en moi des deux hommes évoqués par

Augustin, Paul et tant d'autres : le charnel et le spirituel. Tous témoignent pour la coexistence pacifique de deux tendances apparemment contradictoires.

23 JUIN 1984. Je suis mûr pour un certain détachement. J'accomplis les tâches quotidiennes (réponse au courrier, notes de critique, relations familiales et amicales) avec une certaine alacrité d'esprit et de cœur.

8 JUILLET 1984. Le drame de ma vie profonde : avoir tenté de concilier mystique et sensualisme, en raison des équivoques de mon adolescence.

Ces équivoques, ceux qui ont lu mes livres les ont perçues ou devinées.

Ce perpétuel débat est-il de nature à aider mes « frères humains » ?

Ce serait la seule justification de mes écrits.

21 JUILLET 1984. Une œuvre qui a été faite dans une grande solitude reçoit de cette solitude une certaine qualité, un certain ton qui sont irremplaçables. J'éprouve cela au plus haut point avec *le Temple éternel*, bloc erratique dans mon œuvre. C'est un échec en librairie, mais c'est une victoire sur moi-même.

22 JUILLET 1984. De jour en jour, je me détache davantage de tout ce que j'ai aimé dans le domaine littéraire. J'atteins l'âge de l'ascèse, du renoncement, du dépouillement, des suprêmes

pensées. D'ores et déjà, je suis un reclus, emmuré dans ses souvenirs, épris de silence et de paix.

23 JUILLET 1984. Je redoute l'apathie, l'asthénie, l'inappétence spirituelle. Retranché dans la citadelle des livres, je résiste à l'assaut de la désespérance. Mon *usine à penser des choses tristes* est reliée à tout un réseau de télécommunications littéraires. Le salut par l'écriture est, pour moi, une réalité de tous les instants. Le livre m'est aussi nécessaire que le pain quotidien.

28 JUILLET 1984. On en viendra de plus en plus à considérer que la vérité ne peut être atteinte par la raison, mais seulement par l'intuition. La vérité n'est pas triste, mais nous ne pouvons que l'entrevoir avec les yeux de l'âme.

29 JUILLET 1984. Mon amour du pays de France ne s'étend pas aux Français, ni à leurs institutions républicaines. C'est la France du moyen âge qui m'est chère. Je n'ai pu réaliser, dans ma jeunesse, le désir de faire le tour de France à pied comme les Compagnons d'autrefois. La France est ma réelle patrie intellectuelle, spirituelle, ma terre d'élection.

31 JUILLET 1984. Jusqu'à la fin, je m'efforcerai d'être l'intermédiaire de ménage (comme on disait à l'armée) entre les producteurs (les savants, les spécialistes, les érudits) et les consommateurs (le lecteur moyen). Cette situation en porte-à-faux est inconfortable. Aux yeux des universitaires dédaigneux, je ne suis qu'un journaliste vulgarisateur ; pour le commun des lecteurs, je suis

trop savant, malgré mes efforts pour rester clair, accessible à tous.
Tant pis ! Je persiste et signe.

[...]

Je m'aperçois qu'après dix ans de lectures orientées vers les douzième, treizième et quatorzième siècles, ma connaissance du moyen âge est imparfaite.

Que d'auteurs à découvrir ! Que de recoins à explorer !

4 AOÛT 1984. Fidèle à mon principe de conserver ce qui concerne la genèse de mes livres, j'hésite à déchirer des notes, des témoignages, des brouillons... Il n'y a là aucune vanité d'auteur, mais respect de l'histoire littéraire.

5 AOÛT 1984. Il est difficile de faire le départ entre le vécu et le rêvé, entre le quotidien négligeable et les signes d'éternité. Tel est mon drame intérieur, mon aventure spirituelle.

7 AOÛT 1984. Norge m'écrit longuement sur le thème *Le monde crève d'impoésie* : « Je crois que, la nuit, la poésie, rouée, se glisse hors des bibliothèques et se loge dans quelques cervelles comme une maladie indispensable.

Le lendemain matin, sans le savoir, on a le virus Racine, Rimbaud, Claudel, Péguy. La médecine n'y peut guère. Vous l'avez itou, cher Marcel, cette maladie-là, même, cher meunier, si vous faites votre miche avec la farine des anges. »

J'ai recopié l'essentiel, de crainte que ce précieux témoignage ne se perde.

23 AOÛT 1984. J'étais certain, à une époque dite *naïve*, que seule la mort donnait un sens à la vie. Je le crois encore aujourd'hui. Je mourrai fidèle à cette conviction philosophique. En attendant, je m'efforce de jeter du lest en me détachant du superflu, comme le navigateur solitaire qui sacrifie allègrement — et non la mort dans l'âme — tout ce qui n'est pas essentiel.

28 AOÛT 1984. Je n'ai pas le physique d'un beau ténébreux, et cependant ma vie fut souvent un office des ténèbres. À la veille de mes quarante ans, j'ai publié *Nocturnes* avec des épigraphes en exergue dont un ami disait que c'était ce qu'il y avait de plus beau dans ce roman raté parce que bâclé. Je n'avais pas remis mon ouvrage vingt fois sur le métier.

[...]

Savourons la joie d'être vivant. Désormais, je mise tout sur l'amour pour aller au-delà de mes colères rentrées, de mes impatiences et de ma caducité spirituelle.

30 AOÛT 1984. Ce cahier devrait être celui de la confiance. Tout est grâce. Ce matin, après une nuit réparatrice, je m'éveille tout dispos. Fatigue et maux de tête ont disparu.

24 SEPTEMBRE 1984. Jour après jour, nuit après nuit, je poursuis un travail quotidien qui peut se comparer à celui du marqueteur, cet ouvrier ébéniste qui assemble des pièces de bois précieux, d'ivoire, de nacre ou de métal, pour composer une œuvre d'art sur ce fond de menuiserie qu'est l'ébauche du manuscrit.

14 OCTOBRE 1984. Relisant certains de mes textes, je leur découvre une tendance au néo-classicisme. Cette manière d'écrire est instinctive plus que volontaire. La perfection, je la cherche dans l'écriture. Telle est une des clés que je tendrai à mes enfants avant de mourir. Il faudrait relever tous les intersignes qui ont jalonné ma vie.

14 NOVEMBRE 1984. Chaque jour, je m'applique à me dépouiller, mais je suis encombré, non comme un âne chargé de reliques, mais comme un homme-orchestre. Le courrier me submerge et je ne trouve plus le temps de travailler à *l'Écriture salvatrice*. En attendant, je laisse passer les jours sans noter l'essentiel dans ce Journal bien incomplet.

21 NOVEMBRE 1984. Une phrase m'est dictée au réveil : L'écriture nous délivre dans la mesure où elle contient une part de vérité. Je suis obsédé (dans le sens d'assiégé) par l'écriture salvatrice depuis l'âge de quinze ans.

[...]

J'hésite toujours à raconter par le menu, verbalement ou par écrit, l'aventure extraordinaire que j'ai vécue pendant mon adolescence quand, dans l'ignorance des réalités sexuelles, je suis passé d'une enfance quasi angélique à la prématurité...

13 DÉCEMBRE 1984. Ceux qui croient me connaître pour m'avoir lu avec attention ignorent tout de la part mystérieuse et mystique de ma vie. C'est un paradoxe qui me hante à l'heure où mon petit bilan intellectuel veut être un testament spirituel. J'applique cette

dernière expression à chacun de mes livres, depuis *l'Abécédaire du meunier* où je croyais avoir mis le meilleur de moi-même. Depuis lors, j'ai repris mon nom mystique de Nathanaël, cet alter ego dont je ne connaîtrai le destin que dans le futurible éternel.

15 DÉCEMBRE 1984. Combien je redoute ce no man's land entre le sommeil et la veille où la prière elle-même est incohérente. Les mots affluent, se chevauchent et forment un poème absurde. Pour émerger de ce flux torrentiel, il faut se lever, se morigéner. Des poèmes peuvent naître de cette confusion natale.

16 DÉCEMBRE 1984. Quand je relis des textes écrits au cours des dernières années, j'ai le sentiment d'avoir dit l'essentiel, mais je continue à semer. Trop de graines sont tombées dans les ronces et dans les pierres du chemin. Du laboureur au meunier, puis au boulanger, la route est longue. Mon intérêt pour les livres diminue à mesure que se multiplient les lettres d'amis. Je deviens plus épistolier qu'essayiste pour faire entendre la voix du cœur. Cependant, il me faut achever, tant que je suis lucide, *l'Écriture salvatrice*. Je n'en finis pas d'ajouter des codicilles à mon testament spirituel.

1985

1^{ER} JANVIER 1985. Je suis le patriarche que personne n'interroge ; on y songera quand je ne n'y serai plus. Si j'avais eu un grand-père écrivain, je l'aurais accablé de questions sur le passé. Mais la génération présente, toujours tendue vers la nouveauté, se moque de tout ce qui passionnait notre jeunesse, autrefois.

3 JANVIER 1985. Je progresse dans la relecture de *l'Écriture salvatrice* qui se gonfle d'ajouts et de notes. La première partie couvre une centaine de pages. Je suis partagé entre le désir de simplifier et le souci d'être relativement complet dans l'explication de la mystique littéraire.

4 JANVIER 1985. Si on écrit, c'est qu'on a le goût du secret et de l'ombre. L'écriture nous déguise. Cela aussi relève de la mystique littéraire.

Toute ma vie, je me suis caché derrière mes livres et derrière des centaines — sinon des milliers — d'articles.

6 JANVIER 1985. À la réflexion, je me dis que j'ai passé l'âge où l'on collectionne maximes, réflexions, propos de circonstance et même trouvailles.

Il importe, désormais, que je tire tout de moi-même, de ma propre réflexion. Assez de spicilèges et de recueils de maximes. À quoi bon accumuler les citations ? Faire le vide. La vie littéraire ne m'intéresse plus, mais je continue à classer des articles pour aider les chercheurs. J'assure aussi la survie des écrivains qui risquent d'être oubliés.

Routine ? Altruisme ?

11 JANVIER 1985. Le froid très vif, la persistance de la neige, les séquelles des rigueurs hivernales perturbent la vie, dévoilent des misères. Ce climat fait présager ce que serait la fin du monde. L'esprit de solidarité renaît.

Je continue à brasser des mots. Encore l'écriture salvatrice...

12 JANVIER 1985. Plus que jamais je sens à quel point j'ai reçu vocation d'écrire, de dire, mais avec plus de silences que de paroles, avec des soupirs, comme on dit en musique. Je suis un mauvais compositeur, parce que je suis rebelle à la technique de la mesure. Je multiplie les pauses, mais j'ai horreur des dissonances, et je déteste même les concerts en contrastes que multiplie la radio. Je suis né pour toutes les harmonies et tous les accords.

14 JANVIER 1985. Composer avec rigueur m'est devenu laborieux sinon pénible. Ma critique n'est plus un discours, mais une succession de notes, d'impressions et de repentirs. Lassitude d'une

vie à son déclin. Besoin de sacrifier le superflu, de faire le vide comme les mystiques. Mais je suis loin de l'état contemplatif, aussi loin que je l'étais pendant mon adolescence mystique.

16 JANVIER 1985. J'ai souffert de la timidité durant toute ma vie. Je l'ai vaincue, en partie, lorsque je me suis lancé dans le journalisme comme on se jette à l'eau pour apprendre à nager. Les succès littéraires m'ont donné quelque assurance, mais je suis toujours prêt à rentrer dans l'ombre, à m'esquiver, à me replier sur mes secrets.

18 JANVIER 1985. Travaillé presque toute la journée à la composition par coupures de *Nathanaël* dont le plan est élaboré. Il restera quelque 300 pages après les suppressions. Je vois mieux ce qui est essentiel et ce qui est superflu. Que de redites ! Il s'agit de donner la priorité à l'anecdote, à la description colorée, au détail pittoresque, en supprimant toutes citations latines et françaises, les références aux faits historiques.

Le lecteur curieux pourra toujours se reporter à la version intégrale. *Nathanaël*, dans sa version réduite, sera le sel de mes livres à refléter ma vie profonde puisque le jeune Templier fait revivre des épisodes, des traits, des mots, des situations qui furent la grande aventure secrète de mon adolescence.

[...]

Mon récit est jalonné d'épisodes vécus dont je ferai le relevé si j'en ai, un jour, le loisir. Sans doute l'imagination a-t-elle transfiguré et modifié ce qui me venait de l'expérience, mais ce journal intime reflète une part de ma vie dérobée à tous les

regards et à toutes les investigations. Je ne veux pas emporter mon secret dans la tombe. Ce serait frustrer ceux de mes enfants qui, plus tard, voudront savoir. Mais à qui puis-je tout dire ? Je me sens de plus en plus seul avec mes souvenirs, avec mes regrets, avec mes rêves ou cauchemars. Je suis visité, presque chaque nuit, par d'anciens fantasmes.

20 JANVIER 1985. J'ai relu, en deux jours, *le Fils du Temple* en y pratiquant de larges coupures. Je vais poursuivre le même travail d'élagage dans *le Temple éternel*. Il me faut éviter les redites, les ressassements, un certain verbiage sentencieux. Je vois mieux tout ce qui alourdit mon texte trop moralisateur.

13 FÉVRIER 1985. Je défendrais volontiers l'idée que lire est un acte d'amour. Toutefois, je place l'acte d'écrire bien au-dessus de l'acte de lire.

Mes livres m'ont porté au-delà de moi-même.

15 FÉVRIER 1985. La vie ? Une tragi-comédie... À vouloir rester trop longtemps en scène, on risque de rater sa sortie. Des trois coups au baisser de rideau, de petits drames, des farces, de la bouffonnerie. En un mot, un mystère.

27 FÉVRIER 1985. Une grande lassitude morale : tel est mon état d'esprit depuis quelque temps, et je n'en fais pas mystère. Cela peut se traduire par un repli égoïste. Cependant, il s'agit bien d'une attitude dictée par la sagesse de l'âge. Je veux poursuivre le

classement de mes archives, vivre avec mes souvenirs, dans la sérénité de l'âme.

11 MARS 1985. Combien j'aspire à une liberté d'esprit qui me laisserait le loisir de méditer et de me recueillir. Je suis encore trop engagé dans mille soucis inutiles.

13 MARS 1985. Je ne cesse de souffrir des contradictions de la mémoire sénile. Ce que nous voudrions oublier nous obsède (nos fautes, nos maladresses, nos rancunes recuites) tandis que nous ne parvenons pas à nous souvenir de ce que nous avons écrit hier ou la semaine dernière. D'où la grande difficulté que j'éprouve à ordonner mon travail, à mettre de la cohérence dans mes écrits. La composition de mon livre en est ébranlée.

[...]

Je me sens détaché de tout, libre. J'avais écrit : Je me sens libre.

30 MARS 1985. J'ai beau m'être expliqué en tant de livres, surtout dans *la Pierre et le Pain*, je suis seul à comprendre comment les livres (lus, puis écrits) m'ont sauvé du désespoir. Aujourd'hui encore, quand je compose un article ou mon livre, je suis porté au-dessus de moi-même, comme un personnage du grand Chagall qui vient de mourir et dont l'oeuvre m'est chère.

2 AVRIL 1985. Aujourd'hui, une certaine joie l'emporte parce que je suis, plus que jamais, dégagé des contingences, des mondanités au sens large, quasi existentiel. La paix que le monde ne peut donner. Je ne suis pas *au* monde ; je ne suis pas *du* monde... qui me fait

souvent horreur si j'écoute trop les media, si je lis trop attentivement les journaux et les magazines.

1ER JUILLET 1985. C'en est fait. J'ai remis, ce matin, à l'éditeur, le manuscrit de mon pensum : *Du Hainaut picard au roman pays de Brabant*. Je crains avoir bâclé certaines pages, bien que j'aie suivi le conseil de Boileau en remettant mon ouvrage vingt fois sur le métier. Ce n'est pas tout à fait un livre écrit sur commande, mais ce n'est pas composé selon mon cœur.

Je me sentais gêné aux entournures par le thème de l'imaginaire. Attendons les réactions. J'ai le sentiment d'avoir passé mes examens avec satisfaction, et j'ai l'âme d'un écolier qui va partir en vacances.

19 JUILLET 1985. Longtemps j'ai souffert de me découvrir une conscience malheureuse. Aujourd'hui, j'ai trouvé une relative sérénité, sans tomber, pour autant, dans les pièges du quiétisme religieux... ou épicurien : je n'ai ni le luxe, ni la volupté, mais je goûte le calme du navigateur solitaire sur l'océan des âges.

31 JUILLET 1985. La plupart des moralistes sont des monstres d'orgueil quand ils ne cherchent pas un appui dans l'absolu. De jour en jour je me détache de tout ce qui m'a passionné. Jeter du lest. C'est mon expression favorite, en ce moment, parce que je veux m'élever, le cœur allégé.

4 AOÛT 1985. Je dois écrire pour vaincre la tristesse des dimanches après-midi. Je ne cède pas au romantisme du *sombre dimanche* qui

provoqua jadis une épidémie de suicides. Avec ou sans soleil, ma vie est jalonnée de dimanches gris. N'est-ce pas un dimanche, en début d'après-midi, que j'ai appris la mort tragique de ma sœur Lily ? Je n'oublierai jamais le dimanche qui suivit la mort de ma fille Myriam. Ce chagrin ne peut être évoqué. C'est l'indicible.

12 AOÛT 1985. Mon humeur varie autant que le ciel tourmenté de ce mois de vacances. Nuages noirs, embellies... Je passe de la sérénité à l'impatience quasi colérique d'un inquiet, toujours en quête d'un équilibre impossible. Beaucoup de livres nouveaux – et même anciens – me tombent des mains.

13 AOÛT 1985. Philosopher, ce serait dissoudre l'angoisse en raisonnements.

La vocation du philosophe implique le vœu d'obéissance à la logique.

Le drame de ma vie, c'est peut-être de n'avoir jamais pu faire vœu d'obéissance à une logique opposée à la mystique dont j'ai subi l'emprise dès mon jeune âge. Je suis né avec cette propension foncière qui est une grâce à mes yeux et une tare aux yeux des rationalistes de gauche ou de droite.

15 AOÛT 1985. Curieux réveil parmi les récurrences incompréhensibles de la mémoire ! Je me récite le texte d'une chanson de mon enfance. Il me revient brusquement, sans motif, au réveil, avec une précision surprenante, comme si je sortais d'un rêve. Ces prodiges de la mémoire fortifient ma foi dans la

puissance de l'esprit, attestée par le mécanisme du cerveau. D'où les pouvoirs du spirituel.

18 AOÛT 1985. Mes textes anciens devraient être jetés au panier. Cependant, ils pourraient m'éclairer sur mon évolution psychologique, à l'heure du bilan final. J'écrivais, il y a plus de cinquante ans (le 20 mars 1934) : « L'absolu dans l'amour : les étreintes les plus fougueuses, les baisers lascifs, les gestes les plus osés, ne sont que des tentatives désespérées pour atteindre un absolu. L'esprit veut participer largement à la jouissance. Or le drame vient de ce que la dissociation est fatale. Bientôt, dans l'acte d'amour, seule la chair pense. Si, à l'instant suprême, l'être découvre, dans un éclair, un domaine de joies neuves, il ne fait que l'entrevoir, vision confuse, bref regard jeté d'un seuil d'où le repousse l'immédiat enchantement. »

Je ne vais pas épiloguer sur ce mauvais texte. Je l'ai recopié parce qu'il date d'une époque où je ne tenais pas encore mon Journal. J'allais commencer un cahier intime qui fut détruit, peu après mon mariage, sur l'ordre de ma mère.

26 AOÛT 1985. Vu l'admirable *Regain* que Marcel Pagnol réalisé en 1937.

Je retrouve un article où je saluais le classicisme de Giono en soulignant les affinités entre l'écrivain et la Grèce. Il devrait être magnifié par nos écologistes, parce qu'il a rétabli l'équilibre entre l'homme et la nature.

Je rapprochais la cosmogonie naturiste de Giono de Lawrence dans *l'Amant de lady Chatterley*. Le « gionisme » est-il dépassé ? Je

ne le crois pas. Plusieurs séquences du film (les retrouvailles du soc de charrue et du pain) m'ont ému plus que je ne puis dire. Le romancier se promenait volontiers dans les paysages sauvages afin d'éprouver la peur cosmique des choses.

31 AOÛT 1985. Chaque jour je progresse sur le chemin du détachement et de la paix. Je vois partir la plupart de mes livres sans regret, puisqu'ils vont rejoindre des bibliothèques amies. Je tisse, de cette manière, un réseau idéal d'échanges spirituels...

1ER SEPTEMBRE 1985. Je vis déjà dans le troisième millénaire, et je reconsidère tout le passé à la lumière d'un futur confondu avec l'intemporel. Devant les écarts de langage, les prises de position, les exclusives, les partisaneries des doctrinaires de la politique et de la sociologie, je me répète : Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel ? Je me sens de plus étranger en ce pays d'Absurdie qu'est l'Occident américanisé. Passons.

25 SEPTEMBRE 1985. Je crois aussi que l'homme est créé pour aller au-delà de lui-même, et que sa générosité peut devenir héroïque. Encore faut-il qu'elle soit sollicitée en donnant à ce mot l'acception la plus large. L'être et l'agir se confondent, mais notre conception de la mystique évolue, malgré nous, en ce temps de désacralisation.

29 SEPTEMBRE 1985. Par la pensée, par la méditation, par l'imaginaire et par la sensation, je connais une existence extraordinaire que mes proches les plus chers ne soupçonnent pas.

Seule l'écriture pourrait révéler une part de cet univers intérieur bien dissimulé par le conformisme quotidien, par la respectabilité conventionnelle, par les normes d'une vie bourgeoise apparemment sans histoire. Je n'ai pas à me prévaloir de ma différence. C'est une grâce. La part la plus révélatrice de mes livres est fort éloignée encore de ma vie secrète où il y a plus de tourments que de joies.

[...]

Je suis un mystique quand, à la manière des ascètes de l'Inde, je fais l'inventaire du monde intérieur, quand je veux découvrir, au plus intime de l'homme, des profondeurs cachées. L'humanisme total qui fut mon idéal dès mon adolescence, rejette le matérialisme et reste tendu vers l'Absolu.

10 OCTOBRE 1985. J'ai toujours été séduit par le mélange du religieux et du chevaleresque. Peut-être est-ce la *Chanson de Roland* — sujet d'un premier travail littéraire pendant mes humanités — qui m'a conduit plus tard aux Croisades. J'étais surtout sensible au ton de cette épopée, à cette gravité hiératique où le cor de Roland sonne comme un appel à la grandeur et non comme un signal de détresse. On a eu raison de comparer la *Chanson de Roland* à un vitrail gothique dans lequel figures, gestes et couleurs apparaissent perpétuellement transparents, immobiles et comme à jamais fixés.

7 NOVEMBRE 1985. Il m'arrive de me heurter à mon propre mystère. Tantôt je désavoue mon adolescence pour me reprocher faiblesse et dérobes, tantôt je me complais dans la rétrospective

de mes aventures intérieures dont je suis seul à mesurer la singularité. Je crois en avoir tiré assez de leçons pour autrui dans mes écrits pour ceux qui prendront la peine de me lire de près, avec les yeux de l'esprit, avec assez de philosophie et de spiritualité pour en tirer une exégèse conforme à la réalité psychologique de mon être le plus intime.

3 DÉCEMBRE 1985. Certaines images prennent pour moi une signification d'ordre métaphysique. Si je dis, par exemple, que ma vie est devenue une peau de chagrin, le mot chagrin garde son sens pelletier. J'entends dire que l'approche du grand âge rétrécit la vue, l'activité, l'intérêt pour le monde extérieur. Je me replie sur moi-même, non dans un dédain égoïste de mes semblables, mais dans un effort de concentration sur l'essentiel. Ne plus se disperser, nez au vent, pour humer tous les courants d'idées, comme je l'ai fait durant toute ma vie, par obligation professionnelle de journaliste, de professeur et de critique.

19 DÉCEMBRE 1985. Plus j'avance en âge, plus je m'aventure dans la voie du renoncement absolu. À chaque annonce mortuaire, je déchire la fiche du disparu sans que mon fichier diminue de volume, en raison de l'arrivée des nouveaux venus. J'aurai ainsi été escorté, pendant soixante ans, d'une cohorte d'amitiés et de compagnonnages où j'ai trouvé souvent du réconfort.

29 DÉCEMBRE 1985. On n'écrit jamais de choses définitives. Seul ce qui est éternel est définitif. Le livre achevé, relu, corrigé,

complété, n'est jamais qu'un dernier état provisoire... Ainsi en est-il des quelque trente livres que j'ai écrits.

31 DÉCEMBRE 1985. Je termine ici mes écritures, comme on disait dans ma jeunesse. Cette année, les rétrospectives sont atroces : assassinats, massacres, bombes, terrorisme, violence. J'attends avec sérénité l'année qui va s'ouvrir dans quelques minutes.

1986

19 JANVIER 1986. J'ai hérité de mon père le souci de faire plaisir, non seulement à mes proches et à mes amis, mais à tous ceux qui font appel à mon aide. Suis-je, pour autant, un dinosaure ? Dans le climat fiévreux de notre époque, je passe peut-être trop de temps à répondre longuement à des demandes de renseignements. Le courrier est ma B.A. quotidienne, surtout depuis que le téléphone — devenu privé — ne m'importune plus autant que pendant de longues années. De tous les réseaux de communication, celui de l'amitié me paraît le plus important.

26 JANVIER 1986. Même au plus fort de l'action, dans la lutte pour la vie, j'ai toujours été un marginal, feignant de jouer le jeu pour sauver les apparences, afin de retrouver au plus tôt le calme et la solitude, l'unique climat favorable à ma subsistance et à l'épanouissement de mon être. M'effacer, me retirer sur la pointe des pieds, comme dans mon enfance, quand ma mère disait : « Voilà Marcel disparu... » J'ai toujours oscillé entre l'agoraphobie et la claustrophobie.

16 FÉVRIER 1986. Dans une vie d'homme, les amitiés précèdent la saison des amours et lui survivent. La Bruyère l'avait noté : « Le temps, qui fortifie les amitiés, affaiblit l'amour. » Dirai-je, avec Montesquieu, que je suis amoureux de l'amitié ?

6 MARS 1986. Grande lassitude. J'ai négligé ce Journal pour courir au plus pressé. J'ai mission de veiller sur ma chère compagne réduite à l'immobilité. Je me partage entre les besognes ménagères et quelques travaux littéraires urgents entrecoupés par le courrier. Mon style de vie s'en trouve bouleversé. L'action et la contemplation sont-elles inconciliables ?

17 MARS 1986. Tout contribue, depuis quelques jours, à renforcer mon désir d'isolement. Je suis résolu à mener à bonne fin la composition de *l'Écriture salvatrice*, sachant fort bien que je prêche dans le désert, comme un prophète du passé.

2 AVRIL 1986. Une promenade m'a conduit vers mon lieu de prédilection : le banc qu'abrite un vieux marronnier devant la plaine bornée par le ruisseau du château. Deux chevaux magnifiques semblaient jumelés au bord du pré sauvage, à gauche du sentier. Je me suis arrêté devant eux en leur parlant avec douceur du printemps. Ils dressaient l'oreille et fermaient les yeux. C'était merveilleux. Toute littérature me paraissait dérisoire dans le silence pastoral. Aucune envie d'écrire quoi que ce soit, sinon ces lignes, pour mémoire.

15 AVRIL 1986. Ma vie s'est peu à peu confondue avec l'écriture dès que j'ai rempli des cahiers de vocabulaire pour forger mon outil. Après soixante ans de prospections, je découvre encore des mots dont j'ignore la signification précise. J'ouvre encore mes dictionnaires plusieurs fois par jour.

26 AVRIL 1986. Ce Journal reflète assez mal les actes et les pensées de mes journées depuis quelques semaines. Je suis au bord du surmenage, ayant accepté trop de tâches diverses dans un délai trop court.

Le courrier s'accumule, et je suis loin d'être à jour. Je mets les bouchées doubles au lieu de temporiser et de tempérer mon impatience. Tout se passe comme si j'allais mourir demain, parce que je vois disparaître, l'un après l'autre, mes compagnons de route, mes contemporains.

8 MAI 1986. Grand besoin de recueillement après l'agitation des derniers jours. Pourrai-je enfin me résigner à ne plus écrire ? Serment d'ivrogne. Écrire est ma raison d'être, mon devoir d'état, ma sauvegarde.

18 MAI 1986. Le monde est entré dans l'ère de la violence, et il ne retrouvera jamais la sérénité que nous avons connue avant la guerre de 1914.

Le terrorisme est entré dans les mœurs, en même temps que le désordre des idées et des institutions. L'homme d'aujourd'hui peut être figuré par un polichinelle cassé, sans âme, qui ricane au lieu de sourire.

25 JUIN 1986. Les drôleries qu'on n'invente pas. Dans la rubrique des nécrologies lue chaque jour pour l'envoi d'éventuelles condoléances, je découvre l'annonce du décès de M. Dufour, boulanger retraité qui est passé par le four crématoire puisqu'il s'est fait incinéré... Je n'ai pas résisté à l'envie littéraire de noter cette réalité dépassant la fiction.

1ER JUILLET 1986. Dirai-je que je suis toujours divisé contre moi-même ? Il y a des constantes dans ma recherche : on ne les discernera qu'après ma mort, à l'heure de l'ultime synthèse que je prépare en publiant Nathanaël et ce petit livre dont je vais corriger les épreuves : *la Poésie et le Sacré*.

Je continue à tracer mon sillon, comme le laboureur de *la Chute d'Icare*, tandis que tombent des avions et que, sur toutes les plages du monde, les rayons ultraviolets des bronzages idiots préparent des cancers.

20 JUILLET 1986. Ma raison de vivre, je l'ai définie dans *Nathanaël* : Même si mon nom reste inconnu de la postérité, j'aurai servi de liaison entre le passé et le futur. Je ne serai qu'un maillon de la chaîne, mais je n'aurai pas vécu en vain. Ma semence, c'est l'encre que je répands généreusement pour multiplier ma vie.

17 AOÛT 1986. À présent que la publication de *Nathanaël* est imminente, je suis heureux de savoir que ce personnage ne sera pas oublié de sitôt.

Il incarne ma vie profonde, mes futuribles. Il s'identifie à moi dans une mesure insoupçonnée de ceux qui croient me connaître.

31 AOÛT 1986. Seul m'intéresse le plaidoyer pour le silence. Je m'efforce d'endiguer le flux de paroles — parfois impétueuses — qui noircirait ce cahier en quelques jours s'il n'y avait ce barrage que j'impose à la scribomanie.

Ne dire que l'essentiel... Un essentiel qui se confond avec l'existentiel quand, malgré moi, je cède à la tentation philosophique. Être... Écrire... C'est beaucoup plus qu'un jumelage de mots : une fusion dans l'athanor de mes songes, de mon rêve éveillé. Toutes mes œuvres — une trentaine de livres — composent, en dernière analyse, dans la prospective d'une improbable durée, mon Grand Œuvre dérisoire aux yeux des renchéris.

24 SEPTEMBRE 1986. Ma corbeille à papiers est pleine de notes écrites pendant des mois et même des années. Pour me consoler de ce massacre, je me dis que rien ne se perd dans la noosphère : tout mot écrit dégage la puissance du Verbe, une radiation mystique, un rayon laser ou de radar.

11 NOVEMBRE 1986. Je redoute l'atonie, l'affaiblissement des facultés, la torpeur intellectuelle. Relisant certains textes anciens, je les trouve illisibles, imbuables, au point que je voudrais me réfugier dans le silence. N'aurais-je plus mission de dire ? Vais-je tomber dans le travers du serviteur inutile qui enfouit son talent au lieu de le faire fructifier ?

12 DÉCEMBRE 1986. Relisant quelques pages du *Nathanaël* que je croyais définitif, j'y découvre encore des imperfections (répétitions de mots, fautes typographiques). Vingt fois sur le métier... Forçat de l'écriture ? Le boulet m'est léger et la chaîne est d'or. Je songe à cette caricature où l'on voyait un forçat ayant fait de son boulet une bosse grâce à un surcot. Ce faux bossu fait partie des bandes dessinées de mon imaginaire. Encore un trésor à inventorier. Toute une féerie à redécouvrir grâce à la magie de la mémoire involontaire.

14 DÉCEMBRE 1986. Je n'ai jamais pris le temps d'être drôle, à cause de la proximité du tragique. Sous la dérision, je discerne la présence du drame. Le sérieux n'est pas une obsession, pour moi, c'est un certain style qui s'extériorise par l'écriture.

18 DÉCEMBRE 1986. Quand on dit de mes livres : « On n'écrit plus comme cela... »

On ne me le dit pas ouvertement, mais j'ai une étrange faculté de lire dans les pensées de ceux que ma solitude littéraire agace. Tel regard ironique, tel sourire apitoyé, sont plus éloquents à mes yeux qu'une critique acerbe. Je m'en bats l'œil.

20 DÉCEMBRE 1986. La société dépense des millions sinon des milliards pour les sports. (On vend des joueurs de foot comme des chevaux de course.)

Elle ne trouve pas d'argent pour la culture. Seule la politique est financée. La culture n'a pas d'impact électoral. C'est la parente pauvre.

[...]

Je suis comme le moellon dissimulé dans un coin obscur de la cathédrale, mais qui a sa raison d'être s'il collabore, si peu que ce soit, à l'équilibre de l'édifice.

Nathanaël

(fragment - feuillets non datés)

L'écrivain a-t-il besoin de livres ? Il lit en soi-même. S'il y a une mystique de l'écriture, elle est en même temps contemplation et action. Depuis mon adolescence, je n'ai cessé de voir dans l'acte d'écrire une austérité libératrice.

Ce journal en porte témoignage. Après moi, je le pressens, d'autres êtres esseulés, meurtris par la vie, entravés dans leurs élans, trouveront le salut dans le mot. Ils découvriront ainsi une nouvelle facette de la vérité humaine, la part de mystère que dissimule la lettre.

Un mal étrange s'est emparé de moi. Je reste couché durant de longues heures, avec des alternances de sommeil et de veille. Parfois, sous l'afflux des mots qui m'assaillent, je me lève pour griffonner ce qui me passe par la tête. Si l'écriture m'a longtemps soulagé, libéré, ne suis-je pas prisonnier de ce que j'ai rédigé ?

Il arrive que nos écrits nous condamnent. Ne devrais-je pas détruire ce Journal avant de mourir ?

En cette nuit où le silence n'est troublé que par le passage d'un cheval dont le sabot tinte sur le pavé, je revois toute ma vie comme une longue tapisserie.

Le songe lucide me reporte à mon enfance levantine, dans le parfum des jasmins, quand la lune semble le reflet du croissant qui somme les mosquées.

Que sont devenues les femmes que j'ai connues, aimées puis repoussées ? J'entends les voix du jeune Bernard de Souvré, de Pedro, de Pétrarque, de Suso et de tant d'autres qui m'ont croisé à tous les carrefours de ma longue route. Pétrarque n'est plus là pour m'envoyer des fruits. Il est bien révolu le temps où, dans les festins plantureux, on oubliait de manger pour écouter le jeune et beau Pétrarque récitant ses poésies.

J'ai souhaité mourir la plume à la main, comme Platon. Aujourd'hui, je dis adieu à l'écriture. Cela va m'aider à parvenir au suprême dépouillement : renoncer au monde que l'on porte en soi.

Journal sans date (extraits)

Ce *Journal sans date* rejoint et prolonge celui de mon alter ego, Nathanaël.

Ne devrais-je pas cesser d'écrire ? Ce serait un acte d'humilité.

Croire, connaître, comprendre... Ces trois verbes finissent par se confondre dans mon intelligence.

Durant toute ma vie, je me suis intéressé à la mystique sans parvenir à la définir.

Il est donné à quelques êtres privilégiés d'incarner le Grand Jeu du vécu et du rêvé, en frôlant parfois la « vraie vie » toujours absente...

Écrire est un acte sacré.

Je fus un mystique très sensuel, ce qui paraît contradictoire aux profanes.

Après toute une vie consacrée à la connaissance — littéraire plutôt que philosophique — j'ai le sentiment d'être au seuil de l'inconnaissable.

Plus j'avance en âge, plus je me détache des œuvres majeures et plus je me détache de leurs auteurs.

En soixante ans, j'ai écrit une trentaine de livres, des centaines de chroniques et de causeries, des milliers d'articles, et j'ai le sentiment de n'avoir jamais atteint l'essentiel qui est de toucher une réalité profonde, incontestable, une plénitude reliée aux valeurs éternelles. Me suis-je payé de mots ? L'écriture m'a sauvé du désespoir dès l'adolescence. Je suis un rebelle dissimulé mais lucide sous l'armure du conformisme. Mon ciel est zébré d'éclairs, et je ferme les rideaux. J'aspire au silence apaisant, mais je reste, stoïque, à l'affût des voix du monde. Debout au sommet de mon île, je regarde la mer, comme Robinson guettant le passage d'un navire où je refuserais de m'embarquer. Telles sont mes considérations invétérées. Aucune dialectique ne m'en délivrera.

J'ai consacré plusieurs décennies à faire survivre, voire revivre, un grand nombre d'écrivains. Chimère ? Pas du tout ! L'homme de l'écriture s'insère dans un éternel présent où la lettre est le support de l'esprit.

De même que chaque jour est une victoire de la vie sur la mort, la citation d'une phrase ou d'un vers est un atout, un *trionphe* — comme disent les joueurs de cartes — dans le grand jeu de la vie et de la mort. Mes écrits tendent à le démontrer. Cela fait sourire, mais peut me chaut. Je trace mon sillon de laboureur sans lever la tête pour voir la chute d'Icare.

Cette formule du Journal sans date m'aide à parvenir au suprême détachement. À quoi bon noter ce qui, demain, sera dépassé, démenti, contesté sinon oublié ? À quoi bon déplorer la pluie ?

Demain, le soleil brillera.

CETTE ÉDITION ÉLECTRONIQUE A ÉTÉ RÉALISÉE EN
NOVEMBRE 2007 PAR MURIEL COLLART
POUR L'ACADÉMIE ROYALE DE LANGUE
ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES DE BELGIQUE.